LA

JEUNESSE DORÉE

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX,

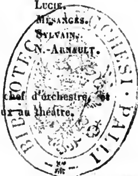
PAR MM. LÉON GOZLAN ET LOCKROY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 22 NOVEMBRE 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

LE GÉNÉRAL COMTE DE BRENNES (50 ans)...	MM.	SAINT-ERNEST.
LE BARON DE MORVAL (45 ans)..............		EMMANUEL.
JULES DE SAINT-ÉVREMOND (23 ans).........		FECHTER.
LE COMTE DE GRANDCHAMP (35 ans).........		LYONNET.
JULES DE SAINT-ÉVREMOND, VICOMTE DE BLAVIGNY (55 ans)......................		CHILLY.
DE SAINVILLE (25 ans).....................		FRANCISQUE.
LE CHEVALIER PAUL (35 à 40 ans)............		LÉON M***.
REBOUSSIN, ouvrier bijoutier (22 ans)..........		LAURENT.
MARCEL, valet de chambre de Jules de Saint-Évremond (50 ans)............................		STAINVILLE.
JOSEPH, domestique de Mme de Sainte-Hildegonde.		THIERRY.
UN PRINCE RUSSE, personnage muet...........		HALSERE.
LE SECRÉTAIRE DU PRINCE..................		BARD.
1er DOMESTIQUE		MARTIN.
2me DOMESTIQUE		LOISSIER.
3me DOMESTIQUE		JULES.
ISIDORE, jeune apprenti......................	Mmes	JEANNE.
LA COMTESSE DE BRENNES (28 ans)...........		GUYON.
LA BARONNE DE MORVAL (28 ans)...........		LUCIE.
LA MARQUISE DE SAINTE-HILDEGONDE (26 ans)		MÉSANGÈS.
Mme CATELIN (55 ans).......................		SYLVAIN.
MARTHE, sa nièce (20 ans)..................		N.-ARNAULT.
INVITÉS, DAMES, VALETS, etc.		

S'adresser pour la musique à M. Amédée Artus, chef d'orchestre, et pour la mise en scène à M. Monet, régisseur, tous deux au théâtre.



ACTE I.

A Satory. Un pavillon élégant ouvrant au fond par trois grandes portes vitrées sur un large perron qui forme terrasse et laisse voir la campagne ainsi qu'une partie du terrain des courses dans le lointain. — Sur la terrasse sont placées quelques chaises. — Une petite table à ouvrage. — Au premier plan, à droite du spectateur, Jules, le comte de Grandchamp, Sainville, deux autres jeunes gens autour d'un guéridon. On achève de prendre le café.

SCENE I.

PREMIER TABLEAU.

JULES, GRANDCHAMP, SAINVILLE, Mme DE MORVAL. (*Au lever du rideau la baronne de Morval, un bout de broderie ou un journal à la main, est assise sur la terrasse avec quelques dames.*)

JULES.

Et cette jeune fille vous l'avez suivie ?

GRANDCHAMP.

Deux fois.

JULES.

Sans qu'elle s'en aperçût ?

GRANDCHAMP.

Du moins sans lui parler.

JULES.

Vous le dites.

GRANDCHAMP.

Je le prouve en vous donnant le moyen de constater qu'elle ne me connaît pas.

JULES.

Allons donc !

SAINVILLE.

Que diable ! c'est assez clair pourtant : Grandchamp te laisse le choix : ou il t'emmène avec lui ce soir après les courses de Satory, ou bien il te donne rendez-vous dans la rue même où doit passer la jeune fille.

JULES.

Et elle est honnête?

GRANDCHAMP.

J'aime à le penser.

JULES.

Et pour lui plaire, vous demandez?

GRANDCHAMP.

Trois jours, ce que je prends ordinairement. Il est bien entendu que si elle se rendait avant trois jours cela ne

changerait rien à nos conditions. (*On rit du ton d'assurance de Grandchamp, et Jules comme les autres.*)

SAINVILLE.

C'est cela, un pari ! comme nous en faisions autrefois chez Victorine, qui se fait appeler aujourd'hui la marquise de Sainte-Hildegonde. Ainsi c'est convenu et accepté !

JULES.

Un pari ? non, monsieur, mais un défi !

GRANCHAMP.

De votre part ?

JULES.

De ma part, quoique, je vous l'avouerai, j'éprouve quelque répugnance à mettre en question avec cette légèreté l'honneur d'une jeune fille.

SAINVILLE.

Une modiste, très-cher.

GRANDCHAMP.

Ah ! je n'ai pas dit que ce fût une modiste; seulement j'apprécie la longueur du siége à raison de la résistance présumée ; car il en est des femmes comme des forteresses : il y a des femmes qui exigent un mois de siége, d'autres deux mois.

SAINVILLE.

Trois mois au plus.

GRANDCHAMP.

Jamais !... Il n'y a pas de place-forte en Europe qui puisse résister trois mois.

SAINVILLE.

Depuis l'invention de la poudre.

JULES.

Depuis l'invention de l'argent.

GRANDCHAMP, *piqué.*

Oh !... l'argent !... Décidément, monsieur de Saint-Evremond ne veut pas croire aux succès obtenus par mes avantages personnels.

Mme DE MORVAL, *s'approchant après avoir quitté ces dames, qui ont descendu les degrés du perron.*

Je croyais mon mari avec vous, messieurs.

JULES.

Non, madame ; l'incroyable assurance de monsieur de Grandchamp l'a effrayé. Il a parfois en sa bonne fortune une confiance si hautaine, monsieur de Grandchamp, il paraissait tellement certain de son cheval et du résultat de la course, que M. de Morval, totalement découragé, nous a quittés pour aller retrouver l'espérance auprès du sien.

Mme DE MORVAL.

Ne croyez pas cela. M. de Morval voulait tout simplement un prétexte pour retourner à l'écurie: il y est du matin au soir, il n'en sort plus... Mais vous disiez quand je vous ai interrompus...

GRANDCHAMP.

Beaucoup de bien et beaucoup de mal de votre sexe. (*Les jeunes gens remontent vers le fond pendant que la scène continue.*)

Mme DE MORVAL.

Du bien et du mal ? attendez : je gage que je vais deviner tout d'abord. Le bien c'est peut-être Jules qui l'a dit, mais, à coup sûr, le mal, c'est vous.

GRANDCHAMP.

Ah! madame! quelle opinion vous avez de moi!

Mme DE MORVAL.

Exécrable; mais je vous excuse... il vous est permis d'en vouloir furieusement à notre sexe depuis qu'il vous a fait perdre deux millions. Oui, la fortune de votre oncle, le général comte de Brennes, monte bien à deux millions, et vous haïssez la comtesse pour votre argent.

GRANDCHAMP.

Eh bien! non... je vous assure que ce mariage...

Mme DE MORVAL.

N'allez-vous pas soutenir que vous avez vu avec une parfaite indifférence s'évanouir en fumée l'espoir d'un si bel héritage?

GRANDCHAMP.

Il n'est pas entièrement perdu pour moi.

Mme DE MORVAL.

Non; mais les enfants qui peuvent survenir... Madame de Brennes est jeune, très-jeune, cher comte, ne l'oubliez pas.

GRANDCHAMP.

Mon oncle commence à ne plus l'être, je ne l'oublie pas non plus.

SCENE II.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *puis* LE GÉNÉRAL.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la comtesse de Brennes!

GRANDCHAMP.

Voilà les deux millions que j'adorais.

Mme DE MORVAL.

Sous les traits d'une tante que vous détestez. (*Allant au-devant de la Comtesse.*) Seule?

LA COMTESSE.

Non, mon mari me suit. Il s'est arrêté dans la cour à causer avec M. de Morval et à admirer le cheval du baron, *Victorious*, que l'on vient de sortir de l'écurie. Nous venons à Satory exprès

pour vous. (*Apercevant Jules.*) Ah! monsieur Jules de Saint-Evremond, vous êtes ici!

JULES.

Le bonheur de la surprise est pour moi, madame.

Mme DE MORVAL, *à part.*

Je crois en effet qu'il n'en est pas fâché!

LA COMTESSE.

Voici donc le grand jour! le moment des vives émotions! Je suis sûre que le cœur vous bat!

Mme DE MORVAL, *à mi-voix.*

Ah! ma chère amie!... j'ai une peur affreuse que mon mari ne gagne.

LA COMTESSE.

En vérité!

Mme DE MORVAL.

Je vous reçois dans un haras; s'il a un succès, et ce sera le premier, nous logerons tous dans l'écurie.

M. DE MORVAL, *en dehors.*

Excusez-moi, général; je suis à vous dans l'instant.

LE GÉNÉRAL, *en entrant.*

Faites, baron, ne vous gênez pas pour moi, je vous en conjure. (*A Mme de Morval.*) Madame... Ah! c'est vous, Grandchamp!

GRANDCHAMP.

Mon oncle, soyez le bienvenu.

LE GÉNÉRAL.

Mon cher neveu, vous êtes à bon droit très-fier des succès de votre *Fortunata*; mais aujourd'hui, pour lui disputer le prix d'honneur, votre jument va trouver en *Victorious* un adversaire digne d'elle, je vous en préviens. On achève sa toilette pour le conduire ensuite à son jockey. Quel corps souple! Quelles jambes d'acier! quel feu dans les naseaux et dans le regard! Méfiez-vous, mon neveu, méfiez-vous!

Mme DE MORVAL, *bas à la Comtesse.*

Ma chère amie, votre mari me fait peur.

UN DOMESTIQUE, *mystérieusement à Mme de Morval.*

Le coupé de madame la baronne l'attend à la petite porte du jardin.

Mme DE MORVAL.

Combien de temps pour aller au champ de course et en revenir?

LE DOMESTIQUE, *bas.*

Dix minutes.

Mme DE MORVAL, *bas.*

Bien. (*A la Comtesse.*) Mon amie, je vous emmène avec moi.

LA COMTESSE, *bas.*

Où?

Mme DE MORVAL, *bas.*

Vous le saurez.

LA COMTESSE, *bas.*

Du mystère?

Mme DE MORVAL, *bas.*

Une séduction, un guet-apens, une trahison domestique. Je vais corrompre le jockey de mon mari.

LA COMTESSE, *bas.*

Afin qu'il se laisse battre?

Mme DE MORVAL, *bas.*

De trois longueurs de chevaux. Je veux pour M. de Morval une défaite publique, humiliante, écrasante, qu'il ne s'en relève jamais. Il en fera une maladie, mais il en reviendra.

LA COMTESSE, *bas.*

Quelle idée!

Mme DE MORVAL, *bas.*

Silence! (*Haut.*) Général, vous connaissez monsieur de Saint-Évremond, un de nos bons amis.

LE GÉNÉRAL.

Je remercie madame de Morval de nous avoir fait trouver ensemble chez elle, monsieur. (*Le Général et Jules causent ensemble.*)

LA COMTESSE, *bas, à Mme de Morval.*

Quel beau triomphe il a obtenu aux dernières courses de Chantilly!

Mme DE MORVAL.

Je sais que vous vous intéressez infiniment à ses succès.

LA COMTESSE.

Oh! infiniment!...

Mme DE MORVAL.

Pourquoi ne pas en convenir? il ne vous a presque pas quittée cet hiver; chez la duchesse de Volnay, aux bals, aux soirées. dans nos réunions intimes même. J'ai cru un instant qu'il vous faisait la cour. Cela m'a fait peur, car il est charmant.

LA COMTESSE.

Vraiment! vous en parlez avec un feu...

Mme DE MORVAL.

Et vous avec une discrétion...

VOIX, *dans la coulisse.*

Laisse! laissez-le! Lâchez les rênes!

LE GÉNÉRAL.

C'est la voix du baron!

LE BARON, *en dehors.*

Ne vous obstinez pas! quittez l'étrier.

TOUS.

Qu'est-ce donc?

GRANDCHAMP.

Je gage que c'est *Victorious* qui fait encore des siennes.

LE BARON, *au dehors.*

William ! tiens ferme ! La grille ! fermez la grille !

LE GÉNÉRAL, *regardant du haut de la balustrade du perron.*

Un cheval qui s'emporte! qui se cabre! qu'on cherche à retenir.

GRANDCHAMP.

Je le disais bien : *Victorious.*

PLUSIEURS VOIX, *dans la coulisse.*

Lâchez, prenez garde! n'essayez pas!

LE GÉNÉRAL, *du haut de la terrasse.*

Il leur échappe ! c'est un démon ! Ils vont se faire tuer.

TOUS.

Grand Dieu ! (*Jules s'élance par-dessus la balustrade dans la cour.*)

Mme DE MORVAL.

Jules !

LE GÉNÉRAL.

Monsieur de Saint-Evremond, que faites-vous?

Mme DE MORVAL.

Où va-t-il?

SAINVILLE. (*Sainville et Grandchamp descendent précipitamment les degrés du perron.*)

Arrêtez ! arrêtez !

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il s'est élancé !... seul il a l'audace d'affronter ce danger.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur !... prenez garde ! n'en faites rien ! quelle folie ! Il se jette à la tête du cheval.

Mme DE MORVAL.

Mais qu'on l'empêche donc !

LE GÉNÉRAL.

Il est renversé !... blessé ! (*La Comtesse pousse un cri d'effroi.*)

LE GÉNÉRAL.

Non ! le voilà debout ! en selle... d'un seul bond ! Fermez la grille, morbleu !... Parti !

VOIX DIVERSES, *au dehors.*

Où donc?

LE GÉNÉRAL.

Dans l'avenue. Il se couche sur son cheval pour ressaisir la bride.

LA COMTESSE, *avec un cri.*

Il va être tué !

LE GÉNÉRAL.

Disparu !

Mme DE MORVAL.

Ah ! ma chère amie, je suis plus morte que vive.

LE GÉNÉRAL.

L'apercevez-vous, monsieur de Sainville?

SAINVILLE, *du dehors.*

Parfaitement.

LE GÉNÉRAL.

Toujours en selle?

SAINVILLE.

Toujours... Un homme, du haut d'un mur, fait un signal de détresse.

LA COMTESSE.

C'est affreux !

GRANDCHAMP, *rentrant.*

Ce signal signifie que monsieur de Saint-Evremond vient d'être entraîné, par ce cheval enragé, dans le chemin creux, ce qui laisse peu d'espoir...

Mme DE MORVAL.

Que dites-vous?

GRANDCHAMP.

Le chemin creux est de trois mètres au moins plus bas que le niveau du terraiu qu'il parcourt.

Mme DE MORVAL *et la* COMTESSE.

Grand Dieu !

GRANCHAMP.

Je ne vois qu'un miracle pour éviter une catastrophe.

Mme DE MORVAL.

Je ne respire plus.

LA COMTESSE.

Mais faites donc courir tous vos gens de ce côté, nous-mêmes...

Mme DE MORVAL.

Sans doute... je vais... (*Les deux Dames sortent précipitamment. En ce moment même, et lorsque le Général et Grandchamp vont sortir, Sainville entre vivement.*)

SAINVILLE.

Franchi !

GRANDCHAMP.

Quoi?

SAINVILLE.

Le chemin creux.

GRANDCHAMP.

Pas possible!

SAINVILLE.

Un oiseau! une flèche! un éclair!

GRANDCHAMP.

Un miracle!

SAINVILLE.

Il sera parvenu à saisir fortement les rênes; il se sera rendu maître du cheval.

LE GÉNÉRAL.

Croyez-vous?

SAINVILLE.

J'en réponds. (*On entend des voix confuses et des cris au dehors : Le voilà! le voilà!*)

SAINVILLE.

Que vous disais-je?

LE GÉNÉRAL, *s'élançant sur la terrasse.*

Parbleu! c'est bien lui! Le voilà au pas, tranquillement, comme s'il revenait de la promenade. Bravo! bravo! mon cher monsieur! bravo! c'est admirable. Savez-vous que vous nous avez causé une épouvantable frayeur? Embrassez-le, madame de Morval : cela vaut bien un baiser, et même plusieurs. Embrassez! embrassez!

SAINVILLE, *à Grandchamp.*

Mon cher, *Victorious* est un rude cheval! un jouteur comme il y en a peu.

GRANDCHAMP.

Bah! Fortunata en a battu bien d'autres.

SAINVILLE.

En attendant, je vous conseille de ne pas hasarder trop d'argent contre lui.

SCENE III.

LES MÊMES, JULES, LE BARON DE MORVAL.

LE GÉNÉRAL, *allant au-devant de Jules, à qui il tend la main.*

Mon cher monsieur, je n'ai jamais apprécié l'utilité des courses; mais, en ma qualité d'ancien élève de Saumur, je me connais en cavalier, et, ma foi, j'en ai rarement vu d'aussi habile et d'aussi intrépide que vous.

LE BARON.

N'est-ce pas, général? Et mon cheval, et *Victorious!* quelle vigueur! quelle légèreté! quelle hardiesse! Eh bien, Grandchamp,

et votre confiance de ce matin? Commencez-vous à en rabattre un peu? Parieriez-vous toujours contre moi? Cent louis pour *Victorious!*

GRANDCHAMP.

Doublons, baron, voulez-vous?

LE BARON.

Deux cents.

GRANDCHAMP.

Doublons.

LE BARON.

Quatre cents.

GRANDCHAMP.

Doublons.

LE BARON.

Plaît-il?

SAINVILLE, *à part.*

Ce Grandchamp est d'une insolence!

GRANDCHAMP.

Vous réfléchissez, baron?

JULES.

J'accepte.

TOUS.

Vous!

JULES.

Moi, à une condition : c'est que j'aurai la faculté de courir moi-même si je le juge à propos, et si toutefois monsieur de Morval le permet.

LE BARON.

Si je le permets, mon cher Jules? mais j'en suis enchanté. Ah! ah! avec lui, je suis encore plus sûr de gagner. Eh bien, Grandchamp?

GRANDCHAMP, *à Jules.*

Mon entêtement ne vous blesserait pas, monsieur?

JULES.

En aucune façon.

GRANCHAMP.

Où en étions-nous, alors?

JULES.

A huit cents louis.

GRANDCHAMP.

Faites-vous davantage?

JULES.

Vingt mille francs.

GRANDCHAMP.

Trente mille.

JULES.

Quarante mille.

GRANDCHAMP.

Cinquante mille.

LE BARON.

Messieurs... permettez... Messieurs, le pari d'une pareille somme ne saurait être sérieux : vous nous permettrez de nous y opposer. Laissons cela et venez voir mon haras.

LE GÉNÉRAL.

Morval a raison, messieurs, et sans annuler le pari, puisque votre amour-propre est engagé, je propose que ces messieurs et moi restions juges de l'enjeu. Nous le fixerons après la course.

GRANDCHAMP.

Si vous le décidez ainsi, mon oncle, je m'en rapporte à vous les yeux fermés. Sans rancune, n'est-ce pas, baron? Je vous promets de trouver tout superbe. (*Bas, à Jules.*) Si je suis battu, et cela peut m'arriver, je prendrai du moins une revanche ce soir.

JULES.

Comment?

GRANDCHAMP.

N'oubliez pas que je vous ai offert de vous trouver avec moi sur le passage de cette jeune fille.

JULES.

Soit, monsieur, à ce soir.

GRANDCHAMP.

Nous sommes à vous, baron.

JULES, *apercevant Marcel.*

Ah! pardon!... vous permettez?... (*Grandchamp sort avec les autres personnages.*)

SCÈNE IV.

JULES, MARCEL.

JULES.

C'est toi, Marcel! Tu viens de Paris : pourquoi?

MARCEL.

Voici une lettre qui est arrivée hier au soir pour vous. J'ai pensé que vous ne seriez pas fâché de l'avoir tout de suite : elle est de mademoiselle Marthe.

JULES.

Donne. (*Il lit.*) « Vous m'excuserez si je vous écris; vous ne vous effraierez pas surtout, car il ne m'est pas arrivé de malheur.

Ma tante, madame Catelin, est toujours excellente, et si elle consentait à renoncer à ses idées sur le théâtre, ainsi qu'à l'avenir qu'elle avait rêvé pour moi, je me trouverais heureuse auprès d'elle ; mais que voulez-vous? Elle a passé vingt-cinq ans de sa vie à habiller des reines, et elle ne peut pas comprendre que je ne veuille pas sortir de mon obscurité. Cela lui fait dire quelquefois des choses sur lesquelles il ne faudrait pas la juger. Le motif pour lequel je prends la plume est celui-ci... »

MARCEL, *qui avait fait mine de se retirer, revenant sur ses pas.*

Monsieur m'excusera si je l'interromps ; mais je dois le prévenir qu'un monsieur est là qui demande instamment à lui parler,

JULES.

Je ne suis pas chez moi ; je ne reçois pas ici.

MARCEL.

C'est ce que je lui ai dit : mais rien n'y fait. Il se promène de long en large dans le jardin, et veut absolument vous voir. Ah ! j'oubliais aussi de vous dire : ainsi que vous me l'aviez recommandé, j'ai vu votre nouvel homme d'affaires, relativement à la vente de votre hôtel de la rue de Rivoli. Ah! monsieur... je crois que celui-ci ne vous trompe pas : il prétend qu'à l'exception de ce que vous avez chez le banquier Deslandes, le reste de votre fortune est aujourd'hui tellement embrouillé, entamé...

JULES.

C'est bon. Eh bien ! le produit de cette vente?...

MARCEL.

Tout payé... les frais... et les dettes qu'il fallait acquitter d'urgence...

JULES.

Finiras-tu ? Voyons : il reste ?...

MARCEL.

Cinq cents francs...

JULES, *rêveur.*

Cinq cents francs !

MARCEL.

Pas davantage... Je vous les apporte. (*Il remet à Jules un billet de Banque.*)

JULES.

C'était inutile. C'est bien, Marcel, c'est bien !

MARCEL, *fausse sortie.*

Ainsi vous ne recevrez pas ce monsieur... Celui qui est au jardin?

JULES, *avec impatience.*

Mais non... non, certainement. (*Il va reprendre la lecture de la lettre de Marthe.*)

MARCEL.

Je vais tâcher de lui faire comprendre que c'est impossible... Eh! tenez! le voilà... Il s'est fait introduire par un domestique de la maison : il n'est pas gêné.

JULES.

Laisse-nous. (*A lui-même.*) Que me veut cet homme? (*Marcel sort.*)

SCENE V.

JULES, BLAVIGNY.

BLAVIGNY.

Me pardonnerez-vous, monsieur, l'extrême liberté que je prends en venant vous importuner ici? Mais, après vous avoir cherché à Paris, j'ai appris que vous étiez à Satory, et j'ai osé...

JULES, *avc humeur.*

Je suppose, monsieur, que votre visite a un motif impérieux.

BLAVIGNY.

Très-impérieux. Je vois, mon cher monsieur, que vous ne me reconnaissez pas.

JULES.

Monsieur...

BLAVIGNY.

Au fait, il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus.

JULES.

Si je vous ai jamais vu.

BLAVIGNY.

Vous m'avez vu : vous étiez bien jeune, il est vrai, votre respectable père vivait encore, et vous aviez le bonheur de grandir sous les yeux de votre mère. (*Il essuie une larme.*)

JULES, *à part.*

De la sensibilité : c'est un voleur.

BLAVIGNY.

Une excellente femme, madame votre mère; entre nous, elle n'a eu qu'un tort, et ce tort a été aussi le mien, celui de croire que rien n'était changé en France depuis cinquante ans, et qu'il pouvait y avoir encore des jeunes gentilshommes comme au temps de l'OEil-de-Bœuf et de la bataille de Fontenoy... Hélas! je sais le contraire.

JULES.

Mais, monsieur, pour vous permettre de parler ainsi de ma famille...

BLAVIGNY.

C'est que je suis de votre famille.

JULES.

Vous, monsieur?... J'ignorais...

BLAVIGNY.

Jo suis votre cousin.

JULES, *à part.*

Allons, ce n'est pas un voleur; c'est un parent. Le danger est encore plus grand que je ne le pensais.

BLAVIGNY.

Non-seulement je suis votre cousin, mais j'ai les mêmes prénoms que vous : Jean-Jules de Saint-Evremond, vicomte de Blavigny.

JULES.

Très-flatté, monsieur. Permettez-moi cependant de vous demander...

BLAVIGNY, *sortant de sa poche un vieux portefeuille délabré.*

La preuve de ce que j'avance, la voici. (*Il présente des papiers à Jules.*)

JULES, *s'asseyant à droite et offrant un siége à Blavigny.*

En effet, voilà qui atteste... Vous aviez quitté la France... D'où venez-vous, maintenant, mon cousin?

BLAVIGNY.

D'où je viens? de Saint-Pétersbourg, du Mexico, de New-York, de Londres, de Berlin, de Stockholm, de Calcutta, de partout où un homme comme moi pouvait être mêlé aux affaires de guerre, de diplomatie, de spéculations, d'argent, de chiffres, d'épée... sans tirer grand profit de cette activité de feu qui m'a dévoré.

JULES.

Il me semble en effet avoir entendu dire, dans ma famille, que la révolution vous avait réduit à des revenus insuffisants.

BLAVIGNY.

Il n'y a jamais eu de revenus suffisants.

JULES.

Vous n'avez même pas, je crois, touché votre part du milliard de l'indemnité.

BLAVIGNY.

On me l'a refusée. Et maintenant, je n'ai rien, mais rien. Je n'aperçois plus à l'horizon de rives nouvelles où je puisse aborder. L'horizon est noir et fermé, et j'ai cinquante-cinq ans! cinquante-cinq ans!

JULES.

Mon cousin, notre parenté me donne le courage de vous dire tout de suite que si je puis vous être utile...

BLAVIGNY.

Je ne m'étais pas trompé, je le vois, en venant à vous. Mais

laissons pour un moment mes douleurs personnelles et parlons de vous, de vos plaisirs, do vos occupations. Que faites-vous?

JULES.

Rien... rien.

BLAVIGNY.

C'est ce que nous faisions tous avant la révolution. Ainsi, vous n'êtes pas placé?

JULES.

Non.

BLAVIGNY.

Vous n'avez pas eu besoin d'entrer dans une carrière... Vous êtes né avec de la fortune... vous avez su la conserver... Je vous en félicite... Gardez-la bien! Moi aussi, j'ai été riche!... Ah! j'allais très-bien, me figurant qu'un gentilhomme, si la chance venait à tourner contre lui, avait toujours des ressources, une place toute faite, rien qu'avec son nom; je me trompais. Les difficultés de position ne tardèrent pas à venir. Peu à peu je me démolis, je vendis mes tableaux, mes tapis, mes pendules, mes inscriptions de rentes... Un beau matin que je me croyais encore riche, je m'éveillai avec six cents francs, tout ce qui me restait de soixante mille livres de revenus! Six cents francs!...

JULES, *se levant avec une certaine impatience et froissant dans ses mains la lettre de Marthe, qu'il tient toujours.*

Il vous restait, en outre, la force et le courage de travailler.

BLAVIGNY, *se levant.*

Travaille-t-on quand on n'a pas commencé de bonne heure à soumettre sa volonté à celle d'un autre?

JULES.

Mais vous aviez des amis, des connaissances, des relations?

BLAVIGNY.

Ces relations que, par droit de naissance, on trouve toutes faites dans le monde, s'éloignent de vous bien vite. Un jour, on oublie de vous inviter; un autre jour, on omet de laisser sa carte chez vous; après deux ou trois mois il n'est plus question de vous dans le faubourg Saint-Germain... Voilà pour les connaissances. Parlons maintenant des amis. J'ai toujours regardé les amis comme des espèces de négociants avec lesquels on n'est en rapport qu'à la condition do leur donner quelque chose pour quelque chose : ils vous donnent un plaisir; vous leur en rendez un autre. Qu'avez-vons à offrir en matière d'amitié? rien! Les amis s'en iront... et très-vite! Bientôt, la misère nous gagnant de plus en plus, il nous faudra changer de logement : la rue de Provence se nommera la rue Cloche-Perche. On change aussi de tailleur, de chapelier, de bottier, et l'on finit par n'avoir plus ni bottier, ni chapelier, ni tailleur. On mange au cachet; un jour,

les cachets finissent, et l'on va timidement demander à dîner... à qui? Je n'en sais rien. Si ce jour-là il pleut, il neige, il fait très-froid, on ne dîne pas. Enfin, au fond de son alcôve nue, déserte et glacée, on s'écrie : O misère!... On connaît alors la misère, qui est entrée chez vous toute armée, comme un voleur! La misère! la misère! la misère!

JULES, *saisissant avec épouvante le bras de Blavigny.*

Monsieur!...

BLAVIGNY, *observant le trouble de Jules.*

Pardon, mon cousin. J'ai cru que ces peintures de la pauvreté, de l'abandon, de la détresse, pouvaient être impunément offertes à vos regards. Dans le naufrage complet de ma vie, me souvenant qu'il restait encore à Paris un rejeton de ma famille, un parent... *riche*, j'avais espéré qu'une planche de salut m'était réservée... Le hasard, ma mauvaise étoile en ont peut-être ordonné autrement. Quoi qu'il en soit, écoutez-moi. Je suis né noble, avec une fortune, des priviléges attachés à mon nom. Tout à coup, une nouvelle société s'est formée, qui a volé mon patrimoine, effacé mon nom, brisé les rouages de la machine vaste et superbe dans laquelle se trouvait pour moi une place assurée. Après avoir fait ce chef-d'œuvre d'iniquité, cette société, qui m'avait violemment dépouillé, abattu, brisé, a refusé de me donner jusqu'au pain du repos. Voilà dix ans que, faute d'habit, de souliers, d'un chapeau, je ne puis me présenter dans cette société qui permet qu'on la vole, mais en gants blancs et en souliers vernis. Eh bien! désormais, guerre à mort à cette société, et avec toutes les armes qui me tomberont sous la main : ruses, violences, force, stratagèmes! Paris est le champ de bataille. Je suis seul, je veux être seul contre ses cinquante mille riches, ses dix mille hôtels et ses montagnes d'or. On saura ce que c'est qu'un homme qui sait vouloir ce qu'il veut, qui se fait éclair pour fuir, flèche pour s'introduire, massue pour frapper. La misère a eu son Job; elle aura son Achille!

JULES.

Mon cousin, vous souffrez; ne désespérez pas ainsi de vous-même... Entre parents, on se doit des services...

BLAVIGNY.

Croyez-vous?

JULES, *tirant de sa poche le billet remis par Marcel.*

Au nom de mon père, ceci vous est offert par moi dans toute l'effusion d'un intérêt sincère.

BLAVIGNY, *gardant le billet, après avoir essayé de le rendre.*

Mon cousin, le sacrifice que vous me faites est peut-être très-grand... mais j'accepte pour ne pas mourir de faim. D'ailleurs, c'est le dernier appel que le vicomte de Saint-Evremond aura fait

à l'amitié de son digne cousin... Que Dieu vous garde! car nous ne nous reverrons plus; nos relations seraient un danger pour vous... Il n'est pas jusqu'au nom de Saint-Evremond que je ne veuille effacer : désormais je ne serai que le vicomte de Blavigny tout court... Adieu! vous entendrez bientôt parler de moi! Adieu! (*Lui prenant la main.*) Dans quelque position où je mo trouve, mon cousin, je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour moi, non jamais! (*Il sort avec précipitation.*)

SCENE VI.

JULES, *seul, après quelques instants de silence.*

La pauvreté! l'abandon! (*Regardant la lettre qu'il tient.*) Marthe! vous, du moins, vous me resteriez... A quoi vais-je penser!... Les paroles de cet homme ont jeté le trouble dans mon âme... Marthe! que les vôtres me les fassent oublier. (*Il lit.*) « Le motif pour lequel je prends la plume est celui-ci : Il s'est fait un petit changement dans notre existence. Nous demeurons bien toujours, ma tante et moi, place du Marché du Temple, au coin de la rue de la Petite-Corderie, dans la maison que vous connaissez; mais pour le moment, nous n'habitons plus notre petit logement au numéro 4. En voici la raison : Une voisine qui occupe le rez-de-chaussée, où elle fait le commerce de vieux habits, vient de tomber dangereusement malade, et comme d'une part elle est mal logée, et que, de l'autre, son fils, ouvrier bijoutier, ne rentre, ainsi que moi, que le soir après son travail, ma tante a eu l'idée de lui céder nos deux chambres, qui sont bien aérées, et elle s'est offerte à garder la boutique pendant tout le temps de sa maladie. C'est donc là où vous me retrouverez quand vous reviendrez de cette campagne où vous n'êtes pas seul. Non, vous n'y êtes pas seul, car j'y suis avec vous; mes doigts ne savent plus ce qu'ils font à l'atelier. Au lieu de faire des fleurs, je me promène avec vous du matin au soir... Que ce doit être beau, ô mon Dieu! la campagne!... Je ne l'ai jamais vue, le croirez-vous?... Jules, vous ne pouvez pas me l'apporter; mais, je vous en prie, faites-moi un petit bouquet, tout petit, mais vous-même; un petit bouquet composé de fleurs des champs, et vous me l'apporterez à Paris... Portez-le sur vous un jour entier, et je le garderai toute ma vie. »

SCENE VII.

JULES, Mme DE MORVAL, LA COMTESSE, *puis* LE BARON.

(*La Comtesse et Mme de Morval entrent par le côté, leurs chapeaux à la main.*)

Mme DE MORVAL, *bas.*

Nous n'avons pas mis plus d'une heure.

LA COMTESSE, *en riant.*

Pour trahir un mari.

Mme DE MORVAL.

Pour acheter une conscience.

LA COMTESSE.

Convenez que cet honnête jockey n'a pas marchandé avec la sienne.. (*Apercevant Jules.*) Monsieur de Saint-Evremond... (*A ce mot, Jules a vivement caché dans sa poche la lettre de Marthe.*)

LE BARON, *paraissant sur le perron, à la cantonade.*

Oui, certainement, dès que vous le voudrez... (*A la Comtesse et à la Baronne.*) Mesdames, les courses vont commencer. Encore ici, Jules? Je croyais avoir vu passer votre tilbury. Je ne puis vous accompagner; je suis obligé de conduire madame de Brunoy et la marquise de Sandoval. Le général et Grandchamp ont pris les devants à cheval... Quant à *Victorious*, il est déjà à son poste... il attend son cavalier.

Mme DE MORVAL.

C'est William, je crois?

LE BARON.

Mais pas du tout! pas du tout!...

Mme DE MORVAL.

Comment?...

LE BARON.

C'est Jules.

Mme DE MORVAL.

Jules!

LE BARON

Oui, c'est lui qui montera *Victorious*.

LES DEUX FEMMES, *en même temps.*

Monsieur de Saint-Evremond?

JULES.

Moi-même, mesdames.

LE BARON.

C'est un droit dont il peut user.

Mme DE MORVAL, *bas à la Comtesse.*

Ah! ma chère amie! nous sommes perdues!

LA COMTESSE, *bas.*

Complétement.

Mme DE MORVAL, *bas.*

Une conspiration si bien menée!

LE BARON, *à la Comtesse.*

Excusez-moi, madame, mais ces dames attendent madame de

Morval pour prendre congé d'elle... Nous sommes en retard... Au reste, elles ne tiennent qu'à la dernière course.

Mme DE MORVAL.

J'y vais, monsieur. (*Bas et vivement à la Comtesse.*) Ma chère amie, j'ai un service à vous demander : il faut que vous me tiriez de là.

LA COMTESSE, *bas.*

Moi ?

Mme DE MORVAL, *bas.*

Retenez ici monsieur Jules, faites-lui manquer la course.

LA COMTESSE, *bas.*

Comment ?

Mme DE MORVAL, *bas.*

N'importe à quel prix !

LA COMTESSE, *bas.*

Permettez !...

Mme DE MORVAL, *bas.*

Je m'en rapporte à vous.

LA COMTESSE, *bas.*

Mais... mais... je...

LE BARON.

Venez-vous, madame ?

Mme DE MORVAL.

Je suis à vous, monsieur ; me voilà.

(*Le Baron sort avec Mme de Morval.*)

SCENE VIII.

LA COMTESSE, JULES.

LA COMTESSE, *à part.*

Le retenir !... lui faire manquer la course !... mais je suis fort embarrassée !... Que lui dire ?... (*Haut.*) Vous sortez, monsieur ?

JULES.

Désolé ! madame, et mes regrets ne sont pas une simple politesse, vous le savez... Une occasion m'est offerte de vous parler, de renouer pour un instant nos bons tête-à-tête de l'hiver dernier, chez madame de Volnay, et cet instant, déjà si fugitif, ne m'est pas accordé. Souhaitez-moi un bon succès, madame.

(*Il se dispose à sortir.*)

LA COMTESSE.

S'il ne dépendait que de mes vœux... (*A part.*) Il s'adresse bien.

JULES.

Cette preuve d'intérêt, madame, est un encouragement bien précieux pour moi ; elle me portera bonheur, assurément. (*Du*

haut du balcon, indiquant la campagne.) Le baron est parti ; il traverse déjà la grande avenue. (*Il salue.*) Adieu, madame.

LA COMTESSE, *à part.*

C'est qu'il s'en va. (*Elle le rapelle.*) Monsieur de Saint-Evremond !...

JULES.

Madame...

LA COMTESSE.

Ce doit être une bien vive émotion, n'est-ce pas, celle qu'on éprouve dans la situation où vous êtes en ce moment ?

JULES.

Oui, madame ; elle est encore plus vive lorsqu'on craint, comme moi, d'être en retard.

LA COMTESSE.

Ah ! l'on vous attendrait bien un peu, vous, le roi de la fête !

JULES.

Votre exemple n'est pas heureusement choisi... les rois... Pardon, madame, on ne m'attendrait pas du tout ; *Victorious* serait monté par un autre... et j'ai un trop grand intérêt... Adieu, madame.

LA COMTESSE, *à part.*

Je ne sais plus comment... (*Haut.*) Ainsi, vous partez, monsieur ?...

JULES.

Vous avez la bonté de me retenir ?

LA COMTESSE.

Oui... oui... monsieur... je vous retiens... J'ai un motif... croyez... Ce n'est pas sans une cause... Certainement, si vous saviez... Vous saurez tout. Je suis chargée par mon amie, mon excellente amie, que j'appellerai cette fois ma terrible amie, madame de Morval, d'employer les paroles les plus éloquentes, les moyens les plus adroits pour vous empêcher de vous rendre aux courses... Maintenant, jugez de mon adresse et de mon éloquence.

JULES.

M'empêcher de me rendre aux courses !... Dans quel intérêt madame de Morval ?... Daignez, madame, me donner une explication rapide, prompte...

LA COMTESSE.

En deux mots, monsieur.

JULES.

Oui, en deux mots, je vous prie.

LA COMTESSE.

Madame de Morval, avec les apparences d'une femme très-heureuse, est infiniment loin de l'être.

JULES.

Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Comment serait-elle heureuse dans la société d'un mari qui s'est exclusivement voué au culte, à l'adoration des chevaux ?

JULES.

Achevez ! madame ! achevez ! l'heure va sonner.

LA COMTESSE.

Une leçon sévère, infligée à monsieur de Morval, donnée aujourd'hui même, quand il se croit sûr de triompher, frapperait sa vanité au cœur. Eh bien ! monsieur, cette leçon allait lui être donnée : madame de Morval était parvenue (j'étais aussi de la conspiration) à corrompre William, le jockey du baron, quand elle apprend que vous, monsieur, dont la supériorité comme cavalier est si grande, monterez *Victorious*, le cheval du baron. Ce coup l'a renversée ; elle m'a suppliée ; jugez si sa tête était perdue, de vous retenir autant que je le pourrais, afin, je vous l'ai dit, de vous faire oublier l'heure des courses... Moi, je ne voulais pas... je n'ai rien promis... Mais elle n'a pas voulu m'entendre ; elle est partie en me laissant dans une position qui vous aurait paru plus qu'étrange sans l'aveu que je viens de vous faire. Je n'ai plus rien à vous dire, monsieur ; mon devoir envers l'amitié est rempli ; mais partez ; je vois trop à votre impatience combien il vous en coûterait de demeurer davantage... Partez, monsieur ; il n'est déjà plus temps.

JULES.

Il est encore temps, madame. (*A lui-même.*) Ce pari !... que faire ?... Si j'allais le perdre !... N'importe ! (*Haut.*) Il est encore temps, madame, mais je reste. Le bonheur de madame de Morval vaut bien qu'on lui sacrifie...

LA COMTESSE.

Monsieur, ce dévouement si noble, si rare...

JULES.

Il suffisait d'un simple désir de madame de Morval pour l'obtenir.

LA COMTESSE, *étonnée.*

Ah !

JULES.

Pour elle ! ah ! pour elle, madame, tous les sacrifices que je pourrais faire sont des devoirs, et les devoirs de nobles et touchants plaisirs.

LA COMTESSE, *de plus en plus piquée.*

C'est-à-dire que mon intervention était inutile.

JULES.

Non, madame, mais...

LA COMTESSE.

Je m'étonne alors qu'elle ne vous ai pas demandé ce qu'elle était si sûre d'obtenir.

JULES.

Pouvait-elle douter de mon zèle, de mon ardeur à l'obliger?

LA COMTESSE.

Dans ce cas, pourquoi m'employer? En vérité, les meilleures amies ont parfois d'étranges fantaisies! Elles paraissent vous mettre dans la confidence de leurs peines, elles vous disent tous leurs secrets, qu'on ne tenait pas à connaître, tous... excepté un seul cependant... et, justement c'est celui-là qu'elles devraient vous dire d'abord, ou du moins vous laisser soupçonner pour qu'on n'eût pas l'air de tomber des nues dans le cours d'une mission, je ne dis pas difficile, vous m'avez prouvé le contraire, mais obscure, mystérieuse, délicate pour celle qui s'en charge. Mon Dieu! je trouve naturel que madame de Morval veuille donner par vous une leçon à son mari, je trouve naturel que vous cédiez avec enthousiasme à ce désir, je trouverais même au besoin très-naturel qu'elle m'ait choisie comme parlementaire, mais s'il est d'usage de couvrir les yeux des parlementaires, on n'a pas encore jugé à propos de leur boucher les oreilles. On les expose à tout savoir.

JULES.

Votre comparaison, madame...

LA COMTESSE.

N'est pas juste, vous m'en faites apercevoir, car on envoie les parlementaires dans le camp ennemi, et je ne venais certes pas chez un ennemi en venant vers vous de la part de Mme de Morval. Je me présentais au contraire chez un ami dévoué jusqu'à l'abnégation de sa propre gloire, bon jusqu'à la tendresse, tendre jusqu'à...

JULES.

Arrêtez, madame, arrêtez! je vous ai enfin comprise! Je dois à la famille de Mme de Morval, la plus sainte des reconnaissances. Sa mère et la mienne avaient été élevées ensemble: c'étaient deux véritables amies. La révolution seule pouvait les séparer. Ma mère émigra: toutes ses propriétés furent confisquées et vendues. Plus tard, elle revint en France, mais ruinée; elle croyait l'être, du moins. Une femme vint à elle en souriant et en lui disant: Reprenez tous vos biens: soyez plus riche que jamais. Cette amie, cet ange, c'était la mère de Mme de Morval, qui avait acheté sous main, pour nous les rendre un jour, toutes nos propriétés. Maintenant, madame, vous étonnerez-vous encore?

LA COMTESSE.

Qu'ai-je dit? Pardon, monsieur! ah! pardon! les apparences

m'ont trompée... égarée jusqu'à l'injustice... On prend dans le monde des habitudes de défiance dont on est souvent puni... Je le suis cruellement, monsieur ; j'ai froissé votre cœur, où j'ai laissé une impression que je voudrais effacer, fût-ce avec mes larmes.

JULES.

Madame !

LA COMTESSE.

Oh ! ne me pardonnez pas encore ! Non ! vous ne l'aimez pas ! Si vous l'eussiez aimée, vous n'auriez pas eu besoin de moi pour comprendre le service qu'elle attendait de vous aujourd'hui !... Dans un mot, dans un regard, dans rien, vous auriez lu son inquiétude et ses désirs ! Non, oh ! non, vous ne l'aimez pas ainsi. J'ai été bien injuste, bien téméraire, bien folle, car sans prétexte... Ah ! si, du moins, celui de la jalousie. (*En riant.*) De la jalousie... mais pour cela... il aurait fallu... il faudrait... Je vous connais beaucoup, il est vrai... mais enfin, je vous connaîtrais davantage... Je ne sais plus... Ah ! monsieur ! jugez de la profondeur du repentir par le trouble de la justification... Je vous en supplie, monsieur, que Mme de Morval ne sache jamais !... On vient... c'est elle. (*A part.*) Il était temps.

SCENE IX.

LA COMTESSE, JULES, Mme DE MORVAL.

Mme DE MORVAL, *en entrant.*

La course doit avoir eu lieu. (*Feignant la surprise.*) Comment, monsieur Jules, vous êtes resté ? (*Bas à la Comtesse.*) Ah ! ma chère amie, que je vous suis obligée ! Comment vous y êtes-vous prise ?

LA COMTESSE.

J'ai tout dit à monsieur.

Mme DE MORVAL.

Ah ! et il a sacrifié ?

JULES.

Un triomphe douteux à la joie sincère, au bonheur réel de faire pour vous une chose que vous désiriez.

Mme DE MORVAL.

Merci, mon ami. Ah ! c'est bien à vous. (*En riant.*) M. de Morval va revenir furieux ! Il sera d'un maussade à dîner ! Gare les éclats de sa mauvaise humeur ! n'importe, c'est bon, c'est excellent, la leçon est donnée, elle portera ses fruits... pour plus tard. Chers et bons amis, je vous devrai cela ! Je ne puis pas dire : A charge de revanche, Jules, vous n'êtes pas marié... Vous, Amélie, vous êtes heureuse dans votre ménage ?

LA COMTESSE, *froidement.*

Sans doute!

Mme DE MORVAL.

Aucun cheval ne trouble votre bonheur. Mais il me semble que j'entends du bruit dans la cour... des voitures... des chevaux... on revient de la course. C'est singulier comme je me façonne au crime, je n'ai pas un remords! Si! j'en ai un, c'est de ne pas avoir été coupable plus tôt.

SCENE X.

LES MÊMES, LE BARON, LE GÉNÉRAL, GRANDCHAMP, SAINVILLE, QUELQUES PERSONNES.

Mme DE MORVAL, *avec intérêt à son mari.*

Eh! bien, mon ami?

LE BARON, *arrivant le premier d'un air sombre.*

Distancé!

Mme DE MORVAL.

Pas possible!

LE BARON.

Ah! vous voilà, monsieur de Saint-Évremond! on ne vous a point vu.

JULES.

Non... au moment de partir... un peu de fatigue de ce matin...

LE BARON.

Eh bien, monsieur, vous avez eu trop de confiance dans *Victorious,* prenez votre part dans sa défaite.

Mme DE MORVAL, *à part.*

Que veut-il dire?

LE BARON.

Pour n'avoir point jugé à propos de courir vous-même...

LE GÉNÉRAL, *à Jules.*

Oui, pour n'avoir pas couru vous-même... vous avez perdu...

LA COMTESSE *et* Mme DE MORVAL.

Vous aviez parié?

JULES, *vivement.*

Oh! une bagatelle. (*Il fait un signe au Général pour qu'il se taise.*)

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il avait parié et je l'ai retenu.

LE GÉNÉRAL, *bas à Jules.*

Jeune tête que vous êtes! nous avons réduit l'enjeu à dix mille francs; c'est tout ce que vous aurez à payer. (*Mouvement de Jules, qui s'incline en signe d'assentiment.*)

SAINVILLE.

Je ne sais comment s'arrange Grandchamp, il gagne toujours.

LE GÉNÉRAL.

Ah ça, baron, j'espère que le dîner vous tirera de votre mélancolie! vous n'avez pas dit un mot pendant toute la route.

LE BARON.

Vous restez avec nous, Grandchamp?

GRANDCHAMP.

Non ; une affaire indispensable m'appelle à Paris. Permettez-moi, mesdames, de prendre congé de vous.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame est servie!

GRANDCHAMP, *bas à Jules.*

Ce soir à huit heures, place du Marché du Temple, au coin de la rue de la Petite-Corderie.

JULES.

Chez Marthe.

LE BARON.

Allons, Jules.

ACTE II.

Une modeste boutique de marchand d'habits du quartier du Temple. — Objets d'occasion, vieilles étoffes, habits, chapeaux de toutes formes, de toutes nuances, à l'usage des deux sexes. — A droite, au premier plan, un antique paravent replié sur lui-même. — Au dernier plan à droite, la porte encombrée de vêtements en montre qui sert d'entrée à la boutique. — Au dernier plan à gauche, petite porte qui conduit dans l'intérieur de la maison.—Au premier plan, du même côté, autre porte qui ouvre sur un cabinet.

DEUXIÈME TABLEAU.

SCENE I.

Mme CATELIN, REBOUSSIN.

REBOUSSIN.

Voilà ma journée d'ouvrier finie; je vais monter voir maman, et puis je viendrai, comme d'habitude, vous remplacer à la boutique, madame Catelin. Elle va mieux maman?

Mme CATELIN.

Oui, mon garçon, oui.

REBOUSSIN.

Grâce à vous, qui avez passé les nuits auprès d'elle et qui lui avez cédé votre chambre pour qu'elle y fût plus à l'aise.

Mme CATELIN.

Vous êtes si mal logés ici!... Moi je ne pourrais pas demeurer dans une soupente, sans commode en acajou et sans vases d'albâtre sur ma cheminée; quand on a été habituée aux beaux meubles... et j'en ai toujours eu le goût, même du temps que feu monsieur Catelin n'était encore que subalterne aux boulevards... (*S'essuyant les yeux.*) Ce pauvre Catelin! je le pleure tous les jours.

REBOUSSIN.

Ç'a a été une perte pour vous.

Mme CATELIN.

Et pour l'art!

REBOUSSIN.

Oui... il était...

Mme CATELIN.

Machiniste en chef.

REBOUSSIN.

Et mourir quand on a une position comme celle-là!... Mamzelle Marthe n'est pas encore rentrée de l'atelier?

Mme CATELIN.

Pas encore, mon garçon. Et ça m'inquiète... je l'aime tant, cette chère petite!

REBOUSSIN.

C'est qu'elle est si bonne aussi, si gentille!

Mme CATELIN.

Quel port de nymphe! quel physique d'amoureuse! Si ça voulait s'adonner au théâtre comme ses deux sœurs!...

REBOUSSIN.

Ah! oui! avec ça que vous lui donneriez de fameux conseils pour déclamer... vous entendez un peu ça. Ce n'est pas pour vous flatter, mais vous auriez fait une belle actrice... vous auriez pu jouer *la Tour de Nesle*... vous. A revoir, madame Catelin. Je vas voir maman. Je descendrai bientôt, soyez tranquille.

Mme CATELIN.

Ne vous gênez pas; allez, mon garçon... Ah! Reboussin, préparez-moi mes pantoufles roses pour quand je monterai.

SCÈNE II.

MARTHE, Mme CATELIN.

MARTHE, *pâle et très-émue se jetant dans la boutique.*

Je lui ai échappé! m'y voilà enfin! Ah! le cœur me bat!... (*Elle dépose son chapeau et son panier sur une petite table près de la porte.*)

Mme CATELIN, *apercevant Marthe.*

Ah! vous voilà, mademoiselle Catelin! il est bien tard!

MARTHE.

Je sors de l'atelier, ma tante.

Mme CATELIN.

Il y a plus de trois quarts d'heure que vous en êtes sortie, et il ne faut pas ce temps-là pour venir de votre magasin rue Saint-Denis, ici, rue de la Petite-Corderie, au marché du Temple.

MARTHE.

Vous savez que c'est aujourd'hui jour de payement, et cela retient toujours quelques minutes.

Mme CATELIN.

Au fait, tu as touché ta semaine... (*Marthe la lui remet.*) Pauvre petite!... il n'y a que toi qui songes à ta tante!... C'est diantrement sec pour deux personnes... il manque six francs. Vous baissez les yeux, Marthe!... Que sont devenus ces six francs?

MARTHE.

C'est que... je suis tombée au coin de la rue Phélippeaux... et, en tombant...

Mme CATELIN.

Eh bien! en tombant...

MARTHE.

Mon argent a glissé de mon panier... il s'est répandu à terre.

Mme CATÉLIN.

On le ramasse, on se donne la peine de chercher... on demande de la lumière...

MARTHE.

J'étais suivie par un homme, ma tante.

Mme CATELIN.

La belle affaire! l'admirable raison pour sacrifier six francs! comme si vous en aviez les moyens!... La moitié de ce que vous gagnez!

MARTHE.

C'est que... cet homme s'était attaché à moi... j'avais eu déjà bien de la peine à l'éviter... et je n'y serais même pas parvenue, sans un cabriolet dans lequel était une dame et qui, à deux ou trois reprises différentes, nous a séparés.

Mme CATELIN.

Vain et frivole prétexte!

MARTHE.

Voyez, ma robe est encore tachée de boue.

Mme CATELIN.

T'es-tu fait mal en tombant?... Ces scélérats d'hommes!...

Tu as bien fait d'éviter ses propos!... Etait-il bien mis?... Où t'es-tu blessée?...

MARTHE.

Ici, légèrement. (*Elle montre son coude.*)

Mme CATELIN.

Mais c'est grave!... Pauvre Minette!... je vais te panser... une compresse te soulagera... Tu as bien le plus joli bras de Paris. Mais à quoi bon dans ton état? à quoi te sert une jolie jambe, pas même à t'empêcher de tomber... tandis que si tu étais danseuse, elle te rapporterait quarante mille francs comme un liard.

MARTHE.

Vous allez encore me parler théâtre, ma tante. Je vous l'ai pourtant dit souvent : j'aime mieux un autre état.

Mme CATELIN.

N'en est-ce pas un celui-là? Voyez cette difficile! quand ses deux sœurs...

MARTHE.

Je les aime beaucoup, mais je ne les imiterai pas. D'ailleurs je ne sais pas la musique comme Rosalvina...

Mme CATELIN.

Tu danseras; fais comme Thénaïs.

MARTHE.

Je ne suis plus assez jeune pour apprendre la danse.

Mme CATELIN.

Eh bien! il te reste la tragédie, le drame, la comédie; on s'y lance à tout âge. Je t'apprendrai à vibrer comme au Conservatoire. Voyons, vibre un peu. (*Déclamant.*) Oui, Mitrrrane, en secrrret l'orrdre émané du trrrône.

MARTHE, *avec un peu d'impatience.*

Mais, ma tante, je veux rester fleuriste.

Mme CATELIN.

Je te battrais volontiers. Voyons, ne te fâche pas, ma petite Marthe... mais en vérité tu veux des folies, tu planes dans l'extravagant, tu te noies dans le simple. Viens sur mon cœur, ô mon enfant!... ta petite tante t'aime bien. Que veut-elle? pose-lui cette question. Te voir pimpante, courue, vêtue comme une Andromaque; mais tu veux être fleuriste, mauvaise enfant! sois-le. Seulement, ne viens jamais me dire : Je voudrais des brodequins verts, une écharpe rose, une voiture à marche-pieds, un sofa à la turque, un souper avec des vins d'extra; je te dirais : Mademoiselle Marthe, vous avez voulu être fleuriste, vous l'avez été, soyez-le. J'ai habillé des reines, des princesses, des beautés; fleurissez des bourgeoises, fleuris à perpétuité.

MARTHE.

Eh bien! c'est cela, ma tante, n'en parlons plus, voulez-vous? Je gagne encore peu, il est vrai...

Mme CATELIN.

Mais vous gagnerez toujours peu. Je ne vous verrai jamais à l'aise. Quand je songe que je n'ai pas une descente de lit en peau de tigre, à mon âge! Crois-moi, renonce à ton jardinage futile.

MARTHE.

Jamais!

Mme CATELIN.

Comment, jamais? vous manquez de respect à votre tante? Eh bien cela sera!

MARTHE.

Non!

Mme CATELIN.

Je vous dis que si!

MARTHE, *pleurant.*

O mon Dieu! mon Dieu!

Mme CATELIN.

Allons! ça la fait pleurer! pauvre enfant! Eh bien, non, je ne dirai plus rien... fais des fleurs... ne m'écoute pas... tu me connais... je suis bonne, mais pas de tête... pas de tête... Allons... nous ne m'en voulons plus... voilà que nous sourions. Embrassez votre mère, fleuriste de mon cœur. Quels yeux! quel effet à un troisième acte!... Non, c'est convenu, il n'en sera plus question. Je monte savoir des nouvelles de cette pauvre mère Reboussin; son fils est là-haut auprès d'elle... (*Fausse sortie.*) Ah! Marthe, tu ne sais pas? il m'est venu une idée!

MARTHE.

Laquelle?

Mme CATELIN.

J'ai vu hier, dans la rue Montmartre, à la Vestale, un châle, mais un châle comme il n'y en a pas. ou plutôt comme il n'y en a qu'un. Il est mêlé de rose, de bleu foncé, de vert et de chocolat, sur un fond blanc comme la neige. On me l'a fait trois cent quarante francs, mais on l'aurait pour trois cents. Cela s'appelle un châle vaporeux. Quel joli nom!

MARTHE.

Eh bien, ma tante?

Mme CATELIN.

Eh bien, ma minette, j'ai envie de ce châle.

MARTHE.

Mais où prendrez-vous ces trois cents francs, grand Dieu?

Mme CATELIN.

Ah! voilà!... J'ai lu dans les jolis yeux de monsieur de Saint-Evremond qu'il brûle de te faire un cadeau.

MARTHE.

Lui?... vous vous trompez ; mais c'est une gravé erreur.

Mme CATELIN.

Je vais lui faciliter le chemin que cherche sa générosité.

MARTHE.

Mais ma tante...

Mme CATELIN.

Adieu, ma chatte; je te prêterai quelquefois mon châle vaporeux. (*Elle sort.*)

SCENE III.

MARTHE, GRANDCHAMP, Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

GRANDCHAMP.

Seule!

MARTHE, *apercevant Grandchamp et poussant un cri.*

Ah!

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, *du dehors.*

Offrez-moi donc votre main pour descendre de cabriolet, monsieur le comte.

GRANDCHAMP, *à lui-même.*

Encore ce cabriolet qui me poursuit... Qui donc?

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

C'est moi.

GRANDCHAMP.

Madame de Sainte-Hildegonde!

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Moi, qui ne vous avais pas vu depuis un an, qui vous croyais parti de Paris, expatrié, mort, que sais-je? et qui vous aperçois tout à coup rue Saint-Denis, à la porte d'un magasin, en bonne fortune. Jugez de ma surprise, et convenez que l'aventure était assez piquante, l'occasion de vous contrarier trop belle pour la laisser échapper.

GRANDCHAMP, *à part.*

Maudite rencontre!

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Ma chère enfant, monsieur vient sans doute chez vous pour de vieilles étoffes, des guipures... (*Bas.*) Rassurez-vous.

MARTHE, *bas.*

Ah! madame, que je vous remercie!

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Vous allez me montrer tout ce que vous avez dans le magasin.

MARTHE.

Volontiers, madame... je vais appeler... car je ne suis pas chez moi; je ne sais où cela se trouve. (*Elle va sonner à la porte de gauche qui conduit à l'intérieur.*)

GRANCHAMP, *bas à Mme de Sainte-Hildegonde.*

Est-ce une vengeance?

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Une espièglerie tout au plus.

GRANDCHAMP.

Motivée par notre brusque séparation. Ce n'est pas généreux quand on s'est consolée si vite.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Les grandes douleurs ont besoin de distractions.

GRANDCHAMP.

On le dit... J'aurais pu en chercher de mon côté... fût-ce... même à vos soirées; mais on joue trop gros jeu chez madame de Sainte-Hildegonde.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Ah! vous savez que l'on joue chez moi?

GRANDCHAMP.

Oui, madame la marquise.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Et vous me railliez sur mon nouveau titre?

GRANDCHAMP.

Pourquoi donc? depuis que noblesse n'oblige plus, en prend qui veut.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Méchant!

MARTHE, *qui a sonné une deuxième fois.*

M. Reboussin!

SCENE IV.

LES MÊMES, REBOUSSIN.

REBOUSSIN, *accourant.*

Voilà... voilà, not! bourgeois... Habits à vendre... à acheter, chapeaux d'homme, de femme, castor en soie, bibi à plumes, cravates, gilets, pantalons de toutes longueurs, de toutes formes, de toutes nuances, pour la ville, la cour, l'armée, les hôpitaux, les galères.

MARTHE, *à Reboussin, qu'elle a voulu arrêter plusieurs fois.*

Mais taisez-vous donc! il s'agit de guipures.

REBOUSSIN.

Des guipures?... monsieur demande... on va lui servir l'article guipure.

Mme DE SAINTE-HILDÉGONDE, *à part.*

Ce pauvre Grandchamp est furieux.

GRANDCHAMP, *de même.*

Elle se moque de moi, mais attendons un peu.

REBOUSSIN.

Voilà les guipures demandées... Monsieur désire là-dedans?

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, *à Grandchamp, en souriant.*

Mais... tout, n'est-ce pas?

REBOUSSIN.

Tout? milord prend tout?

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Vous avez entendu... et vous enverrez cela dès ce soir... (*S'approchant de Grandchamp.*) A qui destinez-vous ce joli cadeau?

GRANDCHAMP.

Mais... à vous, madame.

Me DE SAINTE-HILDEGONDE.

A moi... Ah! vous êtes d'une générosité...

GRANDCHAMP.

Je vous dois bien cela pour le service que vous allez me rendre.

Mme DE SAINT-HILDEGONDE.

Moi? un service? ici? je ne crois pas. (*Haut.*) Je vais vous laisser mon adresse... Puisque monsieur tient absolument... (*Elle tire de sa poche un petit agenda et s'assied à gauche.*)

REBOUSSIN.

On fait le compte de son excellence.

GRANDCHAMP, *bas à madame de Sainte-Hildegonde, qui écrit.*

Ajoutez: Apportez cela vous-même et dès ce soir: il faut que je vous parle.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Plaît-il?

GRANDCHAMP, *toujours à voix basse.*

Madame de Sainte-Hildegonde ne voudrait pas, en me refusant, que l'on vînt dans quelques heures saisir chez elle des tables de jeu, peut-être s'emparer de sa personne...

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Monsieur...

GRANDCHAMP.

Ecrivez.

REBOUSSIN, *venant à Grandchamp.*

Mon prince, c'est 322 fr. 50 c. en monnaie française... c'est comme qui dirait 323 en anglais.

MARTHE.

Madame avait dit qu'elle allait donner son adresse?...

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Oui... la voilà...

GRANDCHAMP.

Madame la marquise me permettra-t-elle de la reconduire jusqu'à sa voiture?

Mme DE SAINT-HILDEGONDE, *avec empressement.*

Comment donc? j'allais vous en prier.

REBOUSSIN.

L'équipage de Son Altesse... Tiens! c'est un milord!

GRANDCHAMP, *du dehors.*

Cocher! rue du Helder, n° 8.

REBOUSSIN.

Vous reviendrez nous voir, Majesté? Rue de la petite Corderie, madame veuve Reboussin. (*Il disparaît un instant.*)

SCENE V.

MARTHE, REBOUSSIN.

MARTHE, *lisant le papier que lui a remis madame de Sainte-Hildegonde.*

« Rue du Helder, n° 8. Apportez cela vous-même, et dès ce soir : il faut que je vous parle. » Que signifie? Je ne connais pas cette dame. Elle m'a déjà protégée... quel danger me menacerait donc? Cet homme me fait peur!

REBOUSSIN, *revenant.*

En voilà une recette!

MARTHE.

Vous viendrez avec moi, monsieur Reboussin.

REBOUSSIN.

Où ça?

MARTHE.

Porter ces guipures.

REBOUSSIN.

Volontiers. Quand?

MARTHE.

Mais... ce soir... tout de suite.

REBOUSSIN.

Tout de suite! Ah! je vais vous dire... nous ne fermons la boutique qu'à neuf heures, vous savez?

MARTHE, *à elle-même.*

C'est singulier... j'espérais... M. Jules ne revient pas de la campagne...

REBOUSSIN, *apercevant quelqu'un à la porte de la boutique.* Voilà, not! bourgeois, carrick noisette pour soirées... gilet de flanelle... Tiens, c'est M. Jules!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULES.

REBOUSSIN.

Monsieur Jules! et moi qui vous offrais... je vous avais pris pour une pratique... A cette heure-ci il en vient souvent... parce qu'on est moins vu.

MARTHE.

Vous êtes resté bien longtemps absent, savez-vous?

JULES, *agité.*

Oui... et c'est à grand peine que j'ai pu revenir ce soir... d'aussi bonne heure... Une invitation... un dîner.

REBOUSSIN, *allant vers la porte.*

Voilà, monsieur, un joli coachmann... Venez donc nous voir. (*Il se tient en dehors.*)

MARTHE.

Vous avez l'air bien préoccupé!

JULES.

Marthe, répondez-moi: vous êtes jeune, jolie; vous êtes ouvrière, vous rentrez seule, vous rentrez tard... il le faut... votre travail vous y oblige... Cela n'est pas sans danger à Paris. Il est des gens pour qui une jeune fille ainsi isolée est censée appartenir à la voie publique.

MARTHE.

Pourquoi me dites-vous cela, mon ami?

JULES.

Ah! c'est que si quelqu'un s'avisait jamais de vous suivre, de vous parler, de vous insulter...

MARTHE.

Eh bien!

JULES.

Je le tuerais!

MARTHE, *avec effroi.*

Jules! une querelle pour moi!

JULES.

Répondez! Quelqu'un jamais...

MARTHE.

Quelqu'un... personne... mais non... mais je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur Jules...

JULES, *à part.*

Les paroles de Grandchamp, le rendez-vous qu'il m'a donné au coin de cette rue? Après tout, ne peut-il être question d'une

autre que Marthe? (*Haut.*) Pardon : il aurait pu se faire... En effet, je n'ai rien vu : j'ai cherché des yeux.

MARTHE.

Vous avez cherché? Quoi donc?

JULES.

Rien... J'étais fou. (*En souriant.*) Et je me le reproche vraiment, car je crois que je vous ai effrayée?

MARTHE.

Mais beaucoup... Mauvaise tête... Moi qui étais si contente de vous voir!... Et mon bouquet, y avez-vous pensé?

JULES.

Le voici!

MARTHE.

Donnez! (*Le regardant.*) Elles sont fanées... Tant mieux... c'est que vous les avez portées. Oui, je travaille, monsieur, je vais à l'atelier : cela a des inconvénients; mais ne me le reprochez pas, vous. Grâce à mon état, je peux vivre dans mon coin, sans ambition, sans désir, avec mon amour pour vous. L'amour, c'est la richesse, Jules : c'est mieux que cela, c'est le courage, c'est le bonheur. Je n'ai pas cette voiture qui passe, je me dis souvent, mais j'aime Jules, qui m'aime bien aussi. Je n'ai pas le temps de dormir une heure de plus le matin; j'ai froid... je voudrais rester au lit... mais je me dis : Allons! levons-nous! J'aime! et cela me donne de la force.

JULES.

Chère Marthe!

REBOUSSIN, *rentrant des habits.*

Il est neuf heures, mademoiselle Marthe : je vais rentrer l'étalage, et puis j'irai vous accompagner.

JULES.

Vous accompagner? où donc?

MARTHE.

C'est que je vais être forcé de sortir...

JULES.

Vous?

MARTHE.

Oui... une livraison à faire ce soir... des paquets à porter... monsieur Reboussin vient avec moi, ainsi...

JULES.

Si tard...

MARTHE.

Oh! nous prendrons une voiture.

REBOUSSIN, *qui rentre toujours les effets.*

Bien sûr. Fiez-vous-en à moi. Nous n'allons pas aller à pied

rue du Helder. (*A un monsieur, le chevalier Paul, qui vient d'entrer.*) Voilà! bourgeois! que vous faut-il? Monsieur désire troquer son chapeau contre un moins neuf? changer son habit... c'est facile! (*En disant cela, il lui enlève son chapeau et son habit.*) Donnez-vous donc la peine d'entrer dans ce cabinet, vous y serez plus à l'aise. (*Le chevalier, en manches de chemise, salue d'un air confus et entre vivement dans le cabinet de gauche avec Reboussin.*)

MARTHE.

Je voudrais bien vous retrouver en haut, près de ma tante, quand je reviendrai... Oh! ce ne sera pas long.

JULES.

Je resterai, Marthe.

MARTHE.

C'est que... ma tante est singulière, vous le savez?... Elle a quelquefois des idées bien terribles et qu'on ne peut pas lui ôter... Je crains qu'elle ne vous parle d'une fantaisie qui lui est venue... Elle va peut-être vous demander...

JULES.

Je vous promets de penser à vous et de ne pas faire attention à ce qu'elle me dira.

MARTHE.

C'est cela, n'y faites pas attention. (*Elle va prendre son chapeau et le paquet de guipures.*) Oh! maintenant, je m'en vais bien contente. Vous me prendrez là-haut, monsieur Reboussin; ne soyez pas trop long. (*A Jules.*) Venez, monsieur.

REBOUSSIN *sort du cabinet avec l'habit, le pantalon, le gilet, la cravate, la chemise du monsieur et ses bottes à la main.*

LE CHEVALIER PAUL, *dans le cabinet.*

Dépêchez-vous! je n'ai pas chaud comme ça!

REBOUSSIN, *regardant les effets qu'il porte.*

Le fait est qu'il ne lui reste pas grand' chose. (*Haut.*) Eh! vous ne vous enrhumerez pas, nous sommes en été. (*Allant à la porte du fond.*) Ça va être fait dans cinq minutes, mamzelle.

SCENE VII.

REBOUSSIN, LE CHEVALIER PAUL, *puis* BLAVIGNY.

REBOUSSIN.

Tout ça, mon cher monsieur, c'est une affaire de soixante francs... tout au plus, parce que c'est vous.

LE CHAVALIER PAUL.

Vous ne me connaissez pas.

REBOUSSIN.

C'est vrai!.... mais ça se dit. (*Blavigny entre précipitamment, son chapeau rabattu sur les yeux. Reboussin allant à lui.*) Qu'est-ce qu'il y a, not' bourgeois? quelque chose à vous

vendre, à échanger? (*Blavigny se blottit derrière le paravent que Reboussin déploie aussitôt.*)

REBOUSSIN, *continuant.*

Des emplettes à faire?... une vieille défroque à mettre au rebut? (*Blavigny lui jette son chapeau par-dessus le paravent.*) Oh! ceci il y aurait conscience à le garder... C'est luisant et vieux comme une gouttière... depuis le temps qu'il pleut dessus. (*Blavigny jette son habit.*) Un habit à basques croisées et flottantes, plissé dans le dos, collant aux manches... (*Blavigny jette sa cravate.*) Une corde à puits, rouge et plate, avec une rosette... (*Même jeu.*) Un pantalon qui fut bronze, peut-être gris, peut-être marron... qui n'est plus qu'étroit, passé à l'état de fontes de pistolet. (*Même jeu.*) Des bottes parfaitement cirées... sans semelles... le tout, trois francs! (*Le Chevalier Paul frappe à sa porte.*)

REBOUSSIN, *y courant.*

Je suis à vous, not' bourgeois; quelque chose de plus simple, c'est entendu... (*Blavigny frappe à son tour.—Reboussin, allant au paravant.*) Je sais quelque chose de mieux, ça ne sera pas difficile. (*Il cherche autour de lui. — Le chevalier Paul frappe de nouveau. — Y courant et entr'ouvrant la porte.*) Une chaussure. (*Il cherche un moment des yeux dans la boutique, puis lui repassant les bottes de Blavigny.*) Prenez-moi ça... des bottes sans façons à la housarde... pour tous les jours... mettez-les avec précautions pour ne pas les abîmer. (*Blavigny frappe.— Il court et lui repasse les bottes du Chevalier.*) Des bottes vernies... ce qu'il qu'il y a de mieux... à votre pied. (*Allant au Chevalier.*) Un pantalon en trame indestructible... gris Marengo... avec sa cravate. (*Courant à Blavigny.*) Faux col, pantalon cachemire. (*Au Chevalier.*) Un gilet beurre fondu à mettre sous un habit qui boutonne, habit de cheval négligé. (*Il jette ces deux objets au chevalier et court à Blavigny.*) Habit dernier genre... gilet de soirée.

LE CHEVALIER PAUL, *passant la tête.*

Mais il y a un mouchoir dans cette poche.

BLAVIGNY, *passant la sienne au-dessus du paravant.*

Cette cravate est encore chaude. (*Ils s'aperçoivent et se retirent vivement.*)

LE CHEVALIER PAUL, *à Reboussin, à voix basse.*

Il y a donc quelqu'un là?

REBOUSSIN, *lui passant le chapeau du vicomte.*

Voilà le castor qui va avec.

BLAVIGNY, *même jeu.*

Je croyais être seul.

REBOUSSIN, *montant sur une chaise et le coiffant du chapeau du chevalier.*

Un chapeau tout ce qu'il y a de mieux. Je crois qu'à présent il ne vous manque rien. (*Le vicomte et le chevalier sortent tout habillés et se mettent à rire après s'être considérés pendant quelques instants.*)

REBOUSSIN, *à Blavigny.*

Vous me devez cent vingt francs.

BLAVIGNY, *payant et trouvant dans sa poche une carte.*

Le chevalier Paul.

REBOUSSIN, *à Paul.*

Voilà vingt-cinq francs.

LE CHEVALIER PAUL, *mettant l'argent dans sa poche et y trouvant une carte.*

Le vicomte de Blavigny. (*Ils se saluent.*) Vous portez la taille un peu longue, monsieur... du reste, comme le duc de Berry.

BLAVIGNY.

Vous avez quelques cors au pied gauche, je le sens... du reste, comme le duc d'Angoulême... Passez donc, monsieur.

LE CHEVALIER PAUL.

Après vous, vicomte... (*Ils sortent.*)

REBOUSSIN, *seul.*

Cent francs de gagné... Je vas fermer la boutique.

TROISIÈME TABLEAU.

Chez Mme de Sainte-Hildegonde. — Boudoir brillamment éclairé, entièrement tendu en étoffe de Perse. Portières. Large divan, meubles pareils à la tenture, tapis assorti. — Cheminée au fond.—Pendules, flambeaux, Candélabres en vieux Sèvres ainsi que les coupes et les vases. — Fleurs dans la cheminée. — Portières relevées à toutes les portes. — A droite, au premier plan, une porte conduisant à la chambre à coucher de Mme de Sainte-Hildegonde. Du même côté, dans le pan coupé, une porte de dégagement. — A gauche, au premier plan, autre porte.—Au second, une table à jeu parallèle. — Plus loin, dans le pan coupé, la baie d'une porte dont les battants ont été ôtés. — Les portières relevées laissent apercevoir l'entrée d'un salon étincelant de l'éclat des bougies.

SCENE I.

JOSEPH, MARTHE, REBOUSSIN.

VOIX DIVERSES *dans le salon.*

Trente-huit en carreau. — Quarante de trèfle.

AUTRE VOIX, *annonçant.*

Monsieur le marquis de Haut-Brion. Monsieur Jouvignot. Monsieur Goulette.

VOIX DIVERSES *dans le salon.*

Deux louis. — Dix. — Vingt. — Banque. — Trente fiches.— Argent.

JOSEPH, *introduisant Marthe et Reboussin par la porte de dégagement.*

Par ici, mademoiselle.

REBOUSSIN.

Mazette! comme c'est cossu! elle est diantrement bien logée cette dame! Pourquoi nous avez-vous fait passer par la cuisine?

JOSEPH.

C'est qu'il y a du monde au salon; madame reçoit.

VOIX DIVERSES *dans le salon.*

Le roi. — La vole. — Vingt louis. — Huit fiches. — Contrecarré. — Racheté. — Trois, cinq, mort. — Sept, six, neuf, on me paye.

REBOUSSIN.

Il paraît que l'on joue par là... et un fameux jeu encore! (*Il remonte la scène pour regarder dans le salon.*)

JOSEPH.

Madame prie mademoiselle de l'excuser si elle ne vient pas lui parler tout de suite; mais obligée de faire les honneurs de chez elle...

MARTHE.

Oh! je peux revenir demain.

JOSEPH.

Comme mademoiselle voudra. Madame la marquise paraissait seulement très-impatiente de vous voir; elle m'a chargé de dire à mademoiselle qu'elle n'a peut-être que quelques heures pour l'avertir d'un danger qui la menace.

MARTHE.

J'attendrai, monsieur, j'attendrai.

JOSEPH.

Dans la chambre à coucher, là... (*il indique la porte à droite*) il y a de la lumière, des livres; seulement, mademoiselle voudra bien ne pas trop s'impatienter si madame se fait un peu attendre.

MARTHE.

Non.

UNE VOIX, *annonçant au salon.*

Monsieur le prince de Menzikarkoff!

REBOUSSIN.

Un prince !... comme c'est composé !... Avez-vous entendu, mamzelle Marthe ? il vient des princes ! (*A Joseph.*) Je passerais ma nuit à regarder ça ! Est-ce qu'on ne pourrait pas voir un peu, hein ?

MARTHE.

Vous êtes peut-être indiscret, monsieur Reboussin.

JOSEPH, *à part.*

Quelle idée ! (*Haut.*) Non ; en attendant que madame vienne et pendant qu'elle causera avec mademoiselle, vous pouvez...

REBOUSSIN.

Vrai ? Vous voulez bien que je regarde, mamzelle Marthe ?

MARTHE.

Puisqu'on vous le permet ; je vous attends là.

REBOUSSIN.

C'est ça ; je ne resterai pas longtemps, allez. (*Joseph entre dans la chambre avec Marthe.*) Comme ça m'irait un appartement dans ces prix-là, avec des domestiques en culotte courte et des dîners à trois services ! (*A Joseph qui rentre.*) Ah ! vous voilà.

JOSEPH.

Oui ; venez avec moi.

REBOUSSIN.

Mettez-moi dans un endroit où je puisse bien voir... du côté des rafraîchissements.

JOSEPH.

Venez.

VOIX, *annonçant au salon.*

Monsieur le marquis de Château-Renard ! monsieur le vicomte de Blavigny ! (*Joseph et Reboussin sont sortis par la porte de dégagement.*)

SCENE II.

GRANDCHAMP, *venant du salon, puis* JOSEPH.

Dix heures un quart déjà ! c'est singulier : elle n'est pas arrivée, car le valet de chambre de madame de Sainte-Hildegonde ne vient rien me dire. Aurait-elle conçu quelque soupçon ?..... Bast ! elle peut arriver encore. (*A Joseph qui rentre par la porte de dégagement un plateau à la main.*) Eh bien ! Joseph ?

JOSEPH, *indiquant la chambre à coucher.*

Elle est là.

GRANDCHAMP.

Dans cette chambre ?

JOSEPH.

Depuis un instant ; mais elle n'est pas venue seule.

GRANDCHAMP.

Comment!

JOSEPH.

Un jeune homme, une sorte d'ouvrier l'accompagne.

GRANDCHAMP.

Il faut s'en débarrasser.

JOSEPH.

J'essayerai. (*Joseph passe dans le salon.*)

SCENE III.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, BLAVIGNY, *venant ensemble du salon*, GRANDCHAMP.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Monsieur de Château-Renard m'avait annoncé votre visite, monsieur le vicomte.

BLAVIGNY.

Il a bien voulu être mon introducteur auprès de vous, madame la marquise; je sens que je lui dois de la reconnaissance.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, *présentant Grandchamp.*

M. le comte de Grandchamp.

BLAVIGNY.

Neveu de M. le général comte de Brennes, je crois? (*Il salue.*)

GRANDCHAMP.

J'ai l'honneur d'être connu de vous, monsieur?

BLAVIGNY.

Beaucoup... de nom, comme tout le faubourg Saint-Germain. Attendez donc, est-ce qu'il ne s'est pas remarié le général de Brennes?

GRANDCHAMP.

En effet, monsieur.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Oui, vraiment... (*en riant*) et sans consulter ses neveux.

BLAVIGNY.

Les oncles sont bien trop égoïstes pour cela. J'ai entendu parler de ce mariage; j'étais à Lisbonne... non, à la Louisiane... point, c'est à Bagdad que j'étais... à Bagdad ou à Québec, qu'importe? Il y a cinq ans... une femme charmante, beaucoup plus jeune que son mari... ce qui ferait présumer qu'elle a pris sur lui un grand ascendant... beaucoup trop grand pour des héritiers.

GRANDCHAMP.

Vous avez de la pénétration, monsieur.

BLAVIGNY.

J'ai vécu.

UNE VOIX, *annonçant au salon.*

Monsieur le chevalier Paul ! (*Blavigny fait un mouvement involontaire de surprise.*)

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Est-ce que vous connaissez le chevalier ?

BLAVIGNY.

Je l'ai aperçu une fois... dans le monde.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

C'est un original fort bizarre dans sa toilette : tantôt élégant jusqu'à la recherche, tantôt simple jusqu'au délabrement.

BLAVIGNY.

Un caractère singulier.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, *allant au devant du chevalier Paul qui entre.*

Vous arrivez bien tard, monsieur le chevalier. (*Après avoir salué la marquise, le Chevalier aperçoit Blavigny. Tous deux sourient et se saluent.*)

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, *bas à Blavigny.*

Que vous disais-je? il n'est pas dans ses beaux jours.

BLAVIGNY, *de même.*

Non ; voilà une mise de peu de valeur. (*A part.*) J'en sais quelque chose, trois francs.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER PAUL, LE PRINCE DE MENZIKARKOFF, LE SECRÉTAIRE DU PRINCE.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, *à Menzikarkoff qui vient d'entrer.*

Vous n'avez pas trouvé de place au jeu, prince? toutes les tables sont occupées. Mais en voici une... un de ces messieurs fera votre partie. (*Le secrétaire du prince lui explique ce que vient de dire Mme de Sainte Hildegonde. Le Prince sourit gracieusement et fait un signe de tête qui indique qu'il a compris. Il se place à la table de jeu accompagné de son secrétaire. Le chevalier Paul lui fait vis-à-vis.*)

GRANDCHAMP, *qui depuis quelques instants se tient au fond, adossé à la cheminée, bas à Mme de Sainte-Hildegonde.*

Vous savez ce dont nous sommes convenus... tâchez que cette soirée ne se prolonge pas trop.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Je viendrai vous prendre, messieurs, si nous manquons de danseurs. (*Elle rentre dans le salon.*)

SCENE V.

LE PRINCE, SON SECRÉTAIRE, LE CHEVALIER PAUL, BLAVIGNY, GRANDCHAMP.

LE SECRÉTAIRE.

Son altesse fait dix louis.

BLAVIGNY, *observant les joueurs.*

Un prince russe, un chevalier du temple. (*Au chevalier Paul.*) Voulez-vous me permettre de parier pour vous, monsieur? Dix louis. (*La partie s'engage. — A Grandchamp qui s'est assis sur une causeuse.*) M. de Grandchamp ne joue pas? — Nous demandons, je crois... Ah! on refuse.

LE SECRÉTAIRE.

Le prince ne comprend pas le français, monsieur; je parle, Son Altesse joue.

BLAVIGNY, *à Grandchamp.*

Nous causions tantôt du mariage du comte de Brennes. La comtesse est-elle d'une grande famille?

GRANDCHAMP.

Oui, de Bretagne.

BLAVIGNY.

Et elle a... quel âge?

GRANDCHAMP.

Vingt-huit ans.

BLAVIGNY.

Nous avons eu de pauvres cartes, en vérité. (*A Grandchamp.*) Belle, avec cela?

GRANDCHAMP.

Fort belle.

BLAVIGNY.

Les généraux de l'empire se sont toujours perdus par trop de témérité.

BLAVIGNY.

Le prince a la main malheureuse... pour nous, et pour peu que cette chance se prolonge... Trois à point. Y a-t-il longtemps que Son Altesse est en France?

LE SECRÉTAIRE.

Trois mois. Gagné, dix louis.

BLAVIGNY, *mettant au jeu.*

Voici. Et son Altesse venait auparavant?

LE SECRÉTAIRE.

D'Athènes, capitale de l'empire grec.

BLAVIGNY.

Diantre! (*Au chevalier Paul.*) Monsieur le chevalier veut-il me permettre de tenir les cartes? (*Le Chevalier fait un signe de

remercîment.) N'importe, je parie pour vous; je suis entêté... D'Athènes. — Son Altesse passe sa vie à voyager probablement — elle est venue en France?

LE SECRÉTAIRE.

Pour jouer.

GRANDCHAMP, *qui s'est levé, bas à Joseph qui vient du salon.*

T'es-tu occupé de l'homme qui accompagnait cette jeune fille?

JOSEPH.

Il regarde faire le punch. Je me charge de lui.

GRANDCHAMP.

Je crains qu'elle ne s'impatiente; invente des prétextes pour la retenir.

JOSEPH.

Soyez sans crainte. (*Grandchamp rentre au salon. Joseph va dans la chambre à coucher.*)

BLAVIGNY.

Pas un atout! des jeux affreux!

LE SECRÉTAIRE.

C'est une série... Le prince est heureux en général... Gagné! (*Le prince ramasse l'enjeu.*)

BLAVIGNY.

Allons! je me trompais sur le compte du chevalier... je l'ai cru plus fort que cela...

LE SECRÉTAIRE.

Vingt louis!

BLAVIGNY.

Je ne parie plus...

LE CHEVALIER.

Sur parole, mon prince.

BLAVIGNY, *à part.*

Il continue... décidément c'est un pigeon...

REBOUSSIN, *entrant par la porte de dégagement.*

Le punch était bon! et ils m'en ont fait boire... (*Apercevant les joueurs.*) Diable! il y a du monde ici à présent!... Ah ça, mademoiselle Marthe n'en finit pas avec cette dame et nous avons un fiacre en bas... il faut que j'aille lui dire... (*Il se dirige vers la porte de la chambre à coucher.*) Ah! on joue de l'or!

LE CHEVALIER.

Roi de cœur, dame de cœur, valet de cœur, dix de cœur, cinq, gagné!...

BLAVIGNY.

Pas si pigeon que je croyais...

LE SECRÉTAIRE.

Quarante louis !

JOSEPH, *venant de la chambre à coucher, à Reboussin, à voix basse.*

Vous êtes encore là ?

REBOUSSIN.

Comment, encore ?

JOSEPH.

Je vous croyais loin...

REBOUSSIN.

Sans mam'selle Marthe ?

JOSEPH.

Mais elle est partie !

REBOUSSIN.

Partie sans moi ?

JOSEPH.

Elle vous a demandé... Ne vouliez-vous pas qu'elle vous attendît toute la nuit ?

REBOUSSIN.

Et notre fiacre ?

JOSEPH.

Elle l'a pris...

REBOUSSIN, *s'élançant vers le salon.*

Partie !

JOSEPH, *le retenant.*

Où allez-vous donc par là ?

REBOUSSIN.

Pardine ! je m'en vais !

JOSEPH, *indiquant la porte de dégagement.*

Par ici !

REBOUSSIN.

Ça m'est égal... Ah ! qu'est-ce que va dire monsieur Jules ?... (*Il disparaît avec Joseph par la porte de dégagement.*)

LE CHEVALIER.

Atout !

LE SECRÉTAIRE.

Nous en manquons...

LE CHEVALIER.

Dix de pique ! as de pique, valet de pique, dame de pique, roi de pique !

BLAVIGNY.

Le pigeon est un aigle !

LE SECRÉTAIRE.

Deux cents louis !

BLAVIGNY, *regardant les cartes du Chevalier.*

Quel jeu il se donne, à présent !

LE CHEVALIER.

Atout !

LE SECRÉTAIRE.

Nous en manquons...

LE CHAVALIER.

Atout, atout !... avec le roi... gagné !

BLAVIGNY.

En deux coups ! Il va trop vite...

LE SECRÉTAIRE.

Le prince fait deux cents louis...

BLAVIGNY.

Une partie intéressante...

LE CHEVALIER.

Le roi !

BLAVIGNY.

Encore ! j'en ai le frisson pour lui... Diable ! mais c'est une haute capacité, et s'il avait un peu plus de patience... s'il y mettait moins d'enthousiasme...

LE SECRÉTAIRE.

Deux pour Son Altesse, cette fois...

BLAVIGNY.

Ah ! vraiment !... voyez ce que c'est que ce jeu-là... au moment où on s'y attend le moins... (*Voyant le jeu du Chevalier.*) Cinq atouts ! Je disais aussi...

LE CHEVALIER.

Le roi... atout !

BLAVIGNY.

On va s'apercevoir...

LE CHEVALIER.

Atout !

BLAVIGNY.

Il est perdu...

LE CHEVALIER.

Atout ! atout ! Trois points...

LE SECRÉTAIRE, *pendant que le Chevalier donne les cartes.*

Vous devez être un parfait royaliste, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi cela, monsieur ?

LE SECRÉTAIRE.

Parce que vous n'abandonnez jamais le roi...

BLAVIGNY.

Aie ! ai

LE CHEVALIER, *déployant sur la table le jeu qu'il vient de se donner.*

Vous voyez que c'est avec un profond désintéressement, monsieur, car je perds la partie...

BLAVIGNY.

Ah! bah!

LE SECRÉTAIRE.

Pas une levée dans votre jeu... cinq basses cartes... Le roi dans le nôtre... En effet, monsieur.

BLAVIGNY, *à lui-même.*

C'est sublime! découvert, il s'est arrangé pour perdre. Je ne lui croyais que du talent, il a du génie.

LE SECRÉTAIRE, *au Chevalier.*

Nous ne continuons pas, monsieur? (*Le Chevalier remercie gracieusement du geste.*) Le prince trouvera probablement une place à la bouillotte ou au lansquenet. Prince... (*Le Prince et son Secrétaire se sont levés et se dirigent vers le salon; le Chevalier va en faire autant.*)

SCÈNE VI.

BLAVIGNY, LE CHEVALIER.

BLAVIGNY, *frappant légèrement sur l'épaule du Chevalier.*

Pardonnez-moi, monsieur, la liberté de mon procédé; mais cette rencontre n'étant pas la première entre nous, il me semble que nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre. J'ai suivi avec beaucoup d'attention les quatre ou cinq parties que vous venez de jouer. C'est très-beau. J'ai une affaire formidable à vous proposer. C'est un plan gigantesque, conçu depuis longtemps, mûri par la réflexion... Mais, avant de vous le communiquer, souffrez que je vous adresse quelques questions, dernières hésitations de la prudence. Avez-vous à vous plaindre du sort?

LE CHEVALIER.

Enormément.

BLAVIGNY.

Croyez-vous à la probité dans ce monde?

LE CHEVALIER.

Non.

BLAVIGNY.

A la plus légère honnêteté?

LE CHEVALIER.

Non.

BLAVIGNY.

Pensez-vous que s'il est une profession honnête de nos jours, c'est celle de coquin?

LE CHEVALIER.

Très-certainement.

BLAVIGNY.

Je n'hésite plus. Comme je vous le disais, j'ai médité, et, au bout de mes méditations, j'ai trouvé...

LE CHEVALIER.

Quoi?

BLAVIGNY.

Un million.

LE CHEVALIER.

Partageons!

BLAVIGNY.

Un instant! Vous savez que les trésors ont toujours été bien gardés.

LE CHEVALIER.

Continuez.

BLAVIGNY.

Je me suis dit qu'il fallait ressusciter quelque chose qui ressemblât à ces vieilles tontines dont quelques rares actionnaires épars sur ce globe attestent encore l'antique splendeur. Je fonde une banque; les prospectus seront lancés demain, et elle fonctionne aussitôt.

LE CHEVALIER.

Je ne vois pas encore où gît le million.

BLAVIGNY.

Attendez! le lièvre va partir. Cette banque doit se composer de dix souscripteurs, dont la mise sera do cent mille francs pour chacun. Total : un million.

LE CHEVALIER.

Le voilà.

BLAVIGNY.

Vous m'écoutez?

LE CHEVALIER.

Des yeux, de l'oreille et de l'intelligence.

BLAVIGNY.

Il faudra un directeur : c'est vous; car toutes les garanties désirables seront offertes aux souscripteurs. Je m'inscris pour cent mille francs.

LE CHEVALIER.

Pour cent mille francs! vous!

BLAVIGNY.

On peut toujours s'inscrire pour cent mille francs, le dixième de l'opération. Maintenant voici ce qui reste à faire. Vous lancez

l'idée, vous tâchez de la répandre dans le monde riche, vous en faites ressortir les prodigieux avantages!...

LE CHEVALIER.

Je comprends à fond votre affaire, mais...

BLAVIGNY.

Vous ne la comprenez pas.

LE CHEVALIER.

La preuve que je la comprends, c'est que vous comptez sur les extinctions successives des actionnaires par le fait de l'âge, par l'action du temps.

BLAVIGNY.

Vous ne la comprenez pas du tout. L'âge! le temps! nous n'en finirions jamais; et il faut en finir.

LE CHEVALIER.

Parfaitement. Mais qui nous répond que nous resterons les derniers pour toucher le million?

BLAVIGNY.

Chevalier, quand vous jouez, et que les atouts ne vous viennent pas?

LE CHEVALIER.

Je les fais venir.

BLAVIGNY.

Voilà mon affaire!

LE CHEVALIER.

Diable! mais si je vous comprends... Permettez... comparaison pour comparaison : Je suppose que vous alliez à la chasse avec un des neuf, vous reviendriez seul?

BLAVIGNY.

Atout! reste à huit.

LE CHEVALIER.

J'ai compris. Les neuf souscripteurs étant...

BLAVIGNY.

Éteints.

LE CHEVALIER.

Nous partageons!

BLAVIGNY.

C'est convenu.

LE CHEVALIER.

Pas d'écrit entre nous?

BLAVIGNY.

A quoi bon?

LE CHEVALIER.

C'est juste. Si jamais j'osais vous tromper, vous trahir, vous me traiteriez...

BLAVIGNY.

Comme un actionnaire à cent mille francs, voilà tout. Faites votre jeu! (*Minuit sonne.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme DE SAINTE-HILDEGONDE.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, *à la cantonade.*

A demain, prince. Monsieur de Haut-Brion, ne vous faites pas désirer si longtemps à l'avenir... (*Au Chevalier et au Vicomte.*) Encore ici, messieurs?

LE CHEVALIER.

Je m'aperçois, en effet, que vos salons sont déserts, et je vois que nous serions indiscrets en demeurant davantage.

BLAVIGNY.

Permettez-nous donc de prendre congé de vous, madame.

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, *saluant.*

Messieurs... (*Elle les reconduit et disparaît avec eux. Joseph, qui était entré sur ses pas une mante sur le bras, éteint les candélabres.*)

Mme DE SAINTE-HILDEGONDE, *de la coulisse.*

Joseph!

JOSEPH.

Voilà, madame. (*Les lumières du salon s'éteignent également. Le théâtre est plongé dans l'obscurité.*)

SCÈNE VIII.

MARTHE, *elle soulève la portière de la chambre à coucher et paraît sur le seuil.*

On ne vient rien me dire... et je ne revois pas M. Reboussin... Cette pièce dans l'obscurité!... on m'aurait donc oubliée!... (*Elle sort et reparaît avec un flambeau.*) Personne ici!... il me semblait pourtant avoir entendu de la musique, des voix, du bruit... Est-ce qu'on se serait retiré?... il est donc bien tard!... (*Regardant la pendule qui est sur la cheminée.*) Minuit!... Et cette dame ne m'a rien fait dire!.... mais où est-elle donc? (*Elle s'avance vers le salon et regarde de ce côté.*) Personne! j'ai peur, mon Dieu! Madame! Rien... Madame!... (*Elle entre dans le salon.*) Madame!

SCENE IX.

GRANDCHAMP, *puis* MARTHE. (*Au moment où Marthe disparaît, Grandchamp entre par la porte de gauche.*)

GRANDCHAMP.

Enfin!... j'ai cru que cette soirée ne finirait jamais... Elle est restée... je crois l'entendre marcher de ce côté... elle parcourt

l'appartement... elle ouvre la porte de la salle à manger... la voilà dans la bibliothèque... Elle revient... (*Il a peu à peu gagné la porte de la chambre à coucher et se cache derrière la portière.*)

MARTHE, *entrant par la porte de dégagement et avec le plus grand effroi.*

Personne! et la porte de l'escalier fermée!... personne!

GRANDCHAMP.

Mademoiselle...

MARTHE, *reculant de terreur avec le flambeau qui tremble dans sa main jusqu'à la porte par laquelle est entré Granchamp.*

Ah!... je n'étais pas seule!

GRANDCHAMP.

Votre terreur est grande, mademoiselle.

MARTHE.

N'approchez pas! oh! n'approchez pas!

GRANDCHAMP.

Écoutez-moi, du moins!

MARTHE.

Vous écouter, monsieur!... Comment êtes-vous ici? pourquoi m'y a-t-on retenue?... Et cette dame, cette dame, qu'est-elle devenue! Ah! vous le savez! Sortez, monsieur! non: c'est à moi à sortir...

GRANDCHAMP.

Mademoiselle, vous l'avez vu, les portes sont fermées, la rue est loin d'ici... et dans ce vaste appartement il n'y a que vous et moi.

MARTHE.

Ah!... je vous ai été livrée... livrée par cette femme!...

GRANDCHAMP.

Mademoiselle...

MARTHE.

Livrée! pas une croisée pour se précipiter! Oh! la mort! la mort! (*On sonne à la porte de l'escalier.*)

GRANDCHAMP.

On sonne!

MARTHE.

Quelqu'un! je suis sauvée! (*On sonne plus fort.*) A moi! à mon secours! (*Grandchamp s'est précipité sur Marthe et étouffe sa voix avec la main. Le bruit de la sonnette cesse. Marthe, s'échappant des mains de Grandchamp et se trouvant près du canapé sur lequel elle s'appuie.*) Au secours! au secours! à moi!

GRANDCHAMP, *écoutant.*

Plus rien, on est descendu. Mais qui donc?...

MARTHE.

Plus rien ! on ne m'a pas entendue ! Je n'ai plus que vous ! que vous seul, ô mon Dieu ! ne m'entendrez-vous pas non plus? (*On frappe violemment à la porte.*)

MARTHE.

Il m'a entendue !

JULES, *en dehors.*

Ouvrez ! mais ouvrez donc !

MARTHE.

M. de Saint-Évremond ! Jules !

GRANDCHAMP.

De Saint-Évremond !

JULES.

Ouvrez ! ou je brise cette porte ! ouvrez ! (*Moment de silence.*) Ouvrez donc !... (*On entend du bruit : la porte cède.*)

SCENE X.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Marthe !

MARTHE, *courant à lui.*

Défendez-moi ! (*A l'instant où Jules est entré, Grandchamp s'est précipité sur la lumière, l'a éteinte, et a disparu par la porte de gauche. Le théâtre est plongé dans l'obscurité.*)

JULES.

C'est vous ! vous ici ! dans l'obscurité ! Et cet appartement désert ! ce silence... ce calme autour de nous... Vous défendre?... contre qui ?

MARTHE.

Ah ! je ne savais pas en venant... Pardonnez-moi... pardonnez-moi !

JULES.

Oui... Marthe... oui, mon enfant... ne tremblez pas ainsi... essuyez ces larmes... je suis avec vous... Oui : vous êtes tombée dans un de ces piéges que Paris creuse sous les pas des jeunes filles... Vous ignoriez... on vous a écrit de venir...

MARTHE.

Une femme... elle m'a retenue toute la nuit... et puis... je me suis trouvée seule... Non... Jules, quand vous êtes entré, il y avait quelqu'un ici...

JULES.

Qui donc?

MARTHE.

Un homme.

JULES.

Avec vous!

MARTHE, *désignant la place où était Grandchamp.*

Là... oui... là!...

JULES, *s'élançant de ce côté.*

Un homme! mais où est-il donc? de la lumière! Marthe! Marthe! Si celui à qui je m'adresse a encore du sang dans le cœur pour sentir la brûlure du mépris, je le méprise et je le soufflette, qu'il paraisse... Rien! il s'est enfui!... mais il ne sortira pas de cette maison... la justice est avertie... il y sera arrêté comme un infâme, et, puisqu'il recule devant la justice de Dieu, celle des hommes l'atteindra.

GRANDCHAMP, *reparaissant.*

Monsieur!

JULES.

Ah! enfin!

GRANDCHAMP.

Je vous suis, monsieur de Saind-Évremond.

JULES.

Monsieur de Grandchamp!... Il aura la justice de Dieu!

ACTE III.

QUATRIÈME TABLEAU.

CHEZ JULES.

Appartement élégant de garçon. — Porte au fond, portes latérales. — Cheminée, pendule, bronzes et guéridon.

SCENE I.

MARTHE, *assise à gauche sur une causeuse,* JULES, *debout appuyé sur le dos d'un fauteuil, de l'autre côté du théâtre; puis* MARCEL.

JULES.

Marthe, votre tante vous a accompagnée?

MARTHE.

Elle m'attend en bas: je suis montée un moment, j'ai voulu vous voir; car, après ce qui s'est passé la nuit dernière, après cette terrible scène entre vous et cet homme.., Jules! faut-il donc que vous vous battiez avec lui? Jules... Il ne me répond pas...

JULES, *à lui-même.*

Obligé de laisser passer un jour, un jour entier entre l'outrage

et la vengeance! mais il fallait d'abord lui rendre ces dix mille francs perdus contre lui aux courses de Satory. La dette d'argent d'abord, la dette du sang ensuite. A cette heure, la dette d'argent est acquittée : je suis tranquille. J'ai remis à Blavigny un mandat de dix mille francs sur le banquier Deslandes. L'autre dette, c'est Grandchamp qui la payera demain.

MARTHE.

Jules, vous l'avez voulu, je quitterai aujourd'hui même l'atelier : je travaillerai chez moi à l'avenir : je dois vous rassurer contre le retour du danger que je viens de courir; mais, de votre côté, promettez-moi... jurez-moi de ne pas vous battre avec cet homme. Si vous succombiez, que deviendrais-je?

JULES, *distrait, à lui-même.*

Blavigny, que j'ai choisi pour témoin, doit avoir déjà vu Grandchamp, et Blavigny est un de ces hommes avec lesquels une affaire ne s'arrange pas. (*Haut.*) Je vous ai ménagé une puissante protection.

MARTHE.

Mais c'est de votre protection, mon ami, que j'ai besoin; que me fait celle des autres?

JULES, *toujours distrait.*

Dès ce matin vous avez été recommandée par moi à la baronne de Morval; elle connaît votre adresse.

MARTHE.

O Jules! ni votre esprit ni votre cœur ne sont avec moi. Eh bien! voici ce que j'ai à vous dire : vous ne vous battrez pas, ou je retournerai à l'atelier.

JULES.

A l'atelier! jamais.

MARTHE, *suppliante.*

Non! non! jamais; mais à votre tour...

JULES, *apercevant Marcel qui entre par la porte de droite et allant à lui.*

Ah! Marcel!

MARCEL.

M. de Blavigny ne loge plus cour de l'Horloge, rue du Rocher; il s'est installé rue de Richelieu, à l'hôtel des Princes : j'y suis allé, on m'a dit que je le trouverais place Vendôme, au siége d'une nouvelle société financière. J'y ai couru, il était enfermé avec le directeur. Dès qu'il a eu jeté les yeux sur votre petit mot et sur la lettre qui l'accompagnait, il a fait venir un cabriolet de régie, et il est parti en disant à son cocher : rue d'Anjou Saint-Honoré.

JULES, *à lui-même.*

Chez monsieur de Grandchamp!

MARCEL.

Je croyais déjà le trouver ici.

MARTHE.

Il va se battre !

MARCEL.

Voici monsieur de Blavigny.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BLAVIGNY.

JULES, *allant virement à lui.*

Pas un mot devant cette jeune fille. (*A Marthe, après un temps.*) Marthe, allez retrouver votre tante. Je vous reverrai.

MARTHE, *lui prenant la main avec attendrissement.*

Là-haut, mon ami, si nous ne devons plus nous revoir ici. Vous ne m'attendrez pas longtemps. (*Elle sort.*)

JULES.

Déjà de retour ?

BLAVIGNY.

Oui, je suis accouru.

JULES.

Eh bien

BLAVIGNY.

Le banquier Deslandes vient de suspendre ses payements aujourd'hui même.

JULES.

Qui vous l'a dit ?

BLAVIGNY.

Qui ? Grandchamp, en me rendant ce titre que je lui apportais de votre part : le voici.

JULES.

Deslandes a suspendu ses payements !

BLAVIGNY.

Ce contretemps, je vous l'avoue, m'a mis dans une fausse position en face de Grandchamp ; vous comprenez, je vais chez cet homme, j'épouse votre querelle, je le provoque, je lui dis : demain, à six heures ! tout est convenu, et quand je lui remets ce titre qui vous dégage, ce titre est un chiffon sans valeur, il me le rend avec un sourire... j'ai balbutié ; et, pour la première fois de ma vie, j'ai battu en retraite. Jules, il n'y a pas un instant à perdre. Il faut dégager votre parole.

JULES.

Deslandes ! Deslandes ! Oh ! que faire ?

BLAVIGNY.

Payer, parbleu ! payer sans retard. Mon cousin, je dois tout

vous dire : déjà, à propos de ce mandat dérisoire que vous lui avez envoyé, Grandchamp s'est permis les railleries les plus piquantes.

JULES.

Devant vous !

BLAVIGNY.

Devant le comte de Brennes. Il y dînait ; c'est chez le comte que je l'ai trouvé ; et là, publiquement... Je ne vous cache pas que cela a produit une certaine sensation... et que madame de Morval, et que la comtesse de Brennes se regardaient avec une surprise...

JULES.

Oh ! raillé ! insulté devant eux !

BLAVIGNY.

Ne perdons pas de temps, mon cousin : acquittez-vous.

JULES.

Mais comment ? par quel moyen à présent ? Oh ! la fortune que j'ai eue ! tout ce que j'ai ici, tout ce qui me reste pour ces dix mille francs.

BLAVIGNY.

Quoi ! ne pouvez-vous vous les procurer d'ici à demain?

JULES.

A qui les demander ? où les trouver ? Et si Grandchamp envoyait aujourd'hui ? si l'on venait ici de sa part ?

BLAVIGNY.

Mais votre fortune ?

JULES.

Ah ! tout ce que je possédais était chez Deslandes. Il ne me reste plus rien ailleurs. Oh ! la honte ! la honte. (*Il tombe dans un fauteuil.*)

BLAVIGNY.

Mon cousin, je ne vous ferai pas de phrases inutiles... vous m'avez généreusement obligé dans ma misère, et je suis à même d'apprécier en ce moment combien votre action a été noble et grande. Si j'étais riche, vous seriez déjà quitte envers M. de Grandchamp ; mais la fortune que je poursuis, je ne la tiens pas encore : je l'aurai. En attendant, voici ce que je vous dis : Que vous puissiez ou non vous acquitter ce soir, le présent est sombre et l'avenir inquiétant pour vous. Cependant, quand on se nomme Saint-Evremond, que l'on a vingt-trois ans, votre esprit, votre figure, on peut encore conjurer la mauvaise destinée. Le monde est peuplé de grandes dames riches, très-riches, qui ne cherchent que l'occasion de faire le bonheur de jeunes gens beaux, bien tournés et déshérités comme vous : profitez-en et n'invoquez

pas, pour laisser échapper ces avances de la fortune, je ne sais quel amour...

JULES.

Pas un mot de plus, monsieur, car pour cet amour, je suis prêt à donner ma vie.

BLAVIGNY.

Oh! je le sais... Grandchamp est votre rival, madame de Sainte-Hildegonde s'est trouvée mêlée à tout cela! Vous aimez, et l'objet de cette passion est une jeune fille d'une famille obscure, n'est-ce pas ?

JULES.

Oui, monsieur.

BLAVIGNY.

D'une condition humble?

JULES.

Oui, monsieur.

BLAVIGNY.

Et pauvre?

JULES.

Oui, monsieur.

BLAVIGNY.

C'est cela! épousez tout de suite une bergère... vous serez heureux... parfaitement heureux. Je me charge de la houlette et des pipeaux... oh! la folie, la folie de la jeunesse! N'épouser ni un nom, ni une position! Allons donc! est-ce que je vous laisserai ainsi gâcher votre vie?

JULES.

Monsieur! (*A lui-même.*) Oh! ces dix mille francs!

SCENE III.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL.

Monsieur de Sainville, de la part du comte du Grandchamp.

BLAVIGNY.

Il vient pour le duel.

JULES.

Il vient pour l'argent. (*A Marcel, indiquant la porte de gauche.*) Là... dans mon cabinet... qu'il attende... (*A Blavigny.*) Eh bien!

BLAVIGNY.

Je ne vous dirai plus : payez; mais en ma qualité de témoin, je vais demander un délai.

JULES.

Un délai! mais c'est publier mon embarras, proclamer mon déshonneur. Non, une ressource me reste ; essayer de voir ce

soir même le banquier Deslandes pour lui arracher quelques débris du naufrage où il m'a entraîné... Oui... c'est à deux pas... j'y cours.

BLAVIGNY.

Et moi je vais régler avec Sainville les conditions du combat, filer le temps; et je ne demanderai un délai qu'à la dernière extrémité. Allez (*A Marcel qui rentre du cabinet de gauche avec une lumière.*) Marcel, vous me préviendrez dès que monsieur sera de retour. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV.

MARCEL, *seul.*

Quel trouble! quelle précipitation! il est déjà dans la rue... il est déjà bien loin... il ne s'est même pas donné le temps de fermer la porte. (*Il vient poser la lumière qu'il tient sur un guéridon à droite.*) Que se passe-t-il ici? M. de Sainville avait l'air bien mystérieux en entrant et le voilà enfermé avec M. de Blavigny. Tout cela est étrange. (*Apercevant une femme qui entre.*) Quelqu'un.

SCENE V.

MARCEL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *timidement, sur le seuil de la porte.*

Je suis ici chez monsieur de Saint-Évremond, monsieur ?

MARCEL.

Oui, madame, mais monsieur n'y est pas.

LA COMTESSE.

Je le sais... je l'ai vu sortir.

MARCEL.

Ah! madame le sait et elle est montée cependant?

LA COMTESSE.

Oui.

MARCEL.

Madame veut-elle s'asseoir en l'attendant ?

LA COMTESSE.

Non... je ne suis ici que pour un instant... je vais vous quitter.

MARCEL.

Sans voir monsieur? Madame veut-elle me dire son nom?

LA COMTESSE.

C'est inutile! Vous êtes à lui, n'est-ce pas ?

MARCEL

Je suis son valet de chambre, madame.

LA COMTESSE.

Eh bien! ce que j'aurais à lui dire... vous pouvez le lui transmettre!

MARCEL.

Si madame veut bien me le confier, je m'acquitterai de la commission le plus tôt possible... car, dans ce moment, monsieur ne serait peut-être pas en état de m'entendre, préoccupé qu'il est d'une affaire...

LA COMTESSE.

Très-grave... je sais. Un remboursement, un pari aux courses, n'est-ce pas? une perte qu'il a faite... et à laquelle deux personnes peut-être ont contribué sans le vouloir.

MARCEL.

J'ignore, madame.

LA COMTESSE.

Ceci pour M. de Saint-Evremond... vous le lui remettrez, n'est-ce pas?

MARCEL.

Certainement. Madame sait que l'enveloppe n'est pas cachetée?

LA COMTESSE.

Il est vrai!

MARCEL.

Si madame veut la cacheter?

LA COMTESSE.

Au fait, oui... je veux bien.

MARCEL.

Il y a là tout ce qu'il faut. (*La Comtesse va à la table à droite, ôte le gant de la main droite et allume la cire.*) Comme elle tremble!

LA COMTESSE, *poussant un cri.*

Ah!

MARCEL.

Madame s'est brûlée!

LA COMTESSE.

Oui... et même assez fort... mais ce n'est rien... un instant de douleur...

BLAVIGNY, *du cabinet.*

Marcel!

LA COMTESSE.

Ah! quelqu'un!... Le cœur me manque... conduisez-moi, mon ami.

MARCEL, *lui indiquant la porte de droite.*

Par là, madame, vous allez également gagner l'escalier.

BLAVIGNY, *paraissant.*

Une femme! (*A Marcel.*) Rien encore?

MARCEL.

Rien! (*Blavigny rentre dans le cabinet. Marcel suit la Comtesse.*)

SCENE VI.

JULES, *puis* MARCEL.

JULES.

Sorti !... Deslandes n'est pas chez lui ! Personne pour me répondre ! Ah ! c'est à se tuer .. c'est à se tuer !

MARCEL, *rentrant.*

Ah ! vous voilà, monsieur !

JULES, *à lui-même.*

Blavigny m'attend... que lui dire ?

MARCEL.

Monsieur... en votre absence il est venu quelqu'un...

JULES.

Que m'importe ?

MARCEL.

Voici une lettre... c'est une dame qui l'a apportée, qui me l'a remise à moi même, ici... tout à l'heure ; elle n'a pas voulu vous attendre.

JULES, *brisant l'enveloppe avec impatience. A lui-même.*

Oh ! reparaître devant eux, devant Sainville pour implorer un délai... pour avouer... (*Après avoir brisé l'enveloppe.*) Un portefeuille ! dix mille francs !

MARCEL.

Dix mille francs ! en billets de banque !

JULES, *pleurant et se jetant au col de Marcel.*

Ah ! Marcel ! Marcel ! dix mille francs !... une dame !... Son nom ! son nom !

MARCEL.

Elle n'a pas voulu me le dire.

JULES.

Sa taille ?

MARCEL.

Assez grande.

JULES.

Sa voix ?

MARCEL.

Très-douce.

JULES.

Son âge ?

MARCEL.

Mais... vingt, trente ans, je ne sais pas.

JULES.

Marcel, tu es impardonnable... une femme vient ici, pour me sauver... elle veut me rendre la vie, l'honneur, cette femme...

elle te parle, elle te laisse une lettre, et tu ne sais rien me dire sur son compte. Mais cela est impossible! voyons, parle! cette femme est-elle blonde?

MARCEL.

Elle est brune, monsieur!... son chapeau, son voile, sa robe, ses gants... tout... excepté sa main pourtant... une jolie petite main... qu'elle a brûlée en cachetant cette lettre.

JULES.

Elle s'est brûlée?

MARCEL.

Très-fort! avec de la cire fondue!... elle en portera la marque.

JULES.

La marque est restée, crois-tu?

MARCEL.

Eh oui, monsieur.

JULES.

Une brûlure au doigt... je saurai... mais qui donc?... qui?.. Oh! je ne l'ai pas deviné tout de suite... je n'ai pas deviné madame de Morval!...

MARCEL.

La baronne de Morval!

JULES.

Elle... oui... elle si bonne, si aimante, si dévouée... elle, qui était tantôt chez le général de Brennes lorsque cet infâme Grandchamp a dit...

MARCEL.

Attendez donc, monsieur! elle avait l'air de tout savoir, en effet... et elle a même ajouté que deux personnes avaient contribué à vous faire perdre...

JULES.

Madame de Morval!... tu le vois bien. Ah! pardon de ne vous avoir pas reconnue... pardon d'avoir hésité... Oh! de vous j'accepte... à vous je pourrai rendre un jour... Oh! merci! merci!

SCENE VII.

JULES, SAINVILLE, BLAVIGNY.

SAINVILLE, *sortant du cabinet.*

Ce sont des délais, monsieur... et il est impossible...

JULES, *courant vers lui.*

Un délai!... qui donc en demande? Voici dix mille francs!

BLAVIGNY, *à part.*

D'où lui vient cette somme?

JULES.

Demain à six heures.

BLAVIGNY.

A six heures.

JULES.

Une seule arme chargée.

BLAVIGNY.

Une seule.

JULES.

A dix pas.

BLAVIGNY.

A dix pas.

JULES.

Et à mort.

BLAVIGNY, *à Sainville.*

Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

CINQUIÈME TABLEAU.

Chez le général de Brennes. — Salon très-riche. — Porte au fond, portes latérales, table à gauche, causeuse et guéridon à droite.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL, LA COMTESSE, Mme DE MORVAL.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la baronne de Morval.

LA COMTESSE.

Vous arrivez fort à propos, baronne; nous discutions mon mari et moi : jugez-nous.

Mme DE MORVAL, *ôtant son chapeau.*

Le général a tort. Condamné.

LA COMTESSE, *en riant, au Général.*

Je vous le disais bien. (*Ces dames se sont assises sur la causeuse. Le général est derrière elles, appuyé sur le dossier du meuble.*)

LE GÉNÉRAL.

Ah! permettez, l'arrêt est réfléchi, impartial, surtout : pourtant j'en appelle, ne fût-ce que pour avoir l'occasion d'exposer la cause. Je dis et je soutiens à madame, avec toute l'énergie d'une conviction, que si j'étais à la place de M. de Saint-Évremond et que quelqu'un se fût permis sur mon compte les insinuations que Grandchamp s'est permises hier au moment où je lui ai imposé silence, j'irais lui en demander raison, oui, madame, et cela pas plus tard qu'aujourd'hui. Je l'ai dit, je le répète, je le soutiens.

Mme DE MORVAL, *se levant.*

Mon Dieu, ne vous emportez pas, général. C'est précisément là ce que monsieur Jules a fait.

LE GÉNÉRAL.

Ils se son battus?

Mme DE MORVAL.

Ce matin.

LA COMTESSE, *toujours assise, à part.*

Ah! mon Dieu!

Mme DE MORVAL.

M. de Morval en allant à neuf heures chez M. de Grandchamp pour lui demander des renseignements sur une affaire qui fait grand bruit dans tous les journaux... une société nouvelle de dix personnes, au capital d'un million... une espèce de tontine... d'assurance sur la vie.. je ne sais... je ne comprends rien à tout cela... M. de Morval, dis-je, a trouvé M. de Grandchamp dans son lit, grièvement blessé d'une balle à l'épaule.

LE GÉNÉRAL.

Blessé? c'est bien fait, j'espère qu'il profitera de la leçon. Rien de dangereux cependant?

Mme DE MORVAL.

Non.

LA COMEESSE.

Et monsieur de Saint-Évremond?

Mme DE MORVAL.

Sain et sauf heureusement. C'est peut-être mal à moi de m'en féliciter en présence du malheur de son adversaire.

LE GÉNÉRAL.

Mal? pourquoi donc? sa conduite est honorable et digne. J'aurais fait des vœux pour lui comme vous. Je le dirai à Grandchamp en face.

Mme DE MORVAL.

Général, si vous conservez dans vos nouvelles fonctions cette franchise qui vous va si bien, avant six mois vous serez mis au ban de la diplomatie.

LE GÉNÉRAL, *souriant.*

Je ne suis pas encore diplomate, madame...

Mme DE MORVAL.

On assurait que *le Moniteur*...

LE GÉNÉRAL.

Le ministre m'a fait appeler... voilà tout... de là à ma nomination, il y a tout l'intervalle de la prétention au mérite.

LA COMTESSE, *se levant et venant à son tour en scène.*

Ah! mon ami, mon ami! ceci est une vérité moins vraie que ce que vous disiez tout à l'heure. On vous a fait des promesses

sérieuses. Pourquoi ne pas en convenir? Je ne suis pas dans les secrets de mon mari, mais je les devine; il compte avoir avant trois mois le titre de ministre plénipotentiaire. Aussi je ne serai nullement étonnée quand cela arrivera.

UN DOMESTIQUE.

La voiture de monsieur le comte.

LA COMTESSE.

Tenez... il va faire sa cour au ministre... Suis-je bien informée?

LE GÉNÉRAL.

Peut-être. Laissez-moi croire cependant, ma chère Amélie, que malgré votre pénétration, j'aurai encore le plaisir de vous causer une surprise. (*Il lui baise la main. — Saluant Mme de Morval.*) Madame... (*Il sort.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, Mme DE MORVAL.

Mme DE MORVAL, *vivement et en confidence, à la Comtesse, qui vient de s'asseoir.*

Eh bien! me voici : j'accours à votre appel. Prévenue par un mot à onze heures, je suis chez vous à midi ; c'est beau, n'est-il pas vrai? encore ai-je été retenue une demi-heure au moins par M. de Morval ou plutôt par un certain vicomte de Blavigny que mon mari a rencontré chez M. de Grandchamp, et qui tient à être présenté aujourd'hui même au général de Brennes. M. de Morval n'a pu s'en débarrasser qu'en allant chez le banquier Deslandes dont la situation étonne tout le monde... Mais je cause, étourdie que je suis. De quoi s'agit-il? (*Elle s'assied auprès d'elle.*)

LA COMTESSE.

D'un petit mystère entre nous deux.

Mme DE MORVAL.

Une conspiration?

LA COMTESSE.

A peu près.

Mme DE MORVAL.

Contre votre mari?

LA COMTESSE.

Pas précisément.

Mme DE MORVAL.

Tant pis ; depuis que j'ai conspiré contre le mien il est devenu charmant. Voyons ce secret.

LA COMTESSE.

Ma chère amie... j'ai besoin...

Mme DE MORVAL.

De ma discrétion?

LA COMTESSE.

De votre main.

Mme DE MORVAL.

De ma main?

LA COMTESSE.

Donnez-la-moi... ou prêtez-la-moi pour quelques jours.

Mme DE MORVAL, *riant.*

La voici!

LA COMTESSE.

Bien; mais promettez-moi de faire ce que je demanderai.

Mme DE MORVAL.

Je ris et je le jure.

LA COMTESSE, *ouvrant une boîte qui est sur le guéridon et y prenant un morceau de taffetas.*

Pendant trois jours, quatre jours, huit jours s'il le faut, vous garderez comme une relique ce petit morceau de taffetas d'Angleterre au bout de votre doigt.

Mme DE MORVAL.

Moi?

LA COMTESSE.

Voyez: j'en porte un semblable au bout du mien.

Mme DE MORVAL.

C'est tout.

LA COMTESSE.

Pas d'explication?

Mme DE MORVAL, *après avoir appliqué le morceau de taffetas, à son doigt*

Ma chère comtesse, voilà qui est superbe de profondeur et dépasse de beaucoup mon intelligence. Mais, soyez tranquille, je ne chercherai pas à comprendre; j'obéirai fidèlement.

LA COMTESSE.

Et mon secret sommeillera...

Mme DE MORVAL.

Au bout de mon doigt.

LA COMTESSE.

Vous êtes charmante. (*Elles remettent leur gant.*)

UN DOMESTIQUE.

Monsieur de Saint-Évremond.

SCENE III.

Mme DE MORVAL, LA COMTESSE, JULES.

Mme DE MORVAL, *courant à Jules et lui donnant la main avec la plus grande amitié.*

Ah! vous voilà, mauvaise tête! Fi! que c'est mal de vous exposer! et à l'insu de vos amis encore!

JULES, *à part.*

Si j'osais la remercier! (*A madame de Morval, après avoir salué la Comtesse, qui reste assise.*) J'ai eu l'honneur de me présenter chez vous, madame.

Mme DE MORVAL.

Pour me raconter ce qui s'était passé ce matin?

JULES.

Non, madame, non... pas précisément pour cela. Afin de m'informer...

Mme DE MORVAL.

De quoi donc?

JULES.

D'un accident arrivé hier, m'a-t-on dit...

Mme DE MORVAL.

A qui?

JULES.

Mais... à vous, madame.

Mme DE MORVAL.

Un accident à moi?...

LA COMTESSE, *à part.*

Je devine. (*Haut.*) C'est donc après m'avoir quittée, baronne?

Mme DE MORVAL.

Je ne sais ce que monsieur veut dire. Expliquez-vous.

JULES.

Si vous ne me comprenez pas, madame, c'est inutile: on m'aura trompé.

Mme DE MORVAL.

Mais enfin, que vous a-t-on dit?

JULES.

On a prétendu... (*A lui-même.*) Elle a une assurance qui me déconcerte... C'est elle, cependant, ce ne peut être qu'elle.

Mme DE MORVAL.

On a prétendu... quoi? voyons.

JULES.

Mais rien... rien, ce n'est pas pour cela que j'allais vous voir... Je ne sais ce que je dis.

Mme DE MORVAL.

Je m'en aperçois. On vous a rapporté... Il m'est arrivé un accident... Monsieur, si vous aviez pris la peine de venir hier passer la soirée avec nous, vous sauriez que tout ce que vous nous contez là n'a pas le sens commun. (*Elle vient se rasseoir auprès de la Comtesse.*)

JULES, *à part.*

Si je pouvais la forcer à ôter ses gants. (*Haut.*) Je regrette d'autant plus, madame, de n'avoir pas eu l'honneur de vous voir, que vous m'avez fait, il y a deux jours, une promesse à laquelle vous n'avez peut-être plus songé.

Mme DE MORVAL.

Une promesse?... c'est vrai. Oh! que je suis oublieuse! je m'étais engagée à donner de l'ouvrage. (*A la Comtesse.*) Il s'agit de personnes laborieuses... d'une tante âgée... d'une jeune fille qui soutient sa famille... c'est très-intéressant. (*A Jules.*) Voulez-vous que je lui écrive tout de suite?

JULES.

Je n'aurais osé vous en prier. (*Mme de Morval va vivement à la table à droite et fait le geste d'ôter son gant.*) Je vais savoir. (*Voyant le taffetas.*) Une cicatrice au doigt!... c'est elle! j'en étais sûr.

Mme DE MORVAL, *écrivant.*

Il faut que nous fassions sa fortune.

LA COMTESSE, *à part.*

Il est temps de l'embarrasser. (*Haut.*) Voulez-vous me mettre de moitié dans votre bonne intention, baronne?

JULES, *à la Comtesse.*

Ah! madame, tant de bonté...

Mme DE MORVAL.

Je vous cède la plume. (*La Comtesse va se placer à la table, en face de Mme de Morval; elle a ôté son gant et prend la plume.*)

JULES, *apercevant la main de la Comtesse.*

Elle aussi, même signe à son doigt!

LA COMTESSE, *à part.*

Il ne saura rien.

Mme DE MORVAL, *à la Comtesse.*

Vous êtes excellente.

JULES, *à part.*

Toutes deux! Ai-je le vertige?... oh!... décidément il faut que j'apprenne...

Mme DE MORVAL, *à Jules.*

Comme vous voilà soucieux! (*La Comtesse quitte la table et va au guéridon cacheter la lettre.*)

JULES.

En effet, madame, j'ai lieu d'être préoccupé. (*A part.*) Je le

saurai. (*Haut.*) Hier au soir, vers huit heures, et pendant mon absence, mon valet de chambre a soudainement quitté mon service.

LA COMTESSE.

L'adresse ?

Mme DE MORVAL.

Rue de la Petite-Corderie, 4. Mademoiselle Marthe Catelin, fleursite. (*La Comtesse revient écrire l'adresse ; à Jules.*) Votre valet de chambre vous a quitté?

JULES.

Subitement !

Mme DE MORVAL.

Eh bien ! il faut en prendre un autre.

JULES.

En effet, madame. (*A part.*) Aucune inquiétude.

Mme DE MONVAL.

Est-ce que cette idée ne vous était pas venue ? Ah ! je vous trouve singulièrement amusant aujourd'hui. (*Elle se lève en riant aux éclats.*)

LA COMTESSE.

Que vous disait donc monsieur de Saint-Évremond ?

Mme DE MORVAL, *riant.*

Qu'hier dans la soirée, son valet de chambre...

JULES.

S'est furtivement enfui de chez moi.

LA COMTESSE, *effrayée, à demi-voix.*

Enfui ?... hier au soir ? en votre absence ?

JULES.

Ah ! c'est vous, madame, c'est vous !

LA COMTESSE.

Silence !

JULES.

Vous qui êtes venue...

LA COMTESSE.

Silence donc !...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur de Blavigny.

Mme DE MORVAL.

Mon vicomte de ce matin, et sans mon mari ! qu'en a-t-il fait ?

JULES, *à lui-même.*

Elle ! la comtese !

LE DOMESTIQUE, *à voix basse.*

Monsieur de Morval prie ces dames de vouloir bien le rejoindre dans le petit salon. Le banquier Deslandes est décidément en faillite.

LA COMTESSE *et* Mme DE MORVAL.

Grand Dieu !

LE DOMESTIQUE.

Et monsieur le baron ne sait comment s'y prendre pour annoncer cela à monsieur de Saint-Évremond.

LA COMTESSE, *haut à Blavigny qui entre.*

Vous permettez, monsieur ?

BLAVIGNY.

C'est à moi, madame la comtesse, de demander grâce pour mon audace. Monsieur le baron a bien voulu m'autoriser à l'accompagner. (*Les dames saluent et sortent.*)

SCENE IV.

BLAVIGNY, JULES.

JULES.

C'est la comtesse !... La comtesse... et j'ai accepté ! Ah ! Blavigny, vous ici ! Je vous avais prié de passer chez mon banquier ?

BLAVIGNY.

Et je l'ai fait, mon cousin. En toute autre circonstance j'aurais pu trouver étrange que vous n'allassiez pas vous-même vous informer de votre situation ; mais, après certaine visite mystérieuse, reçue par vous hier au soir, je comprends que la reconnaissance l'ait emporté sur le soin de vos intérêts.

JULES.

Que voulez-vous dire ?

BLAVIGNY.

Q ue vous aviez hâte de remercier madame de Morval, à qui vous devez...

JULES.

Taisez-vous, monsieur ! Et si ce n'était pas à madame de Morval ?...

BLAVIGNY, *vivement.*

Vous dites ?

JULES.

Si, trompé dans mes conjectures, comme vous l'avez été dans les vôtres, j'avais depuis acquis la preuve de mon erreur ?

BLAVIGNY.

Alors... alors je serais disposé à vous en féliciter, mon cousin ; car le général comte de Brennes est bien autrement puissant que le baron.

JULES.

Je n'ai pas nommé...

BLAVIGNY.

Or, vous avez besoin de protecteurs, mon cousin : il ne vous reste rien.

JULES.

C'est une faillite que vous avez à m'annoncer?

BLAVIGNY.

Franche, avérée, complète.

JULES, *après un instant de silence.*

Eh bien ! monsieur, je lutterai, je travaillerai, j'embrasserai uue carrière.

BLAVIGNY.

Voulez-vous me dire laquelle, mon cousin ? Pour être avocat, il faut être docteur en droit ; pour être médecin, il faut un diplôme ; pour être officier, des services. Avez-vous de la fortune pour acheter une charge de notaire, d'avoué, d'agent de change, de courtier, d'huissier ? On n'improvise pas un peintre, un sculpteur, un architecte, un compositeur, un écrivain. Non, c'est au prix de veilles sans nombre, d'études incessantes que l'on apprend à se servir d'un pinceau, d'un ciseau, d'une plume. C'est par de rudes travaux que l'on acquiert le droit de plaider, de guérir ou de tuer. Vous embrasserez une carrière ? En voilà vingt : choisissez donc !

JULES.

Mon cousin, vous n'avez pas résolu de me désespérer ?

BLAVIGNY.

Non ; mais je détruirai une à une toutes vos illusions, afin que vous marchiez dans la seule voie qui vous est ouverte.

JULES.

Trouver toutes les routes fermées devant soi ! n'être propre à rien ! Tout attendre de la faveur, de la protection, de la pitié... à vingt ans ! O ma mère ! que n'avez-vous plus sainement jugé notre société ! Pourquoi ne m'avez-vous pas placé de bonne heure dans les ornières de ces voies professionnelles qui mènent à l'indépendance et au repos ! Oh ! un état ! un état ! c'est un mot dans la langue que chacun parle ; c'est une note sur l'échelle harmonique de la société... Un état, un métier... c'est plus que la fortune... c'est la liberté !

BLAVIGNY.

Oui, mon cousin ; mais que voulez-vous ? vous n'avez pas d'état et vous ne savez pas de métier. Une autre espérance, une moins douteuse ressource vous restent... Et combien peu, dans leur détresse, ont eu votre chance, mon cousin ! Quand je me suis trouvé au fond du gouffre que mes prodigalités avaient creusé sous mes pieds, personne n'est venu à mon aide. La

tombe s'est fermée sur ma tête : j'ai été enseveli dans mes haillons, sans qu'un mot, un regret, un souvenir, soit tombé d'en haut sur ma misère... Plus heureux que moi, une main vous est tendue qui peut vous retirer de l'abîme; une main amie, une main puissante, celle d'une femme. Saisissez-la avec l'énergie d'un homme à qui la terre manque sous ses pieds; cramponnez-vous à elle, afin qu'elle vous ramène dans ce monde d'où votre imprudence vous a précipité.

JULES.

Assez... Ah! par pitié! assez, monsieur; votre amitié est cruelle, vos avis sont amers comme des reproches, vos consolations douloureuses comme des remords. Je suis révolté de vos idées, effrayé de vos principes. Quel homme êtes vous? Et quels mauvais conseils vous a donc donnés la pauvreté pour que vous la redoutiez pour moi à l'égal de l'infamie? Laissez-moi, monsieur. A vous entendre, mon cœur se brise, mon courage s'éteint, ma raison doute! Oh! ne me suivez pas, laissez-moi, monsieur, laissez-moi! (*Il sort.*)

SCENE V.

BLAVIGNY, LA COMTESSE, Mme DE MORVAL.

BLAVIGNY.

Mon cousin, je vous sauverai malgré vous. (*Apercevant les dames.*) La comtesse! elle l'aime! allons! de cet amour il faut faire une passion.

Mme DE MORVAL.

Mon mari se trompe!... Quoi! toute la fortune qui lui reste, perdue à la fois!

LA COMTESSE.

M. de Saint-Evremond peut s'en créer une nouvelle. Il sera beau, il sera glorieux à lui de ne devoir celle-ci qu'à son mérite.

Mme DE MORVAL.

Il le peut sans doute : il y parviendra, mais le coup qui le frappe est terrible... Comment lui apprendre?

BLAVIGNY, *venant entre elles.*

Je viens de tout lui dire, madame.

LA COMTESSE *et* Mme DE MORVAL.

Vous, monsieur?

BLAVIGNY.

A l'instant. Il redoutait une catastrophe.

Mme DE MONVAL.

Et sans préparation, sans ménagement vous lui avez annoncé?

BLAVIGNY.

C'est mon système : l'incertitude d'un mal m'a toujours paru plus pénible que le mal lui-même. M. de Saint-Evremond a assez d'empire sur lui pour supporter vaillamment de pareils coup, je le savais. J'ai pu ce matin même m'en convaincre à l'énergique sang-froid avec lequel il exposait sa vie pour la cause la plus futile.

LA COMTESSE,

Pouvez-vous, monsieur, qualifier avec cette légèreté la défense de son honneur ?

BLAVIGNY.

De son honneur, madame? Je n'ai jamais pensé que l'honneur d'un homme comme M. de Saint-Evremond pût être attaché à la vertu d'une jeune fille sans nom, sans naissance.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

BLAVIGNY, *à part.*

Le coup a porté. (*Haut.*) Quelque ardent, quelque susceptible que soit son amour pour une jeune ouvrière, elle n'est pas sa femme, et...

Mme DE MORVAL.

Mais, monsieur, ce duel... ce n'est point là sa cause.

BLAVIGNY.

Apparente, non, madame.

LA COMTESSE.

Ah ! il y en avait une cachée?

BLAVIGNY.

Eh ! mon Dieu ! qui de nous dans sa vie n'a rencontré une jeune fille, belle, douce, candide, aimante, comme celle-ci ? Qui de nous, comme monsieur de Saint-Evremond, n'a été heureux d'oublier à ses genoux et les devoirs et la contrainte que le monde impose? (*A part.*) Elle ne respire pas. (*Haut.*) Certes, à vingt ans, on est prêt à tous les sacrifices; on aime une jeune ouvrière comme on aimerait une grande dame, avec toute son âme.

Mme DE MORVAL, *à part.*

Comme la comtesse est pâle!

BLAVIGNY, *à part.*

La jalousie la poignarde. (*Haut.*) Mais que, pour je ne sais quelle rencontre entre Grandchamp et cette jeune fille, pour le dépit d'un moment, on aille provoquer...

Mme DE MORVAL.

Il suffit, monsieur; nous ne vous demandions, je crois, ni ces réflexions ni ces détails.

BLAVIGNY.

Ah! pardon, mesdames; je ne sais comment excuser... je craindrais de me rendre importun en prolongeant ma visite... J'espérais voir monsieur le comte; je voulais lui parler d'une affaire dans laquelle j'aurais le plus vif désir de le voir entrer... Mais je me retire, je reviendrai. (*A part en sortant.*) A présent, mon cousin, défendez-vous contre cette passion, si vous le pouvez.

SCENE VI.

LA COMTESSE, Mme DE MORVAL.

(*La Comtesse va vivement à la table sur laquelle est restée la lettre pour Marthe. Elle sonne; un domestique paraît.*)

LA COMTESSE.

Cette lettre à son adresse. Vous prendrez une voiture; vous ramènerez la personne avec vous.

Mme DE MORVAL.

Que faites-vous? Pourquoi cette hâte?

LA COMTESSE.

A l'instant, courez. (*Le domestique sort.*)

Mme DE MORVAL.

Amélie, quel est votre projet?

LA COMTESSE.

C'est elle.

Mme DE MORVAL.

Que prétendez-vous?

LA COMTESSE, *se levant.*

Je vous dis que c'est elle... et je veux la voir.

Mme DE MORVAL.

Cette jeune fille! Et que vous importe à vous, que nous importe à toutes deux et cet amour, et ce caprice, et la cause de ce duel? Cet homme avait pour nous dire cela une arrière-pensée, soyez-en sûre, un intérêt, peut-être... Oh! je l'ai pris en horreur, cet homme... il nous trompait. Je ne crois pas ce qu'il a dit; non, je ne le crois pas.

LA COMTESSE, *sans l'écouter.*

Une rivale!

Mme DE MORVAL.

Amélie! ce n'est pas vous qui parlez, vous, la comtesse de Brennes? Je n'ai rien entendu... reprenez votre force, votre raison.

LA COMTESSE, *sanglottant et tombant sur la causeuse.*

Mais vous ne voyez donc pas ce que je souffre?

LE GÉNÉRAL, *dans la coulisse.*

Dites à mon valet de chambre de venir me parler.

Mme DE MORVAL.

Le général !

LE GÉNÉRAL, *entrant, et à la cantonnade.*

Au sellier, d'être ici dans une heure; au carrossier, de visiter ma berline. (*A un domestique qui est entré avec lui.*) Portez ces dépêches dans mon cabinet. Je vous suis.

SCENE VII.

LE GÉNÉRAL, LA COMTESSE, Mme DE MORVAL.

LE GÉNÉRAL, *à la Comtesse.*

Ma chère amie, embrassez-moi. Je vous disais ce matin que j'aurais peut-être le bonheur de vous causer une surprise. Eh bien! devinez-vous le motif de ma joie ?

LA COMTESSE, *étourdie.*

Je ne devine pas, monsieur.

LE GÉNÉRAL.

C'est impossible. Il est vrai que cela met un peu votre perspicacité en défaut.

LA COMTESSE.

C'est donc cela ! Je vous jure que dans ce moment...

LE GÉNÉRAL.

Voilà la première fois depuis quatre ans que vous n'êtes pas de moitié dans mes pensées, dans mes espérances;la première fois que je vous cache quelque chose. Amélie, pardonnez-moi en faveur de la grande, de l'heureuse nouvelle que je vous apporte. Maintenant vous êtes dans le secret de mon bonheur.

Mme DE MORVAL, *vivement.*

Vous êtes nommé...

LE GÉNÉRAL.

A l'ambassade de Constantinople.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis heureuse... Cette nouvelle me comble de joie. Ambassadeur à Constantinople! Je m'y attendais si peu, vous le savez... J'en suis tellement surprise... émue... que mon esprit.

LE GÉNÉRAL.

J'ai besoin, au contraire, de toute votre présence d'esprit, ma chère amie, pour mettre ordre à nos affaires... Car nous partons demain pour l'Orient.

LA COMTESSE.

Demain?

LE GÉNÉRAL.

Ma nomination est à ce prix, partir tout de suite ou renoncer. C'est à peine si j'ai le loisir d'étudier mes instructions, de désigner quelques attachés dont la nomination est laissée à mon choix, C'est bien peu de temps, je le sais; mais votre zèle, aidé du mien. triomphera de cette difficulté.

UN DOMESTIQUE, *venant à gauche du cabinet du général.*

Un exprès de la part du ministre.

LA COMTESSE, *à part.*

Demain!

Mme DE MORVAL, *bas.*

Il le faut.

LA COMTESSE, *bas.*

Je ne partirai pas.

Mme DE MORVAL, *bas.*

Que dites-vous?

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Partir en emportant dans le cœur cette flèche empoisonnée!... Jamais!

LE GÉNÉRAL, *au Domestique.*

Faites attendre dans mon cabinet. J'y vais. (*Descendant en scène.*) Je ne sais, ma chère Amélie, il me semble que vous ne recevez pas cette nouvelle avec autant de joie que je m'y attendais... vous paraissez préoccupée... madame de Morval aussi.

Mme DE MORVAL, *vivement.*

En effet, général... et c'est moi qui suis cause... ma tristesse a peu à peu gagné cette chère comtesse... elle est si bonne, qu'elle prend au soin de mes amis presque autant d'intérêt que moi... je lui racontais, quand vous êtes entré, le malheur arrivé...

LE GÉNÉRAL.

A M. de Saint-Évremond? Je le sais.

Mme DE MORVAL.

Vous avez appris...

LE GÉNÉRAL.

Un monsieur de Blavigny qui m'attendait et que je viens de trouver en bas, m'a tout raconté. C'est affreux.

LA COMTESSE.

Et vous n'entrevoyez pas, monsieur, un moyen de le servir?

Mme DE MORVAL, *vivement.*

Le général quitte Paris.

LA COMTESSE.

Loin d'ici, précisément, on pourrait lui être utile,

LE GÉNÉRAL.

Morval y a pensé. Il m'a proposé de l'emmener avec moi; je le lui ai presque promis. J'ai dit à un de mes gens d'aller prevenir M. de Saint-Évremond. Je l'attends. (*A sa femme.*) Mon amie, je suis heureux, plus que je ne puis le dire, de ma nomination, heureux uniquement pour vous. Le monde vous plaît, vous aimez avec raison à y briller de tous vos avantages. Mon nouveau titre vous donne le droit de vous mettre au premier rang de ce monde au-dessus duquel il n'y a plus que la royauté. Adieu, madame l'ambassadrice. (*Lui serrant la main.*) Non, adieu, Amélie. (*Il entre dans son cabinet à gauche au troisième plan.*)

SCENE VIII.

Mme MORVAL, LA COMTESSE.

Mme DE MORVAL.

Mon amie... je n'ai osé... je n'ai pu rien dire devant le comte, mais M. de Saint-Évremond ne partira pas... il n'acceptera pas la position qui lui est offerte; vous ne le voudriez pas... vous vous y opposerez... lui-même d'ailleurs ne consentira pas à quitter Paris, et s'il pouvait être tenté de le faire, s'il était besoin de l'en empêcher, j'irais... vous me retenez... mais réfléchissez donc .. songez que c'est impossible.

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Elle ne vient pas!

LE DOMESTIQUE, *entrant par une porte latérale au premier plan à gauche.*

La personne que madame la comtesse attend.

LA COMTESSE.

Faites entrer.

Mme DE MORVAL.

Que va-t-elle lui dire?

SCENE IX.

MARTHE, LA COMTESSE, Mme DE MORVAL.

LA COMTESSE, *à part en voyant entrer Marthe.*

Qu'elle est jolie! (*Haut.*) Je vous remercie d'être sitôt venue. Madame va vous dire pourquoi je vous ai fait appeler. (*Elle va s'asseoir sur la causeuse.*)

Mme DE MORVAL.

Moi ?... La comtesse part demain pour Constantinople... Avant de quitter Paris, elle désirerait avoir montées, par vos adroites mains, trois coiffures de bal, dont je vais vous indiquer l'arrangement et le goût.

MARTHE.

Pardon, madame, je craindrais d'abuser de vos instants, si je ne vous disais tout de suite que je suis forcée de refuser votre commande.

Mme DE MORVAL.

Et pourquoi ?

MARTHE.

J'ai quitté le grand atelier de la rue Saint-Denis ; je travaille en chambre ; et, chez moi, n'ayant personne pour m'aider, il me serait impossible de faire d'ici à demain les trois coiffures que madame désire emporter.

LA COMTESSE.

Ah ! vous avez quitté l'atelier ?

MARTHE.

Ma tante l'a exigé.

LA COMTESSE.

C'est singulier. J'ai connu autrefois une jeune ouvrière, et précisément elle était fleuriste comme vous, qui cessa d'aller à l'atelier quand elle fut sur le point de se marier.

MARTHE.

Ce n'est pas un semblable motif qui aura amené ce changement dans mon existence.

Mme DE MORVAL.

Tant pis.

LA COMTESSE.

Tant mieux, peut-être.

Mme DE MORVAL.

Ma chère amie, il faut bien que les jeunes filles se marient, n'est-ce pas, Marthe ?

MARTHE.

Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque.

LA COMTESSE.

Et que vous manque-t-il donc?

MARTHE.

Ce n'est pas de moi que je parle, madame.

LA COMTESSE.

Et si c'était de vous ? Ce n'est pas l'amour, je gage, qui manquerait...

MARTHE.

Madame...

LA COMTESSE.

Ne rougissez pas ainsi. C'est un sentiment si naturel à votre âge que vous pouvez l'avouer sans honte, et surtout à deux personnes qui vous portent un vif intérêt. Si jolie, pourquoi ne vous mariez-vous pas?

MARTHE.

Ja suis trop pauvre, madame.

LA COMTESSE.

Trop pauvre... trop pauvre... si vous aimez plus haut que vous.

MARTHE, *se retirant.*

Madame m'excusera donc si je ne puis lui offrir mes services.

Mme DE MORVAL, *bas à la Comtesse.*

Êtes-vous convaincue qu'entre cette jeune fille et monsieur de Saint-Evremond il n'existe pas la plus légère intimité?

LA COMTESSE, *bas à Mme de Morval et en se levant.*

Pas encore. (*Haut.*) Mademoiselle Marthe ?

MARTHE, *revenant.*

Madame.

LA COMTESSE.

Vous répondez et au delà à tout le bien que nous ont dit de vous vos amis. Vous me plaisez beaucoup.

MARTHE.

Madame est trop bonne.

LA COMTESSE.

En quittant la France, je veux laisser quelqu'un qui pensera quelquefois à moi avec bonheur. Vous venez de nous dire que vous ne vous mariez pas parce que vous êtes trop pauvre.... L'aveu est touchant... aimer et ne pas se marier! (*Elle examine attentivement Marthe.*) Languir dans un espoir qui ne se réalisera peut-être jamais... quelle déception! quel suplice!... Ma chère Marthe, si vous aviez au cœur un amour sérieux, dites-nous-le sincèrement pour me donner la joie de faire le bien que je rêve. Vous aurez une dot pour votre franchise.

MARTHE.

Madame, je ne veux pas me marier; mais merci, merci, pour tant de bontés.

LA COMTESSE.

Je ne vous retiens plus, vous me connaissez assez maintenant pour savoir à quel point je m'intéresse à votre avenir. Faute de temps, disiez-vous, vous ne pouvez pas faire les coiffures de bal que je vous ai demandées?... Eh bien! prenez dix jours, quinze jours, un mois. J'attendrai, vous me les ferez parvenir... Ah! j'oubliais... Il faut que je vous dise où vous m'adresserez ces trois coiffures : à madame la comtesse de Brennes.. Mais à quoi bon? C'est inutile, pour le moment... Monsieur de Saint-Evremond, qui vient avec nous à Constantinople, vous le dira avant de quitter Paris.

MARTHE, *avec une grande expression et une grande vivacité.*

Il part!

LA COMTESSE, *bas à madame de Morval.*

Laissez-moi!

Mme DE MORVAL, *bas.*

Mais...

LA COMTESSE, *bas.*

Laissez-moi seule avec elle, vous dis-je. (*Madame de Morval sort.*)

SCENE X.

LA COMTESSE, MARTHE.

LA COMTESSE.

Vous êtes la maîtresse de monsieur de Saint-Evremond!

MARTHE.

Madame!

LA COMTESSE.

Si le mot vous blesse... voyons.. Vous l'aimez et il vous aime. Ce n'est pas un crime. Il est libre, vous l'êtes aussi, mais écoutez-moi cependant... Votre raison... C'est à votre raison... que je parle. (*A part.*) Oh! comme je souffre! (*Haut.*) Monsieur de Saint-Evremond appartient à une des plus illustres familles de France... Dans les romans on voit des alliances extraordinaires, bizarres, les ducs épousent leurs fermières... C'est faux! C'est là un amusement dangereux pour l'esprit... Monsieur le comte de Saint-Evremond ne vous épousera pas. Que serez-vous alors pour lui? Sa maîtresse. Cela ne se doit pas, cela ne se peut pas Je ne le veux pas!

MARTHE.

Ah! vous l'aimez aussi, madame.

LA COMTESSE.

Moi!... qui vous l'a dit?

MARTHE.

Vous-même!... Votre pâleur, votre voix, vos regards... Ne le niez pas!

LA COMTESSE.

Eh bien! oui, je l'aime!

MARTHE.

Voilà donc pourquoi vous vouliez me marier, m'enrichir, l'arracher de mon cœur, me faire renoncer à lui.

LA COMTESSE.

C'est ce que je veux encore.

MARTHE.

Vous!... Avec votre or, madame la comtesse, vous pouvez acheter un hôtel comme celui-ci, donner des fêtes pour le remplir, avoir des chevaux, des voitures pour le quitter, quand vous êtes fatiguée de plaisirs et de fêtes; mais, avec votre or, vous n'achèterez jamais, non, madame, le plus beau des palais, la fête qui ne finit jamais dans le cœur d'une jeune fille : son amour! car son amour, c'est son âme! et son âme, c'est Dieu! et Dieu ne se vend pas!...

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Pauvre enfant!...

MARTHE.

Oh! pas de pitié, madame, car vous souffrez aussi! Je n'ai que lui, madame, sur la terre; je ne l'ai pas choisi; il est venu vers moi... Tenez, madame, voici comment je l'ai connu : Un jour on quêtait dans une église, à Notre-Dame... On me présente le plat d'argent; je porte la main à mon tablier; je croyais avoir... La jeune quêteuse attend... je rougis... elle attendait toujours... Je n'avais rien, pas un sou... Mon embarras était extrême... Je sens un bras dans la foule qui se glisse sous le mien, et, au même instant, comme si elle fût tombée de ma main, une pièce d'or résonne dans le plateau. « Dieu vous le rende, » me dit la quêteuse en s'éloignant. Je me retourne... un jeune homme... Voilà, madame, comment mon amour commença.

LA COMTESSE.

Comme dans tous les romans.

MARTHE.

Comme une prière, madame. Gardez votre amour, mais ne blasphémez pas le mien. . Et si nous aimons toutes les deux M. de Saint-Evremond, sachez bien et ne l'oubliez pas, que c'est moi seule qu'il aime.

LA COMTESSE.

Marthe!

MARTHE.

Ces grandes dames, parce qu'elles sont riches, parce qu'elles sont heureuses, elles voudraient encore...

LA COMTESSE.

Ah! voilà ces grandes dames! elles sont bien heureuses, en effet!... Enviez-les, déchirez-les!... Est-ce qu'elles méritent quelque pitié? A peine nées, on comprime leur intelligence, on emprisonne leur volonté dans les mailles de fer d'une éducation servile. La jeunesse est-elle venue, on épie leur cœur pour leur faire un crime du premier sentiment qui cherche à y naître. Paraît-il, on l'arrache, ce sentiment, ce premier amour dont vous autres filles du peuple avez le droit de parer votre cœur et de le parfumer. Ah! nous sommes bien heureuses!

MARTHE, *à part,*

Mon Dieu! que je lui ai fait de mal!

LA COMTESSE.

Plus tard, on nous marie avec un homme qui a le double, le triple de notre âge; un homme blasé, triste, désenchanté; mais on nous marie avec lui parce qu'il est riche. parce qu'il est préfet, banquier, général, que sais je !.. Tandis que vous autres,

qui n'êtes pas de grandes dames, vous prenez dans votre rang celui qui vous plaît, que vous aimez et qui vous aime. Ah! nous sommes très-heureuses!

MARTHE, *à part.*

Les larmes inondent son visage. (*Haut.*) Madame!...

LA COMTESSE.

Et si nous passons furtivement la main dans un anneau de notre lourde chaîne, pour presser dans l'ombre une main amie, oh! alors... surprises, devinées seulement dans notre affection, nous sommes diffamées, nous sommes perdues, nous sommes punies par l'opinion, qui nous dénonce de toutes ses voix aux railleries de la foule; punies par la justice, qui nous jette d'autant plus bas, que nous sommes plus élevées, afin que nous servions d'exemple... Et, pour comble de bonheur, nous autres grandes dames qui sommes si heureuses, quand nous nous engageons dans un de ces amours si périlleux, si terribles, une fille obscure se lève, s'avance et vient, la colère et l'indignation à la bouche, nous dire, en s'installant dans notre cœur qu'elle déchire: Non, ce n'est pas vous qui êtes aimée: c'est moi! Oh! ces grandes dames sont bien heureuses!... C'est vous que monsieur de Saint-Evremond aime le mieux, c'est vous seule qu'il aime, dites-vous? eh bien! arrachez-le donc à la position fatale où il se trouve.

MARTHE.

Quelque malheur lui serait arrivé?

LA COMTESSE.

Il est ruiné.

MARTHE.

Ruiné! et vous vouliez, madame, que je ne l'aimasse plus!

LA COMTESSE.

Mais votre amour lui rendra-t-il la fortune qu'il a perdue, sa position compromise? le sauverez-vous de la misère?

MARTHE.

La misère!... Ah! si j'étais riche!...

LA COMTESTE.

Obscur, pauvre, malheureux, est-ce là ce que vous voulez? vous le pouvez, faites.

MARTHE.

Oh! vous me tuez!

LA COMTESSE.

Mais encore une fois, qu'avez-vous, que pouvez-vous pour lui?

MARTHE.

Rien! rien!... Je n'ai que mon amour, madame.

SCENE XI.

LES MÊMES, JULES.

JULES, *sortant du cabinet et parlant au Comte, qu'on ne voit pas.*

Non, général, je ne puis accepter. (*A la Comtesse.*) Vous étiez là, madame? (*Apercevant Marthe.*) Marthe!

MARTHE, *tombant à ses pieds.*

Ah! partez! partez! monsieur!

ACTE IV.

SIXIÈME TABLEAU.

Aux eaux douces d'Asie. — Un jardin borné par une terrasse au bord du Bosphore. — Au fond, Constantinople. — A droite, au troisième plan, en face du public, un pavillon.

SCENE I.

JULES, *puis* LA COMTESSE.

(*Au lever du rideau, Jules est assis à une table de jardin, occupé à écrire.*)

L'espionnage partout... Epié par Grandchamp, qui est mon ennemi, qui n'est venu à Constantinople que pour découvrir les sentiments de la comtesse, pour la perdre, pour me perdre avec elle. Epié par une femme qui ne se croit pas aimée autant qu'elle a le droit de l'être! Ah! Marthe! Marthe! depuis un an que je suis loin de vous, je n'ai pu vous oublier! Mais elle... son silence m'effraie... Aucune réponse à mes lettres! aucune! Aurait-elle changé de demeure? (*Il se remet à écrire. Une voix chante dans le lointain un air dont le refrain est répété en chœur.*)

PREMIER COUPLET.

Teresina, Teresina,
Perche fai l'amor con tanti
Cavalieri cavalcanti
Che nessun'ti sposera?
La la la la, zitto, Giacomo!
La la la la, da te povero!
La la la la, da te tornero
Si! tornero.

JULES.

Des matelots maltais qui viennent de quitter les eaux douces d'Asie pour regagner Constantinople de l'autre côté du Bosphore. (*Ecrivant.*) Marthe, depuis un an vous gardez le silence; je suis coupable, sans doute, mais pardonnez-moi.

DEUXIÈME COUPLET.

Teresina, Teresina
Passa lora, vola il tempo
Forse un giorno al suo esempio
L'amor stesso fuggira.
La la la la, zitto, Giacomo!
La la la la, da te povero
Allora, allor, da te... no, no, no!
Ti scordero!

LA COMTESSE, *qui est entrée pendant le second couplet et l'a entendu, au fond.*

Quel beau ciel! quelle mer enchantée! c'est à la fois l'Italie et la Grèce! (*S'approchant de Jules, qui, sans l'avoir aperçue, plie sa lettre, et s'appuyant sur sa chaise.*) Jules! (*Voyant la suscription de la lettre. A part.*) Marthe! (*Haut.*) Avez-vous entendu ces chants?

JULES, *jetant vivement la lettre dans le portefeuille qui est près de lui.*

Vous, ici, madame... dans ce jardin?

LA COMTESSE.

Ne puis-je m'y promener? (*A part.*) Une lettre à Marthe.

JULES.

Vous le pouvez, sans doute. Vous êtes ici chez vous, dans cette délicieuse résidence où vous êtes venue pour votre santé.

LA COMTESSE.

Ma santé! Laissons ma santé. (*A part.*) Cette lettre!

UN DOMESTIQUE.

Son Excellence fait demander monsieur de Saint-Evremond.

JULES.

J'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur veut-il me remettre le courrier?

JULES, *lui montrant le portefeuille.*

Le voilà. (*Il sort et rencontre Blavigny, à qui il serre la main, puis il entre dans le pavillon.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, BLAVIGNY, GRANDCHAMP.

LA COMTESSE, *bas au facteur.*

Attendez. (*Allant à Blavigny.*) Ah! vous voilà, monsieur de Blavigny; je vous savais depuis quelques jours à Constantinople.

BLAVIGNY.

Je n'avais garde, madame, de me refuser à votre aimable invitation. Elle m'est parvenue à Smyrne. Je venais de visiter l'Italie, les îles Ioniennes, la Grèce... j'avais encore une raison

pour pousser jusqu'à Constantinople. A mon départ de Paris, l'homme d'affaires de monsieur de Saint-Evremond m'avait donné pour lui un portefeuille que je lui ai remis : il contient quelques valeurs arrachées à la déroute du banquier Deslandes.

LA COMTESSE.

Vous me conterez tout cela, monsieur le vicomte ; vos voyages... je suis très-curieuse ; mais en ce moment, vous m'excuserez... Je vous reverrai, n'est-ce pas ? (*Bas au facteur.*) Chez moi. (*Elle sort.*)

SCENE III.

GRANDCHAMP, BLAVIGNY.

BLAVIGNY.

Une femme charmante que la comtesse ?

GRANDCHAMP.

Ardente dans ses affections, surtout... (*Comme s'il se reprenait.*) Vous avez visité les îles Ionniennes, monsieur de Blavigny ; vous y étiez ?...

BLAVIGNY.

Il y a deux mois.

GRANDCHAMP.

A l'époque de la mort de lord Falxton ?

BLAVIGNY.

Précisément !

GRANDCHAMP.

Un de nos actionnaires ; car, ainsi que mon oncle, me voilà aujourd'hui l'un des souscripteurs de la fameuse tontine à cent mille francs. Le chevalier Paul nous a englobés. Ce pauvre lord Falxton ! On l'a trouvé, je crois, mort au fond d'un ravin ?

BLAVIGNY.

Oui ; le pied lui aura glissé.

GRANDCHAMP.

C'est à peu près ce qui est arrivé au marquis de Richeville, un de nos actionnaires aussi.

BLAVIGNY.

Oh ! un accident de chasse... c'est très-fréquent.

GRANDCHAMP.

Savez-vous que de dix souscripteurs que nous étions, nous ne restons plus que quatre ?

BLAVIGNY.

Vous croyez ?

GRANDCHAMP.

Parbleu ! le comte Petrowski ; mon oncle, le général de Brennes ; vous et moi. Monsieur de Blavigny ?

BLAVIGNY.

Monsieur ?...

GRANDCHAMP.

Je suis frappé de l'idée que vous nous enterrerez tous.

BLAVIGNY.

Ah ! monsieur de Grandchamp, vous avez trop beau jeu pour que je gagne contre vous. Trente-cinq ans à peine, une santé de fer.

GRANCHAMP.

Oui, mais les accidents

BLAVIGNY.

Bast ! vous n'allez ni à la chasse ni dans les montagnes.

GRANDCHAMP.

Je voyage.

BLAVIGNY.

Ah ! c'est une chance.

GRANDCHAMP.

Voici mon oncle.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, *sortant du pavillon.*

LE GÉNÉRAL, *à lui-même.*

Elle vient de s'enfermer dans sa chambre. (*A un Domestique.*) Dites à madame la comtesse que je désire lui parler. Excusez-moi de vous avoir quittés, messieurs; j'avais deux ou trois affaires à expédier.

BLAVIGNY.

Quelque court que doive être mon séjour ici, général, je le croirais encore trop long s'il devait vous distraire un moment des graves intérêts qui vous sont confiés.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! vous partez bientôt, monsieur?

BLAVIGNY.

Oui, excellence.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur de Grandchamp aussi ?

GRANDCHAMP.

Ce soir même, mon oncle.

BLAVIGNY.

Est-ce que monsieur de Grandchamp arrive comme moi, ou s'il y a longtemps qu'il est à Constantinople ?

GRANDCHAMP.

J'y suis depuis deux mois, et, quelque plaisir que j'aie à rester auprès de mon oncle, je sens moi-même qu'un séjour aussi prolongé peut devenir gênant.

LE GÉNÉRAL.

Gênant? pour qui donc, monsieur? Quelqu'un ici s'est-il plaint de votre présence? vous ai-je fait sentir qu'elle me fût importune?

GRANDCHAMP.

En aucune circonstance.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous dire alors? Aux soirées, aux réunions de Péra, vous avez préféré le séjour de la campagne; nul n'y a trouvé à redire, ce me semble, et vous n'y avez gêné personne, que je sache.

GRANDCHAMP.

Mon oncle, je suis désolé d'avoir dit...

LE GÉNÉRAL.

Pardon, monsieur de Blavigny... C'est que dans ce que vous dites, monsieur, il y a toujours ce que vous ne dites pas.

BLAVIGNY, *à part.*

Grandchamp a miné le terrain.

SCENE V.

LES MÊMES, JULES, *puis* LA COMTESSE.

JULES.

J'apporte à votre signature, monsieur le comte, le rapport que vous venez de me demander.

LE GÉNÉRAL.

Donnez! Vous permettez, messieurs?

BLAVIGNY.

Comment donc, général? (*A part.*) Si je pouvais éventer la mine! (*A Grandchamp.*) Quel admirable ciel que le ciel d'Asie, monsieur Grandchamp! (*Il s'éloigne avec Grandchamp.—Tous deux disparaissent.*)

LE GÉNÉRAL, *à lui-même.*

Amélie! pourquoi était-elle enfermée?... Oh! le doute! le soupçon! (*Haut.*) Voyons, monsieur!

JULES.

Je me suis efforcé de me conformer avec le plus de clarté possible aux instructions que vous m'avez données.

LE GÉNÉRAL.

C'est bien cela, monsieur! c'est très-bien. Je remettrai cela tantôt à Tahir pacha, que je dois voir au dîner donné par l'amdassadeur d'Autriche. (*Il va signer.*)

JULES.

Pardon, monsieur le comte; ce n'est pas là que doit se trouver votre signature.

LE GÉNÉRAL.

En effet, vous avez raison, mon cher monsieur de Saint-Évremond ; je ne sais à quoi je pensais.

LA COMTESSE, *entrant, très-agitée.*

Je suis trahie ! trahie par lui. (*Apercevant son mari.*) Vous m'avez fait demander, monsieur. (*Le Général en apercevant sa femme se lève.*)

JULES.

Monsieur le comte n'a plus rien à m'ordonner ?

LE GÉNÉRAL.

Rien ! je vous suis obligé, monsieur de Saint-Évremond ; vous pouvez retourner à Péra. (*A part.*) Je vais être seul avec elle, je lirai jusqu'au fond de son âme.

LA COMTESSE, *bas à Jules qui passe près d'elle.*

Ici, dans une heure ! (*Jules sort.*)

SCENE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

J'ai frappé tantôt à la porte de votre chambre ; vous ne m'avez pas ouvert.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas entendu... j'étais sans doute... oui, j'étais au balcon.

LE COMTE.

C'est ce que j'ai dû supposer.

LA COMTESSE.

La soirée est si chaude... c'est du feu qu'on respire... on a besoin d'air.

LE COMTE.

Et de solitude.

LA COMTESSE, *s'asseyant à gauche.*

On est bien forcée souvent d'accepter l'ennui d'être seule.

LE COMTE.

Vous n'êtes seule, il me semble, qu'autant que vous le voulez bien; mes appartements, pour ne parler que de moi, vous sont ouverts à toute heure, et je ne me suis jamais montré avare de ma présence toutes les fois que j'ai pensé qu'elle pourrait ne pas trop vous contrarier... vous importuner.

LA COMTESSE.

Me contrarier ! m'importuner ! vous ! je suis trop heureuse !

LE COMTE.

Vous n'êtes pas heureuse, Amélie, non ; du moins vous ne l'êtes plus.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?... Je ne sais pourquoi vous supposez...

LE COMTE.

Je ne suppose rien... J'accuse avec franchise ce que je vois.

LA COMTESSE.

Est-ce que monsieur de Grandchamp ?...

LE COMTE.

Monsieur de Grandchamp n'a aucune influence sur moi, et il n'a pas apporté dans mon intérieur le découragement dont je souffre, dont je me plains... oui, dont je me plains; car, ma chère Amélie, je ne vous le cacherai pas, j'ai mis tout mon bonheur en vous; je croyais aussi faire le vôtre : le ciel, qui m'a refusé la douceur d'avoir des enfants, a placé en moi en m'unissant à vous, et comme la meilleure des compensations, à côté de l'affection du mari, l'inépuisable bonté d'un père. Ainsi, quand votre tendresse m'oublie ou s'éloigne, je suis blessé doublement, je pleure à la fois sur la froideur de l'épouse et sur l'ingratitude de l'enfant.

LA COMTESSE.

Froideur! ingratitude!

LE COMTE.

Amélie, jugez de la désolation de mon cœur par l'amertume de mes paroles.

LA COMTESSE.

Mais enfin, pourquoi cette désolation, cette amertume?... Est ce que monsieur de Grandchamp?...

LE COMTE.

Laissons ce Grandchamp!... il fait son métier d'homme du monde... Mais, dites-moi pourquoi, Amélie, depuis quelques mois mes nuits sont presque sans sommeil, mes rêves douloureusement agités, mes idées sans suite; pourquoi tout à coup j'ai des défiances, des terreurs, des jalousies et parfois des colères, dont la violence me fait rougir? car, en vérité, ces violences, ces jalousies, ces colères sont et seront toujours sans cause, n'est-ce pas, Amélie?

LA COMTESSE, *qui est allée s'asseoir à droite.*

Mais sans doute.

LE COMTE, *à part.*

Son embarras semble la trahir! Ah! je voudrais me tromper! (*Haut en s'asseyant près d'elle.*) Amélie, si j'ai fait quelque chose pour votre bonheur, faites quelque chose pour ma tranquillité... Je ne suis plus jeune; je n'ai plus pour contrepoids à mes travaux, à mes fatigues, des distractions sans nombre, des fêtes à chaque pas : je n'ai plus même les goûts sérieux de l'âge mûr, l'ambition, le besoin de renommée, la soif des honneurs;

mon ambition, ma gloire, c'est vous ! Ah ! ma chère Amélie ! comme c'est bon, quand le temps vient blanchir nos cheveux, rider nos fronts et nous faire impérieusement descendre de la scène du monde, comme c'est bon de pouvoir lui dire en le regardant en face : Prends tout... Il y a une jeunesse que tu ne m'enlèveras pas ; il y a un charme que tu ne dégraderas jamais en moi ; il y a dans mon cœur une joie, une flamme que ton souffle glacé n'éteindra point !... C'est l'éternelle jeunesse du bonheur domestique qui m'entoure ; c'est l'éternelle joie d'être aimé de celle qui ne doit plus avoir d'autre affection que moi sur la terre. (*Se levant.*) On vient ! Que cette conversation cesse et ne soit jamais plus reprise. (*Il prend la main de la Comtesse.*) Elle est glacée !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BLAVIGNY, GRANDCHAMP.

BLAVIGNY.

Nous venons prendre congé de vous, monsieur le comte.

LE GÉNÉRAL.

Je vous offre une place dans ma chaloupe, monsieur de Blavigny.

BLAVIGNY.

Monsieur de Grandchamp a la bonté de m'emmener avec lui. (*Venant vers la Comtesse.*) Madame, (*bas pendant que Grandchamp cause avec le Général*) j'ai reçu ce que vous m'avez envoyé ; Grandchamp n'est venu ici que pour vous perdre.

LA COMTESSE.

Je le sais... Il m'a déjà fait un mal affreux.

BLAVIGNY.

Je le sais... Il ne va qu'à Smyrne.

LA COMTESSE.

Pour être plus à portée...

BLAVIGNY.

De revenir.

LA COMTESSE.

De me perdre.

BLAVIGNY.

Il faut l'en empêcher.

LA COMTESSE, *haut.*

Vraiment, monsieur de Blavigny, vous partez ?

BLAVIGNY.

Ce soir ; oui, madame.

GRANDCHAMP.

Ce soir, comme moi ? par le bateau à vapeur ?

BLAVIGNY.

Précisément, et je m'en félicite.

UN DOMESTIQUE.

L'embarcation de monsieur le comte.

GRANDCHAMP.

Mon oncle! (*Saluant la Comtesse.*) Madame...

BLAVIGNY.

Ma foi, monsieur de Grandchamp, s'il nous arrivait malheur dans notre traversée, nos associés ne feraient pas une mauvaise affaire, n'ést-ce pas général? Madame, monsieur le comte! (*Il sort avec Grandchamp.*)

LE GÉNÉRAL,

Adiéu, madame! adieu, Amélie! (*A part.*) Il ne reste plus rien pour moi dans son cœur. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LA COMTESSE, *seule.*

Comme il est triste! Son abattement m'a navrée!... Ses questions me traversaient l'âme comme si j'eusse été devant un juge. Il a été si bon pour moi! Que sait-il?... Il ne sait rien... il ne peut rien savoir. Jules! Jules! vous voyez ce que je vous ai sacrifié, et vous ne m'aimez pas! Oh! non, je serais trop punie! Mais cette lettre... Il l'aime... je ne puis le nier, et pourtant je ne veux pas le croire... C'est lui!

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, JULES, *entrant par la droite.*

JULES.

Vous m'avez ordonné de venir... J'attendais que M. de Brennes...

LA COMTESSE.

Il vient de partir pour Péra.

JULES.

Comme vous êtes émue, madame!

LA COMTESSE.

Monsieur de Saint-Evremond, peut-être ne savez-vous pas que lorsque j'eus l'honneur, il y a six ans, d'attirer l'attention du comte de Brennes, je vivais obscurément avec une vieille parente qui me tenait lieu de mère.

JULES.

J'ignorais en effet.

LA COMTESSE.

J'étais pauvre, quoique noble, très-pauvre même. Le hasard

me fit connaître à monsieur le comte de Brennes, qui daigna généreusement m'offrir sa main. En un jour, je passai de la gêne au luxe de la plus grande richesse. J'eus un nom, un hôtel ; je m'appelai la comtesse de Brennes. Savez-vous comment j'ai reconnu tant de bonté, tant de dévouement? Je vous ai aimé!... oui, après quelques années de mariage, j'ai trompé celui qui a tout fait pour moi, qui m'a fait illustre et honorée, qui m'a fait sa femme enfin. Et je l'ai trompé pour qui? pour un jeune homme tout à fait indigne.

JULES.

Madame!

LA COMTESSE, *ouvrant la lettre de Jules à Marthe et lisant avec émotion.*

« Ma chère Marthe. »

JULES, *à part.*

Ma lettre!

LA COMTESSE, *continuant.*

« D'où vient votre long silence? M'avez-vous oublié? ne m'aimez-vous plus ? Vous me croyez heureux peut-être? Ah! si vous saviez combien cette fausse prospérité que je subis m'accable, me tourmente! Oui, la nature est belle ici, mais ces splendides paysages cessent d'être un séjour de délices pour devenir une solitude un désert sans quelqu'un à qui vous puissiez dire, la main dans la main, les yeux sur les yeux : Ce ciel est limpide et pur, aimons-nous ; ces fleurs embaument, aimons-nous ; cette nuit est claire et resplendissante, aimons-nous!» (*Jules prend vivement la lettre des mains de la Comtesse.*) Jules! déchirez-la, j'oublierai tout, je vous aimerai encore ! (*Jules plie la lettre et la met dans sa poche, près du cœur.*) Monsieur de Saint-Evremond... quand j'ai cédé fatalement au penchant qui m'entraînait vers vous, j'ai eu le courage de vous dire: Je n'aime plus celui que je devrais aimer, c'est vous que j'aime! Cela était mal, cela était coupable aux yeux du monde, je le sais; mais aux vôtres, du moins, cela avait du moins le mérite de la franchise. Vous êtes-vous conduit ainsi? Avez-vous eu le cœur de vous élever par cette sincérité au niveau d'une femme? M'avez-vous révélé?... Vous ne m'avez révélé que votre hypocrisie.

JULES.

Madame, il faudrait au moins...

LA COMTESSE.

Quoi?... Vous entendre ?... Je vous ai montré... vous tenez vous-même la preuve de votre trahison. Oui, ma confiance, mon affection, ma tendresse, mes plus chers sentiments ont été perfidement trahis par vous.

JULES.

Vous allez loin, madame.

LA COMTESSE.

Vous avez odieusement, mais habilement abusé du silence que l'orgueil de ma position, que la contrainte de mes devoirs imposaient à mon funeste amour; car il y a longtemps que je souffre. Mais ces combats, ces tortures de chaque jour, vous avez feint de les ignorer, vous bornant à les faire servir à votre fortune.

JULES.

C'est vous qui parlez !

LA COMTESSE.

Voilà !... vous vous disiez : elle voit tout, mais elle ne parlera pas... Elle aura peur du monde... Elle n'a plus peur de rien !... Elle a parlé, elle parle enfin ! Oui, je vous ai recueilli dans le naufrage, je vous ai sauvé, mais je vous aimais, c'était mon devoir, c'était mon orgueil, c'était mon bonheur de vous aider, de vous secourir. Mon hôtel a été votre hôtel, mes domestiques les vôtres. Je vous ai conduit dans le monde, partout. Je vous aurais conduit au ciel, si je ne me l'étais fermé pour vous. Si vous êtes quelque chose, tout ce que vous êtes, c'est à moi que vous le devez.

JULES.

Assez, madame!

LA COMTESSE.

Avez-vous dit assez quand, après vous avoir fait donner par l'ambassadeur d'Autriche la croix de Marie-Thérèse, j'y ai fait ajouter cette croix d'honneur?... Vous laissâtes tout au plus tomber quelques stériles larmes de reconnaissance sur la main qui vous l'attachait en tremblant !... Ingrat ! ingrat ! ingrat !

JULES.

Madame !

LA COMTESSE.

Oui, ingrat par le cœur, ingrat par l'esprit, ingrat sans noblesse, qui n'a pas la mâle brutalité de l'homme qui rompt bravement avec une femme, qui la poignarde en face... Vous êtes l'homme faux et méchant qui la trompe dans l'ombre, qui n'a que la cruauté qui rampe. Non, vous n'êtes pas un ingrat, je me trompais, je vous demande pardon ! vous êtes un lâche !

JULES.

Taisez-vous, madame, taisez-vous !

LA COMTESSE.

Ma douleur la plus poignante, je ne vous l'ai pas encore dite; elle est dans l'humiliation inexprimable que vous m'avez faite en me donnant pour rivale une fille de rien, une grisette... une mademoiselle Marthe !

JULES.

Marthe ! Vous avez prononcé, vous avez osé souiller ce nom !

Ah! madame, je puis donc parler... Oui, lâches, vous avez raison, mille fois lâches sont ceux qui s'exposent à devoir de la reconnaissance à l'amour d'une femme! Mais l'ouvrier ténébreux qui rampe au fond d'une mine pour gagner trente sous par jour, le pauvre matelot exposé toutes les nuits aux tempêtes de l'Océan, le pâle condamné, le galérien, oui, le galérien, qui ramasse son pain noir sous la menace du fouet, qui traîne au pied le boulet de fer, mais qui du moins ne le traîne pas au cœur, sont plus heureux, plus dignes, plus honorables que le lâche qui doit quelque chose à l'humiliante générosité d'une femme..... Voilà votre or, vos dix mille francs, prenez-les; et quant à cette croix d'honneur, que je vous dois aussi, voyez! je l'arrache, je la foule aux pieds... Depuis le jour où je la porte, c'est le seul moment où je m'en sois montré digne! (*Il arrache son ruban et le foule aux pieds.*)

LA COMTESSE.

Jules! Jules! pardon!

JULES.

Madame, vous m'avez donné de l'argent, je vous l'ai rendu.

LA COMTESSE.

Pardon, je vous aimais tant, mon Dieu!

JULES.

Madame, vous m'avez donné la croix, je l'ai foulée, je l'ai pilée sous mon talon.

LA COMTESSE.

Jules, je vous aime encore!

JULES.

Madame, sur ce front où votre main s'est posée, vous venez de cracher l'insulte; nous sommes quittes!

SCENE X.

LES MÊMES, LE COMTE, *sortant du pavillon.*

LE COMTE.

Pas encore, monsieur!

LA COMTESSE, *à part.*

Mon mari! il a tout entendu!

LE COMTE, *descendant avec calme entre Jules et la Comtesse.*

Déshonoré! c'est vous qui m'avez déshonoré! Eh bien! je ne veux pas l'être! car je représente la France; je ne m'appartiens pas. Madame, vous et moi faisons partie d'un monde où le ridicule tue bien plus sûrement que les boulets et les balles. Je ne suis pas fait à cette guerre-là. D'ailleurs, ici, je suis l'ambassadeur et non le mari outragé. Pas de bruit, pas de scandale; je le

veux. Nous continuerons à vivre ensemble; vous gouvernerez ma maison comme auparavant... quand j'irai dans le monde, vous serez à mon bras.

LA COMTESSE.

A votre bras!

LE COMTE.

Ce soir, dans votre plus riche toilette, vous m'accompagnerez à la soirée de l'ambassade d'Autriche. Je veux que nous donnions des bals, des soirées et des fêtes à éclipser celles de l'ambassadeur d'Angleterre... vous serez la reine de ces fêtes.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, ce que vous voulez là, dans l'état de mon âme, c'est impossible... Cette joie perpétuelle et menteuse quand la honte et le remords m'inonderaient le cœur... cela me rendrait folle... Ah! je comprends! c'est le genre de mort que vous m'avez choisi. (*Elle tombe assise à gauche.*)

LE COMTE, *ouvrant ses tablettes et les présentant à Jules.*

Monsieur de Saint-Evremond, veuillez écrire votre nom au bas de ce feuillet blanc.

JULES.

Mais, monsieur...

LE COMTE.

Je vous en prie!

JULES.

Monsieur le comte, j'ai signé aveuglément au bas de cette page parce que ma vie depuis un quart d'heure est entièrement à votre disposition; mais m'apprendrez-vous...

LE COMTE.

Nous battre tous les deux, ici, ce serait proclamer bien haut ce que je m'efforce, vous le voyez bien, de taire et de cacher. Dans trois ou quatre mois, quand mon rappel à Paris aura eu lieu, il paraîtra dans un journal un article contre moi, sur ma conduite pendant mon ambassade. On y lira que j'ai trahi les intérêts de la France, que j'ai compromis sa dignité, son honneur; enfin, un article infâme. Cet article aura été écrit sur ce feuillet, cet article, monsieur de Saint-Evremond, sera signé par vous.

JULES.

Mais, monsieur...

LE COMTE.

J'irai vous en demander raison; un duel à mort s'ensuivra... Ainsi, que je meure ou que je survive, personne ne connaîtra le véritable motif de la satisfaction armée que je tirerai de vous.

JULES.

Mais un pareil article, signé de mon nom, me fera passer pour un misérable, pour un infâme... Jamais !

LE COMTE, *avec chaleur.*

Et qu'êtes-vous? M'avilir là-bas ou me déshonorer ici, n'est-ce pas la même chose? Ai-je deux honneurs? Celui que vous avez déchiré sous mon toit est-il moins sacré, moins précieux que celui que je vous commande de flétrir en plein soleil? Allons, monsieur, pas de ces scrupules de comédie. A la fête, madame l'ambassadrice, à la fête !

SEPTIÈME TABLEAU.

Chez Marthe. — Chambre très-petite et très-simple. — Croisée sans rideaux par laquelle on aperçoit des toits couverts de neige. — Porte de sortie à gauche. — Porte à droite, conduisant à la chambre de Mme Catelin. — Une table en bois blanc, deux ou trois chaises en paille.

SCENE I.

MARTHE, *puis* REBOUSSIN. (*Au lever du rideau, Marthe est assise près de la table; elle achève de plier une lettre à la dernière lueur d'une chandelle placée auprès d'elle dans un bougeoir en cuivre.*)

MARTHE, *écrivant la suscription.*

A l'ambassade de France, à Constantinople. (*Avec un soupir.*) C'est la dixième lettre que je lui écris depuis un an ! Toutes sont restées sans réponse ! Celle-ci sera la dernière. (*On frappe doucement à la porte.*) Entrez !

REBOUSSIN.

C'est moi ! Vous étiez à l'ouvrage, mamzelle Marthe?

MARTHE.

Oui, je travaillais.

REBOUSSIN.

Sans feu, au mois de décembre? Diantre ! vous n'êtes pas frileuse ! On est plus commodément que ça à l'atelier; il est vrai que quand une fois on l'a quitté, on n'y rentre pas comme on veut.

MARTHE, *vivement.*

Qu'est-ce qui vous amène, monsieur Reboussin?

REBOUSSIN.

Moi, rien... Ah ! si fait !... En passant rue Saint-Pierre-au-

Lard... ce n'est pas mon chemin pour aller à l'atelier, vous savez; mais c'est égal, j'y passe par habitude, depuis que vous y demeurez; en passant donc, je me suis souvenu d'une commission pour vous. Voilà pourquoi je suis monté. Il est vrai que je monte tous les jours... Ça ne vous fâche pas que je vienne, mamzelle Marthe? parce que, si ça vous fâchait... comme ce n'est pas pour votre tante que je viens... A propos, elle se porte bien, votre tante? où est-elle?

MARTHE.

Dans sa chambre.

REBOUSSIN, *revenant.*

Pauvre chère femme!. . en voilà une qui vous aime! A-t-elle été insupportable hier au soir, avec ses vers et sa comédie! Vous finirez par la jouer, voyez-vous, mamzelle Marthe.

MARTHE.

Jamais!

REBOUSSIN.

Ah! il vous est donc venu des commandes?

MARTHE.

Non.

REBOUSSIN.

Eh ben! alors, comment ferez-vous pour refuser votre tante? que lui répondrez-vous quand elle vous dira, comme hier: « Mamzelle Marthe, vous n'avez même plus pour vivre vos pauvres semaines de l'atelier; vous ne gagnez rien; tous vos effets sont en gage. S'il vous plaît de mourir à l'hôpital, libre à vous, mais je n'y prêterai pas davantage les mains? » Vous vous déciderez à suivre la carrière qui a fait la fortune de vos sœurs, ou bien...

MARTHE.

Par grâce, monsieur Reboussin, ne me rappelez pas... Vous ne voulez pas que je devienne folle?

REBOUSSIN.

Dam! que lui répondrez-vous? Il y aurait peut-être bien un moyen de sortir de là.

MARTHE.

Un moyen?

REBOUSSIN.

Ce serait... ce serait de vous marier.

MARTHE.

Moi? jamais!... (*Elle va s'asseoir près de la croisée.*)

REBOUSSIN.

Même si c'était avec un jeune homme ayant un état et qui serait à la veille de s'établir, comme me voilà par exemple?... Je

vais pouvoir m'établir bientôt, mamzelle Marthe, quoiqu'on ait dit dans le temps que je n'aurais jamais assez d'intelligence pour faire mon chemin... C'est vrai, ils prétendaient dans ma famille que j'étais un peu bête. Trouvez-vous?

MARTHE.

Mais non.

REBOUSSIN.

N'est-ce pas? je ne trouve pas non plus... Eh bien! par exemple, s'il s'agissait...

MARTHE, *d'un ton sérieux.*

Monsieur Reboussin, vous vous étiez, disiez-vous, chargé d'une commission?

REBOUSSIN, *interdit.*

Excusez, mamzelle Marthe... Une commission? Ah! oui!... c'est quelqu'un qui est venu hier me trouver à l'atelier : une figure qui ne m'est pas inconnue... Je ne sais pas comment il m'a déterré, celui-là; il faut qu'il m'ait suivi de boutique en boutique et de logement en logement! Bref, il m'a demandé de vos nouvelles, et votre adresse par la même occasion.

MARTHE.

Mon adresse?

REBOUSSIN.

Oui... vu qu'il vous apporte, à ce qu'il m'a dit, quelque chose... des nouvelles de bien loin, de Constantinople.

MARTHE.

Ah!

REBOUSSIN.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez, mademoiselle Marthe? vous pâlissez et puis vous devenez rouge... Est-ce que vous vous sentez malade?

MARTHE.

Non... oh! non!... Des nouvelles... voilà plus d'un an que je n'en ai eu... depuis son départ... Et vous ne l'avez pas dit plus tôt!...

REBOUSSIN.

Je ne vous l'ai pas dit... Certainement, je pensais bien que ça vous ferait plaisir; mais ça ne m'en faisait pas, à moi.

MARTHE.

Des nouvelles de lui!

REBOUSSIN.

Tenez, on frappe; c'est peut-être ça. (*Il va ouvrir.*) Justement!

SCENE II.

MARTHE, BLAVIGNY, REBOUSSIN.

BLAVIGNY.

Mademoiselle Marthe Catelin?

REBOUSSIN.

C'est ici.

MARTHE, *tremblante.*

C'est moi, monsieur.

REBOUSSIN, *bas, à Marthe.*

Je vais voir votre tante, mamzelle Marthe. (*Il entre chez Mme Catelin.*)

BLAVIGNY.

En effet, je vous reconnais, mademoiselle. Ma visite ne vous surprend pas : on a dû vous l'annoncer. J'ai eu beaucoup de peine à vous découvrir, et sans l'obstination que j'y ai mise, je n'y serais pas parvenu.

MARTHE.

Oui, on m'a dit... Vous êtes bien bon, monsieur.

BLAVIGNY.

Je tenais absolument à vous voir; mais je m'aperçois que vous êtes fort émue, mademoiselle... Veuillez ne pas rester debout, je vous en conjure. (*Il la fait asseoir; Marthe lui montre une chaise, il s'assied auprès d'elle.*)

MARTHE, *avec joie.*

Vous m'apportez de ses nouvelles, monsieur?

BLAVIGNY.

Je disais donc que j'avais eu beaucoup de peine à me procurer votre nouvelle adresse.

MARTHE.

Et je ne m'explique pas cela, monsieur, car je l'avais envoyée...

BLAVIGNY.

A M. de Saint-Evremond... En effet, vous devez trouver singulier qu'il ne me l'ait pas transmise; vous le comprendrez tout à l'heure, car c'est de M. de Saint-Evremond que je viens vous parler; c'est de sa part.

MARTHE.

Ah! qu'il revienne, monsieur! je le lui ai écrit! je l'en ai prié!... Croyez-vous qu'il reviendra? vous l'a-t-il dit? Cette vie que je me suis faite est une douleur trop forte et trop longue... oui, trop longue... Je mourrai s'il ne revient pas! Ecrivez-lui cela aussi, monsieur... dites-lui que je suis malheureuse.

BLAVIGNY.

Mais il me semblait, mademoiselle, que vous-même l'aviez engagé à partir.

MARTHE.

C'est vrai. On me disait qu'il était perdu ; on me demandait de me sacrifier à son avenir, à son bonheur. Je l'ai fait, j'ai eu ce courage un moment, je ne l'aurais plus! je ne l'ai plus, car je ne souffre pas seulement de l'absence : il est une autre douleur, plus aiguë, plus profonde... la jal..... je ne peux pas tout vous dire, monsieur... on s'inquiète quand on aime, et puis, de loin, on oublie, dit-on. Je n'oublie pas ; mais lui !... il ne m'a pas écrit, et ce silence, outre ce qu'il a de cruel pour moi, me met ici dans une position bien douloureuse. Je ne peux pas exiger de ma tante qu'elle patiente toujours. Du jour où elle me saurait abandonnée elle me forcerait à prendre un parti, et quel parti !... voilà ce qu'il ne sait pas, ce dont il ne s'inquiète pas, du moins... depuis plus d'un an il ne s'est pas informé de ce que je devenais.

BLAVIGNY.

Il y a plusieurs mois vous demeuriez au Temple ; n'est-on pas venu de sa part vous apporter...

MARTHE.

Ah ! monsieur !

BLAVIGNY.

Vous avez tout refusé, je le sais.

MARTHE.

Le revoir un jour, une heure, voilà ce que je souhaite, ce que j'implore... Mon Dieu ! je ne demande pas qu'il reste à Paris, qu'il y cherche une position... cependant s'il y était, il pourrait attendre et en choisir une. Je n'ai pas d'ouvrage dans ce moment, c'est vrai, mais s'il était là, j'en aurais... il connaît tant de monde !... lui-même dans le temps m'avait offert... S'il était là, je travaillerais... si vous saviez comme je travaille bien... comme je peux travailler longtemps... sans compromettre ma santé... et d'ailleurs, ma santé, qu'importe ? Je suffirais à tout, avec bonheur, avec orgueil... je le sens... j'en ai la force... Mais qu'il revienne, monsieur, qu'il revienne !...

BLAVIGNY.

Mademoiselle, le sacrifice que vous demandez là est impossible. M. de Saint-Évremond doit à tout prix se créer une carrière. Il a perdu sa fortune : beaucoup de gens lui reprocheront de l'avoir follement dépensée. A leurs yeux cet amour a peut-être été fatal à ses intérêts.

MARTHE.

Fatal, dites-vous ?... cet amour ?... on m'accuserait d'avoir contribué à sa ruine ?

BLAVIGNY.

Croyez-moi, mademoiselle ; pour vous-même, pour lui, cette

séparation est une nécessité. Vous reconnaîtrez heureusement un jour que le mal a toujours son contre-poids. M. de Saint-Évremond ne manquera pas à sa destinée. Il s'entourera de l'estime, de la considération du monde, et vous, bonne, jeune, belle, comme vous l'êtes, vous pourrez trouver de votre côté, dans une condition brillante, l'oubli...

MARTHE, *se levant.*

Assez, monsieur! Non, vous me trompez, vous ne venez pas de la part de Jules. Quel que fût son message, il ne m'eût pas envoyé quelqu'un qui se ferait un jeu de me tourmenter sans miséricorde. Non! il ne vous a pas chargé de me dire que je devais l'oublier. Non! m'abandonnât-il, il ne le ferait pas avec cette cruauté. (*Blavigny lui tend un paquet qu'il a tiré de sa poche.*) Toutes mes lettres!... encore cachetées! (*Elle tombe sans connaissance sur une chaise.*)

BLAVIGNY, *la considérant.*

Mourante du coup de poignard qui l'a frappée. (*Allant à elle.*) Mademoiselle... reprenez vos sens... Immobile!... Diable, c'est sérieux!... (*Appelant.*) Quelqu'un!... quelqu'un! du secours!

SCENE III.

LES MÊMES, Mme CATELIN, REBOUSSIN.

Mme CATELIN.

Qu'arrive-t-il?

REBOUSSIN.

Qu'est-ce qu'il y a?

Mme CATELIN.

Marthe évanouie!

REBOUSSIN.

Mamzelle Marthe!

Mme CATELIN.

De l'air! de l'air! qu'est-ce qui s'est passé? que lui avez-vous dit, monsieur..

BLAVIGNY.

Pauvre jeune fille! elle l'aimait bien!... il y a de cruelles nécessités. (*Il sort.*)

Mme CATELIN.

Un paquet de lettres par terre! les siennes! on les lui renvoie!...

REBOUSSIN.

La voilà qui revient!

MARTHE, *pleurant.*

Ma tante!

Mme CATELIN.

Là!... qu'avais-je dit? vous n'avez pas voulu me croire! avais-

je raison de vous répéter : Il ne reviendra pas... songe à ton avenir... prends le théâtre ?

MARTHE.

Ma tante !

Mme CATELIN.

Me suis-je trompée ? Mais tu le prendras, et dès demain...

MARTHE.

Monsieur Reboussin, je serai votre femme.

ACTE V.

HUITIÈME TABLEAU.

CHEZ LEMARDELAY.

Un salon éclairé par un lustre et des candélabres attenant à une salle à manger dans laquelle sont une douzaine de convives autour d'une table splendidement servie. — A droite, porte d'entrée. Trois grandes portes ouvertes au fond laissent voir la pièce où l'on dîne. Des domestiques en noir, la serviette sur le bras, font le service et circulent incessamment autour de la table.

SCÈNE I.

BLAVIGNY, SAINVILLE, LE CHEVALIER PAUL, *à table.* (*Au lever du rideau des éclats de rire bruyants et prolongés retentissent dans la salle du festin.*)

LE CHEVALIER, *debout, un verre de champagne à la main.*

Baron de Morval, portez une santé, portez-en deux, trois, dix, je vous ferai raison jusqu'au bout.

SAINVILLE, *debout.*

Et à moi, chevalier Paul, à moi aussi ! Je commence : Aux actionnaires présents et passés. (*Il boit.*)

BLAVIGNY.

A vous, monsieur de Sainville, à vos maîtresses !

SAINVILLE.

Bien dit, vicomte ! voilà parler ! (*Il descend en scène ainsi que Blavigny et, plus tard, le chevalier Paul.*) J'aime mieux ça que les toasts compassés du baron de Morval. Hâtons-nous pendant que nous sommes jeunes ; aimons, que celui qui n'a pas aimé aujourd'hui aime demain ; que celui qui aime aujourd'hui aime encore demain. La mort est là qui nous attend, aimons, buvons, voilà la vie.

BLAVIGNY.

C'est ce que chantait Horace.

SAINVILLE.

Et Grandchamp aussi! A propos, Blavigny, vous reveniez avec lui d'Orient quand son accident lui est arrivé; c'était la nuit; vous aviez donc une mer...

BLAVIGNY.

Affreuse, monsieur.

SAINVILLE.

Et il était resté sur le pont?

BLAVIGNY.

Oui... la nuit... et il a disparu.

LES CONVIVES.

Sainville!

LE CHEVALIER.

Monsieur de Sainville.

SAINVILLE.

Ah! chevalier, vous êtes un homme adorable; je me suis pris d'une vive amitié pour vous. (*Il rentre.*)

BLAVIGNY.

Ce Sainville est ivre!...

SCENE II.

BLAVIGNY, LE CHEVALIER PAUL.

LE CHEVALIER.

Il a le vin tendre et la mémoire mélancolique; après tout, il fallait bien inviter quelqu'un à notre dîner d'actionnaires... Si je m'étais borné à réunir les souscripteurs restants...

BLAVIGNY.

J'aurais dîné tête à tête avec le général de Brennes.

LE CHEVALIER.

Cela eût manqué d'entrain.

BLAVIGNY, *réfléchissant.*

Tête à tête! un seul obstacle encore debout, le dernier entre le but et moi! cent mille francs qui nous séparent d'un million!

LE CHEVALIER.

En effet, si le général eût été emporté par une de ces fièvres si communes sous le beau ciel d'Orient, nous pourrions aujourd'hui réaliser nos rêves de retraite.

BLAVIGNY.

Et une femme ne serait pas exposée à la longue agonie qui la menace; un jeune homme à la mort tragique qui l'attend.

LE CHEVALIER.

Vicomte, vous avez pour les affections de famille un faible dangereux.

BLAVIGNY.

Tenez, chevalier, la pente sur laquelle nous sommes est terrible, et je me sens entraîné par un violent besoin d'en finir.

LE CHEVALIER.

Voilà précisément ce qui m'inquiète pour nous. Heureusement, le général n'est pas venu.

BLAVIGNY.

Il ne viendra pas. Renfermé dans son château de Bièvre, il n'en sortira que le jour où, réalisant ses menaces, il aura ordonné à monsieur de Saint-Évremond de se trouver dans un endroit public pour lui demander compte, là, d'un article injurieux, d'un de ces articles qu'on n'efface que dans le sang.

LE CHEVALIER.

Comment savez-vous?...

BLAVIGNY.

Par la comtesse.

LE CHEVALIER.

J'eusse désiré qu'elle vous eût bien moins bien instruit; car si tous ces faits ne vous étaient pas connus, vous seriez peut-être moins avide d'une conclusion. Or, l'impatience est dangereuse. Écoutez-moi, monsieur de Blavigny : quatre mois se sont écoulés depuis l'accident arrivé à Grandchamp; en voilà un, à peine, qu'a disparu, le comte Petrowski... huitième inscrit, vicomte de Saint-Évremond...

BLAVIGNY.

De Blavigny, monsieur. Du jour où j'ai conçu la pensée d'un crime, j'ai cessé de porter le nom de mes pères : risquons nos personnes, notre vie... notre nom? jamais!

LE CHEVALIER.

Vicomte de Blavigny, vous allez trop vite.

BLAVIGNY.

Chevalier Paul, ne vous êtes-vous jamais familiarisé avec l'idée d'une défaite possible? vous fait-elle peur? Quant à moi, je marche depuis longtemps vers le but que je veux atteindre. Il faut que je fasse halte, soit dans un repos de luxe et de richesse, soit dans le calme final d'une mort quelconque.

LE CHEVALIER.

Eh! permettez!... Toutes ne me conviendraient pas égalemen à moi, et si une catastrophe...

BLAVIGNY.

J'ai classé ce dénoûment dans le programme de ma destinée.

SAINVILLE, *rentrant.*

Eh bien! vous me laissez là, chevalier?

BLAVIGNY.

A table! monsieur de Sainville! à table! et à vos amours! à l'insouciance! au plaisir! à l'oubli!... (*De nouveaux éclats de rire se font entendre. Sainville, le chevalier Paul entrent ensemble dans la salle à manger. Au moment où Blavigny va entrer avec eux, il s'arrête et s'écrie :*) Jules!... (*Les portes se ferment sur le Chevalier et Sainville.*)

SCENE III.

BLAVIGNY, JULES.

BLAVIGNY.

Vous, mon cousin! vous ici! Et qu'y venez-vous faire?

JULES.

Je viens vous demander un service, monsieur.

BLAVIGNY.

Un service?

JULES, *après un silence.*

Permettez-moi, monsieur, de rester dans cette salle; plus tard, quand il en sera temps, je vous dirai le motif qui m'y a amené.

BLAVIGNY, *l'examinant.*

Libre à vous, mon cousin.

JULES.

Je ne vous retiens pas, monsieur.

BLAVIGNY, *fausse sortie.*

Une seule observation : j'ignore quelle est la nature de l'affaire dont vous avez à me parler; mais notre réunion est nombreuse.

JULES.

Je le sais.

BLAVIGNY.

On va passer dans ce salon, et peut-être ne vous conviendrait-il pas de vous trouver tout à coup entouré des personnes qui la composent.

JULES.

Vous vous trompez, monsieur; c'est au milieu d'elles que je viens.

BLAVIGNY.

Au milieu d'elles?

JULES.

Ah! de grâce! monsieur de Blavigny, ni réflexions ni questions, je vous en conjure.

BLAVIGNY.

Soit! mais vous ne trouverez pas étrange, mon cousin, que je sois supris de vos paroles, quand, depuis votre retour, depuis un mois, je vous ai vu vivre dans la solitude la plus profonde et pousser l'éloignement pour toute société jusqu'à éviter ma rencontre.

JULES.

Ah! c'est que dans votre présence, monsieur, il y a pour moi des souvenirs amers, tout un passé dont je rougis. Pardon; je ne vous adresse pas de reproches, je n'en ai pas le droit; vous et moi avions une façon de sentir différente. Vous pensiez qu'après avoir été inutile aux autres dans la prospérité, on était fatalement impuissant pour soi-même dans l'indigence; vous pensiez qu'on pouvait sans honte trouver dans l'amour, dans la générosité d'une femme les éléments d'une prospérité nouvelle; vous vous trompiez. L'âme se dégrade à recevoir de tels bienfaits, et l'impuissance est la même le jour où la main qui vous avait soulevé vous abandonne. Je sentais, moi, qu'il fallait renoncer à ce monde dans lequel j'étais né, et chercher obscurément mon salut dans les ressources de ma propre énergie. C'était moi qu'il fallait croire. L'homme doit marcher dans la condition que le hasard lui fait, et, s'il en veut sortir, il faut que ce soit par les seuls efforts de sa puissance individuelle. Son levier, c'est son esprit; son point d'appui, son cœur. Mais qu'importe, après tout, que j'aie été lâche ou brave? Qu'importe la voie dans laquelle j'ai marché, aujourd'hui qu'elle est parcourue et que je suis au bout?

BLAVIGNY.

Vous, Jules!... Mon cousin, vous me direz quel motif vous a amené, je veux le savoir!...

UNE VOIX, *annonçant dans la pièce du fond.*

Monsieur le général comte de Brennes!

JULES.

Vous le savez maintenant; présentez-moi à ces messieurs, monsieur de Blavigny.

BLAVIGNY.

Vous présenter! c'est là ce que vous attendiez de moi?... et le général vient d'entrer... Ah! je devine!... Jules, un jour, à Constantinople, vous avez signé un papier; aujourd'hui, sur ce papier, il y a un article de journal. Eh bien! cet article, il a paru... il doit paraître ce soir!... Et voilà pourquoi le général vous a appelé ici, pourquoi vous êtes venu, pourquoi il vient lui-

même... Cet article, il veut le lire en votre présence et ici, en public, devant tous, vous le jeter à la face avec les noms d'ingrat et d'infâme! Ai-je bien deviné, suis-je bien instruit? (*Marchant à grands pas.*) Oh! se résigner à un pareil châtiment! aller au-devant d'une telle injure! subir une aussi indigne vengeance! oui, indigne!... Il vous connaît, il sait que vous n'attenterez pas à ses jours, que ni votre balle ni votre fer n'effleureront sa poitrine! Eh bien! je dis, moi, que ce qu'il fait là est d'un lâche!... oui, d'un lâche!... (*Avec énergie, après un moment de silence.*) Mais vous vous défendrez, monsieur, vous ne vous laisserez pas égorger comme un enfant, comme une victime?... L'instinct de la vie...

JULES.

La vie, monsieur! Elle fut donc bien douce pour vous?... La vie, elle m'a quitté le jour où, après des recherches sans nombre, j'ai renoncé à l'espoir de retrouver dans Paris la seule personne qui me la fit aimer.

BLAVIGNY.

Marthe! ah! fatal amour qui vous a perdu!

SCENE IV.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL, LE BARON, SAINVILLE, LE CHEVALIER, Invités, Domestiques. (*Les portes du fond restent ouvertes.*)

LE GÉNÉRAL.

J'arrive bien tard, messieurs; mais enfin j'arrive pour le café.

LE BARON.

En effet, nous ne comptions plus sur vous.

LE CHEVALIER.

C'est une heureuse surprise que vous nous causez, général. (*A part.*) Il est venu!... L'impatience de Blavigny m'inquiète.

BLAVIGNY.

Messieurs, je vous présente monsieur de Saint-Evremond!

LE BARON.

Eh! vous voilà, mon cher Jules!... Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu!

SAINVILLE.

C'est vrai. Qu'est-ce que tu deviens donc, très-cher?

LE BARON.

C'est mal d'oublier ses anciens amis, Jules.

LE GÉNÉRAL.

Et de négliger même les nouveaux; car monsieur de Saint-Evremond nous néglige comme vous. (*Souriant.*) Il est vrai qu'un ambassadeur en disgrâce doit se résigner à l'abandon. (*Il se dirige vers la cheminée à gauche.*)

LE BARON.

Votre disgrâce, général, elle est une tache pour le ministère.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je me suis fait des ennemis, baron. Avez-vous là le journal du soir, messieurs? (*Mouvement de Jules et de Blavigny.*)

BLAVIGNY, *bas à Jules.*

Le journal! Je ne m'étais pas trompé, n'est-ce pas? (*Bas.*) Jules, sur le terrain, vous vous défendrez?

LE GÉNÉRAL.

Le journal n'est donc pas encore arrivé?

BLAVIGNY.

Jules!... vous vous défendrez... dites-le-moi!

LE CHEVALIER, *à part.*

L'agitation de Blavigny me fait trembler!

LE GÉNÉRAL.

Pas arrivé encore?... c'est singulier. A cette heure, ordinairement...

SAINVILLE, *à part.*

Toujours son journal; pardieu, je vais le lui chercher pour qu'il nous laisse tranquilles. (*Il disparaît.*)

BLAVIGNY.

Un mot, Jules... un mot... Rien! (*Il porte la main à la poche de son gilet.*)

LE CHEVALIER.

Le café, messieurs, le café! (*Des domestiques apportent des plateaux. Tout le monde se groupe. Le général cause avec Morval.*)

LE CHEVALIER, *bas à Blavigny.*

Vous me faites frémir, vicomte!

BLAVIGNY, *bas.*

Occupez-vous de vos convives.

LE CHEVALIER.

Où est donc ce cher Sainville, messieurs? Nous aurait-il quittés déjà? Baron, ah! de grâce!... abandonnez donc un moment la politique et les affaires: on vous offre du café! (*Les domestiques circulent avec des plateaux, remplissant au fur et à mesure les tasses qu'ils présentent. Blavigny, masqué par un groupe, est resté un instant à la table. On l'a vu verser du poison dans une tasse.*)

LE CHEVALIER.

Des liqueurs, monsieur de Beauregard, du rhum, messieurs.

BLAVIGNY, *présentant au Général une tasse au moment où un domestique s'approche du Comte avec un plateau.*

Général, vous n'êtes pas servi.

LE CHEVALIER.

Mais où est donc monsieur de Sainville?

BLAVIGNY, *affectant la gaîté.*

Il sera parti, et c'est vous, baron, qui en êtes cause.

LE BARON.

Moi?

BLAVIGNY.

Oui: monsieur de Sainville prétend que jusqu'à la fin du second service vous n'avez cessé d'être taciturne... Il est vrai qu'il était gris dès le premier. (*On rit.*)

SAINVILLE, *rentrant.*

Voilà le journal du général.

LE GÉNÉRAL, *qui vient de boire, vivement à Sainville.*

Donnez.

JULES, *arrachant le journal des mains de Sainville.*

A moi, monsieur.

SAINVILLE.

Hein? on se l'arrache à présent!

LE GÉNÉRAL, *se contenant et après un silence.*

Monsieur de Saint-Evremond, réfléchissez à ce que vous venez de faire, réfléchissez-y bien. J'avais demandé cette feuille dont vous venez de vous emparer brusquement... inso... Je la demande encore... donnez-la-moi, je vous prie.

JULES, *bas à Blavigny qui est auprès de lui.*

Blavigny, que l'on nous laisse seuls, je vous en conjure.

LE GÉNÉRAL, *apercevant le mouvement de Blavigny et des autres.*

Restez, messieurs; j'ignore ce que contient ce journal, et pour quel motif monsieur de Saint-Evremond prétend me le cacher. Il en a un, sans doute, que... je ne devine pas; mais j'insiste pour avoir cette feuille, et devant vous, messieurs, je le prie encore de ne pas me contraindre à la lui arracher des mains.

BLAVIGNY, *se jetant au-devant du Comte.*

Général! (*Jules, sans répondre, tend le journal au Général; celui-ci le parcourt.*)

LE GÉNÉRAL.

Pardon de m'être laissé emporter... je vous remercie, monsieur... Rien! (*Jules fait signe à Blavigny de s'éloigner; tout le monde se retire au fond. Les portes se ferment.*) Rien! quand on s'était engagé... Rien! quand aujourd'hui même cette lettre envoyée...

JULES, *tombant à genoux.*

Oh! pardonnez-moi de n'avoir pas eu le courage de mourir infâme!

LE GÉNÉRAL.

Cette lettre, monsieur, cette lettre?

JULES.

C'était mon déshonneur aussi, à moi, mon déshonneur public, la honte de mon nom, l'opprobre de ma mémoire.

LE GÉNÉRAL.

Cette lettre?

JULES.

Elle n'existe plus, monsieur; elle était signée de moi, je l'ai réclamée, je l'ai eue. Mourir en calomniant! non! c'était plus que je ne vous devais .. c'était trop.

LE GÉNÉRAL.

Il m'échapperait?

JULES.

Oh! à vos pieds... Tenez... à vos pieds... écoutez-moi, monsieur... j'ai trompé votre vengeance... mais elle était cruelle.

LE GÉNÉRAL.

Vous me l'avez volée, monsieur!... Et à présent! oh! à présent!...

JULES, *sanglottant.*

Mais je vous donne ma vie, ma vie que je ne défendrai pas... n'est-ce point assez?

LE GÉNÉRAL, *allant au fond; les portes s'ouvrent.*

Messieurs, messieurs, venez tous... Cet homme veut m'échapper... il a cru briser dans ma main l'arme avec laquelle je pouvais le frapper. Cet homme espère rester impuni. Il a calculé que je reculerais encore aujourd'hui devant la honte d'un scandale public. J'accepte tout, le scandale et la honte; j'accepterais l'infamie, si je ne pouvais qu'à ce prix satisfaire la soif de vengeance qui me brûle. Ici l'ambassadeur a disparu, l'homme a repris ses droits. C'est au nom de ses droits qu'il vous parle et qu'il faut que vous lui répondiez! Vous me donnez votre vie, défendez-la, monsieur, défendez-la! Je ne veux pas la ramasser à vos pieds comme une aumône; mais la renverser, l'écraser comme un obstacle. Je suis soldat, je veux la lutte: je ne comprends pas la victoire, moi, même avec vous, monsieur, sans la générosité du danger. Votre vie, qu'elle se lève devant moi et qu'elle tombe ensuite par terre pour s'y briser... si... Dieu l'a... l'a... décidé. Ainsi... (*Il balbutie et chancelle.*)

JULES.

Ah! monsieur! monsieur!

LE GÉNÉRAL, *combattant la douleur qu'il semble éprouver.*

Sur le terrain, monsieur! Cet homme m'a attaqué dans mes affections, il m'a ravi l'honneur, il s'est introduit chez moi

comme un larron... Cet homme... je veux... je dois... il faut... (*Il s'arrête tout à coup, reste un moment debout et immobile, puis tombe entre les bras de Morval et d'autres personnes.*)

TOUS.

Grand Dieu!

SAINVILLE.

Un évanouissement!

LE BARON.

Un coup de sang.

SAINVILLE.

Il faut faire appeler.

LE BARON.

Sans mouvement... sans respiration...

SAINVILLE.

Évanoui!

LE BARON.

Mort.

JULES.

Mort! (*Il regarde tour à tour le Général et Blavigny. — Moment de stupeur et de silence.*)

LE BARON.

Une fin si subite, si imprévue!

JULES, *avec désespoir.*

Ah! c'est le résultat d'un crime!

TOUS.

D'un crime?

BLAVIGNY, *bas.*

Jules...

LE BARON, *se plaçant devant la porte.*

Que personne ne sorte, messieurs!

NEUVIÈME TABLEAU.

CHEZ REBOUSSIN.

Une chambre proprement meublée. — Porte à droite, croisée au fond.

SCENE I.

Mme CATELIN, REBOUSSIN, *en habit noir et cravate blanche.*

REBOUSSIN, *regardant sa montre.*

Neuf heures! je vais comme le Palais de Justice! Où est mademoiselle Marthe?

Mme CATELIN.

Elle achève de s'habiller; elle va descendre,

REBOUSSIN.

Je vous remercie de votre exactitude, ma tante ; souffrez qu'une heure d'avance je vous appelle d'un nom si doux, maman Catelin. Dans une heure, la loi et monsieur le maire son honorable interprète m'en donneront le droit.

Mme CATELIN.

Vous aviez quelque chose à me dire, Reboussin ?

REBOUSSIN.

Oui, il s'agit d'une petite surprise... (*Appelant.*) Isidore! Croyez-vous que mamzelle Marthe se trouvera bien dans mon petit appartement? En bas, mon magasin qu'elle connaît; ici, à l'entresol, deux pièces bien gentilles sur le quai de Gèvres; à droite la place du Châtelet, au-dessous la rivière, en face le quai aux Fleurs, le Palais...

Mme CATELIN.

C'est plus gai que notre logement d'en haut, sur une cour, on ne peut pas dire le contraire; ça la distraira peut-être.

REBOUSSIN.

J'ai meublé ça gentiment, hein ? (*Se frottant les mains.*) Tout en acajou, maman Catelin ; vous aimez ça, dam! je ne suis pas né avec des rentes, malheureusement! On disait même que je n'aurais jamais assez d'esprit pour en gagner. Eh bien! je suis arrivé petit à petit à m'établir et à faire à mon tour travailler les autres. J'ai un apprenti... (*Appelant.*) Isidore! où diable est-il donc?

SCENE II.

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE.

Est-ce que vous m'avez appelé, patron ?

REBOUSSIN.

Il y a une heure, animal!

ISIDORE.

Tiens! je ne vous ai pas entendu. J'étais pourtant en face.

REBOUSSIN.

En face !

ISIDORE.

Sur le quai aux Fleurs. Permettez-moi, patron, à l'occasion de votre mariage à la municipalité, de vous offrir ce bouquet de trois francs acheté à crédit sur mes économies.

REBOUSSIN.

C'est bon; tu aurais pu rester moins longtemps dehors.

ISIDORE.

Ah! c'est que je m'amusais... j'ai un peu causé... Il paraît

qu'il y a une fameuse affaire au palais, ça dure depuis deux jours...

REBOUSSIN.

Ça m'est bien égal. Vous permettez, maman Catelin? (*A Isidore sur le devant de la scène.*) As-tu fait ce que je t'ai dit?

ISIDORE.

Oui, patron... C'est un assassinat commis il y a six ou sept mois... dans un restaurant... sur la personne d'un actionnaire général.

REBOUSSIN.

A-t-on mis le petit écrin en état?

ISIDORE.

Oui, patron... Ils sont trois accusés, un jeune et...

REBOUSSIN.

L'as-tu rapporté?

ISIDORE.

Oui, patron. (*Il le donne à Reboussin.*) Ça ne sera pas encore fini aujourd'hui, à ce qu'on pense. J'irai.

REBOUSSIN.

J'espère, maman Catelin, que vous consentirez à vous parer de ce petit cadeau pour aller à la mairie?

Mme CATELIN.

Des boucles d'oreilles moyen âge! Ah! monsieur Reboussin, une attention aussi délicate!... Vous faites les choses royalement!... C'est trop beau pour moi; je suis sûre que ça vous revient au moins à quatre-vingts francs.

REBOUSSIN.

Ça n'a de prix que par le travail, et je vais vous dire... Je fais ciseler ça dans les prisons, c'est moins coûteux de main-d'œuvre.

ISIDORE.

Oui. C'est moi qui vais retirer les objets des mains de ces gueux-là. Ça fait que je connais pas mal de coquins. Tiens! ce sont les boucles d'oreilles du jeune homme de la Roquette.

REBOUSSIN.

Qnel jeune homme?

ISIDORE.

Un commençant, mais qui va très-bien. Ce n'est pas mal travaillé, hein? Ce jeune homme, vous savez bien, je vous l'ai dit dans le temps, qui voulait vous voir à toute force, qui me demandait toujours votre adresse.

REBOUSSIN.

J'espère bien que tu ne l'as pas donnée?

ISIDORE.

Ma foi, je ne m'en souviens plus... (*On sonne au magasin.*) On y va. (*Il descend au moment où Marthe vient d'entrer.*)

Mme CATELIN.

Son adresse à des gens comme ça, c'est fort dangereux!

SCENE III.

Mme CATELIN, REBOUSSIN, MARTHE, *puis* ISIDORE.

REBOUSSIN.

Ah! mam'zelle Marthe, c'est bien gentil à vous d'être prête d'aussi bonne heure.

Mme CATELIN.

Des boucles d'oreilles en pendeloques... un cadeau de M. Reboussin. Vois donc, Minette, comme c'est distingué!

ISIDORE, *en dehors.*

A la boutique!

REBOUSSIN.

Voilà! (*Fausse sortie.*) Ah! madame Catelin! vous m'aiderez à recevoir nos témoins, n'est-ce pas? quand ils arriveront. (*Regardant sa montre.*) Neuf heures un quart! Ils ne peuvent pas se faire attendre. Il ne faudra pas vous déranger, mamzelle Marthe; je vous avertirai quand il faudra partir. Madame Catelin, vous m'aiderez aussi pour commander le dîner de demain, après la cérémonie de l'église. Ne tardez pas.

Mme CATELIN.

J'y vais avec vous.

ISIDORE, *entrant.*

On vous attend, patron.

REBOUSSIN.

C'est bon! on y va. (*Il sort avec Mme Catelin.*)

ISIDORE.

Mamzelle Marthe, il y a en bas, près de la porte de l'allée, dans un fiacre, deux dames, dont l'une demande à vous parler tout de suite.

MARTHE.

A moi?

ISIDORE.

A vous toute seule... Une dame pâle et assez bien mise... en noir. (*Il va à la fenêtre.*) Tenez! voilà la voiture! la dame est à la portière; elle regarde par ici.

MARTHE.

Une dame qui veut me parler... J'ignore...

ISIDORE.

Faut-il lui dire de monter? St, madame! par l'allée!.. Comme elle va vite!

MARTHE.

Une dame!

ISIDORE.

Il paraît qu'elle est pressée... Le fiacre s'en retourne du côté du Palais. (*Allant à la porte.*) C'est ici, madame; mademoiselle est seule. La voilà! (*Sur un signe de la Comtesse.*) C'est entendu, je m'en vais.

SCENE IV.

MARTHE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

C'est moi, mademoiselle Marthe.

MARTHE.

Madame de Brennes!

LA COMTESSE.

Qui viens chez vous tremblante, désespérée, vous faire une prière.

MARTHE.

A moi?

LA COMTESSE.

Vous demander une grâce.

MARTHE.

A moi...

LA COMTESSE.

Sauvez-le!

MARTHE.

Qui, madame?

LA COMTESSE.

Monsieur de Saint-Évremond.

MARTHE.

Monsieur de Saint-Évremond?

LA COMTESSE.

C'est vous seule qui pouvez l'arracher à la mort.

MARTHE.

A la mort!

LA COMTESSE.

Une horrible! une ténébreuse affaire!... Monsieur de Saint-Évremond est accusé de complicité avec un monsieur de Blavigny d'avoir tué mon mari, le général comte de Brennes. On le juge en ce moment.

MARTHE.

Lui... grand Dieu!... un pareil crime!... Pourquoi l'aurait-il commis?

LA COMTESSE.

Il l'aurait commis... Marthe, couvrez de votre innocence la honte de ces explications... il l'aurait commis pour s'approprier en les partageant avec moi tous les biens du général.

MARTHE.

Oh! les infâmes! les infâmes! ils ne connaissent donc pas monsieur de Saint-Évremond, la pureté de son cœur, son fier désintéressement? Lui, tuer pour s'enrichir!... Lui, commettre un crime pour... Oh! non, ils ne vous connaissent pas, mon Jules! Mais j'oublie qu'il a été aimé par vous, qu'il l'est encore sans doute... que la mort du comte vous faisait libre! Madame, regardez-moi... Est-ce que vous vouliez l'épouser?

LA COMTESSE.

Ah! la honte de l'aveu m'est épargnée. Voilà ce qu'a supposé la justice en l'arrêtant. Et vous aussi, Marthe! Si sa mère était devant vous, pâle, suppliante à vos pieds, auriez-vous une pareille pensée? Eh bien, je n'ai plus pour lui que le cœur déchiré et saignant d'une mère. Au nom de sa mère, Marthe, au nom de votre amour pour lui, sauvez-le! hâtez-vous, sauvez-le!

MARTHE.

Et comment, madame, quand vous même ne le pouvez pas?

LA COMTESSE.

Moi... moi... je l'ai perdu! La justice ne croit Jules coupable que parce qu'elle croit aussi qu'il m'a aimée. Tout est là, mais elle n'a aucune preuve de cet amour, de cette liaison. Il n'existe pas de lettre... Il n'y a rien qui témoigne... Elle n'a enfin que des présomptions, mais ces présomptions, si elles ne sont pas détruites, deviendront des preuves... et alors... La preuve contraire, l'attestation formelle d'un autre amour chez Jules, la certitude, enfin, dans l'esprit des juges, que monsieur de Saint-Évremond au moment où le crime a été commis, aimait une autre femme que moi, était aimé d'une autre femme que moi, vivait depuis longtemps dans l'intimité de quelqu'un... Ce fait affirmé, attesté devant les juges, le sauverait infailliblement... Marthe, cette femme, c'est vous...

MARTHE.

Moi, madame!

LA COMTESSE.

Il n'y a que vous.

MARTHE.

Moi passer pour sa maîtresse!

LA COMTESSE.

Le procureur général l'a déjà condamné dans son réquisitoire.

MARTHE.

Déclarer cela en plein tribunal!

LA COMTESSE.

Aimez-vous mieux qu'il meure?

MARTHE.

Sa maîtresse!

LA COMTESSE.

L'audience a été suspendue hier à minuit; elle sera reprise à dix heures ce matin, et il est neuf heures et demie!

MARTHE.

Mais, madame, je suis une honnête fille, ma réputation est mon seul bien sur terre... et vous voulez que j'aille dire... Oh! non, vous ne le voulez pas!

LA COMTESSE.

Je veux le sauver, le voulez-vous?

MARTHE.

Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE.

Dans dix jours, avant dix jours peut-être, il y aura un échafaud dressé.

MARTHE.

Madame, n'achevez pas.Ce que vous demandez est impossible!

LA COMTESSE.

Marthe!... tout ce que j'ai... un million, prenez-le, un million pour un mensonge, un mensonge pour la vie de Jules!

MARTHE.

Non, madame, car je n'ai pas que mon seul honneur à sauver, j'ai celui d'un autre qui m'est aussi sacré, plus sacré que le mien.

LA COMTESSE.

L'honneur d'un autre?

MARTHE.

Celui de mon mari!

LA COMTESSE.

Vous êtes mariée?

MARTHE.

Je le serai dans une heure.

LA COMTESSE.

Allons! il est perdu! Pauvre jeune homme... voilà! c'est la grande dame qui donne tout ce qu'elle possède pour le sauver, et c'est la jeune fille, qui m'appelait ainsi avec mépris, qui le laisse assassiner.

MARTHE.

Oh! madame, je mourrai aussi de sa mort, mais pure, mais sans tache... Songez-y! puis-je aller dire à l'homme qui a eu pitié de mon délaissement, qui m'a consolée, qui m'a empêchée

de devenir folle, de me tuer, puis-je aller lui dire : « Déchirez ce voile blanc, foulez aux pieds ce bouquet de fleur d'oranger, je vous ai trompé, j'ai été la maîtresse de monsieur de Saint-Évremond?... voilà ce que vous avez failli épouser; si vous ne me croyez pas, venez m'entendre en plein tribunal.» Non, madame, il est trop tard.

LA COMTESSE.

Eh bien ! que Dieu le sauve alors, il n'a plus que Dieu pour lui. Marthe, que nos vœux du moins se confondent pour implorer ce Dieu clément en faveur de sa vie. Invoquons-le ensemble, mon enfant, il n'y a plus de distance entre nous ; l'égalité se retrouve dans les larmes. L'égalité ! non ; vous n'avez à pleurer que sur une douleur, et moi sur une douleur et sur un deuil... vous, vous êtes restée digne de l'homme qui vous avait donné son amour... Vous aviez raison tout à l'heure, Marthe, c'était un noble cœur, et comme il vous aimait !

MARTHE.

Autrefois, madame.

LA COMTESSE.

Toujours ! ces lettres qu'il vous avait envoyées.

MARTHE.

Oh ! madame !

LA COMTESSE.

C'est moi qui les avais toutes reçues et qui vous les avais toutes renvoyées...

MARTHE.

C'était vous !

LA COMTESSE.

Maudissez-moi !... maudissez-moi !

MARTHE.

Je n'ai plus de force que pour pleurer.

LA COMTESSE.

Il n'a jamais cessé de vous aimer de toutes les puissances de son âme.

MARTHE.

Pauvre Jules !

LA COMTESSE.

Si bon ! si jeune ! et mourir !

MARTHE.

Mourir ! (*Elle se jette sur son chapeau et court vers la porte.*)

LA COMTESSE.

Que faites-vous, Marthe? où allez-vous?

MARTHE.

Me déshonorer pour lui, madame.

SCENE V.

LES MÊMES, REBOUSSIN, Mme CATELIN, *puis* Mme DE MORVAL.

Mme CATELIN, *appelant.*

Marthe!

REBOUSSIN.

Mademoiselle Marthe, voilà l'heure de partir; tout notre monde est en bas. Les voitures sont arrivées; on n'attend plus que vous.

MARTHE, *avec effort.*

Moi, monsieur Reboussin?... moi, je ne puis vous suivre, je ne puis me marier avec vous.

REBOUSSIN.

Comment?

Mme CATELIN.

Que veux-tu dire?

MARTHE.

Monsieur Reboussin, vous êtes honnête : celle à qui vous confiez votre nom doit l'être aussi; vous m'avez crue digne d'être votre femme, je vous l'ai laissé croire... vous vous trompiez, je vous trompais... je ne suis plus digne de le devenir.

REBOUSSIN.

Oh! ne le croyez pas! vous, mamzelle Marthe, vous si vertueuse et si pure qu'on serait quelquefois tenté de ne vous parler qu'à genoux, vous! avoir cessé d'être honnête! mais vous seriez morte auparavant, entendez-vous bien, mais jamais...

MARTHE, *sanglotant.*

Oh! partons, madame, partons!

Mme MORVAL, *entrant, à la Comtesse.*

Restez, Amélie!... c'est inutile; il n'est plus temps!

LA COMTESSE.

Plus temps!

Mme DE MORVAL.

J'étais allée vous attendre au palais... les débats suspendus ont été repris cette nuit... la salle est fermée... et je ne sais rien.

MARTHE, *chancelante.*

Ah!

Mme CALELIN, *la soutenant.*

Marthe! ma pauvre enfant!

LA COMTESSE.

Rien! l'incertitude!

Mme DE MORVAL.

L'espoir encore, peut-être !

UNE VOIX, *au loin sur le quai.*

Voilà ce qui vient de paraître : la condamnation à la peine de mort du vicomte Jean-Jules de Saint-Évremond. (*Marthe pousse un cri. — La Comtesse chancelle et s'appuie sur un meuble.*) Convaincu d'assassinat sur la personne du général comte de Brennes ; la condamnation à la réclusion de son complice. (*La voix s'éloigne. — Moment de silence.*)

MARTHE, *pleurant.*

A mort ! à mort !

LA COMTESSE, *morne.*

Condamné ! Hier, elle l'eût sauvé peut-être.

Mme DE MORVAL, *s'approchant timidement de la Comtesse.*

Amélie.

LA COMTESSE.

Oh ! moi !... j'ai tout mérité... toutes les douleurs... Mais elle...

REBOUSSIN, *s'approchant en pleurant de Marthe.*

C'est donc pour le sauver que vous sortiez tout à l'heure !... Ah ! si vous aviez réussi... Je n'aurais pas abusé de vos engagements avec moi, allez... J'aurais mieux aimé vous voir heureuse, mamzelle Marthe.

SCENE VI.

LES MÊMES, ISIDORE, JULES.

ISIDORE, *du dehors.*

Quand je vous dis qu'on ne peut pas monter... Qu'on ne monte pas.

JULES, *du dehors.*

Moi ! c'est moi, Reboussin !

ISIDORE, *entrant avec Jules.*

Mais je vous dis !...

MARTHE et LA COMTESSE.

Jules !

JULES, *voyant Marthe.*

Elle !... Acquitté... Cette nuit... Oui, acquitté !

MARTHE.

Vous !

JULES.

Acquitté !... Pour que vous me pardonniez, Marthe ! (*Il tombe à ses pieds en sanglotant.*)

ISIDORE, *à Reboussin.*

C'est le jeune homme aux boucles d'oreilles qui demandait votre adresse.

Mme CATELIN.

Monsieur de Saint-Evremond?

ISIDORE.

Il se nomme Saint-Evremond? Comme le condamné qui se faisait appeler Blavigny?

MARTHE, *regardant du côté où était la Comtesse.*

Monsieur de Saint-Evremond... Monsieur...

LA COMTESSE, *qui est passée auprès de Marthe.*

Silence!... Aimez-le bien, Marthe, aimez-le bien! (*Elle s'éloigne, et sort avec Madame de Morval.*)

MARTHE, *relevant Jules et se jetant dans ses bras.*

Jules! Ah. Jules! Est-ce bien vous? M'êtes-vous rendu?

JULES.

Oui, Marthe, pour vous aimer, pour ne plus vous quitter, pour travailler avec vous, comme vous... J'ai un état, Marthe... Cette intelligence n'est plus stérile, ces mains ne sont plus impuissantes. J'ai un état! j'ai le bonheur! j'ai la liberté!

MARTHE.

Un état, monsieur Jules! Vous iriez, comme moi, à l'atelier?

JULES.

Pourquoi pas? Franklin y a bien été.

MARTHE.

Qu'est-ce que Franklin?

JULES.

Un pauvre ouvrier imprimeur qui a donné la liberté à l'Amérique, et sa sagesse au monde entier.

FIN.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.